



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

L'Amour et le Baiser

On pourrait écrire sous ce titre, non pas un volume, ni dix, ni cent, mais de quoi former la bibliothèque la plus considérable au monde, car ce serait, non pas seulement l'histoire de l'humanité, mais celle aussi de tous ses rêves.

Ce ne sera donc que de l'amour à dose réduite et des baisers en nombre restreint qu'il sera possible de placer dans la mesure de cet article. J'entends, par dose réduite, non pas celle de l'amour mais simplement des exemples. Par compensation, ils seront édifiants.

Il n'y a peut-être qu'une seule manière d'aimer, mais il y en a bien cent mille d'exprimer l'amour ; de même que la formule du baiser est toujours la même alors que l'application de cette formule varie considérablement selon les caractères, les tempéraments et les coutumes.

On a défini le baiser de curieuse façon, comme si ces choses avaient besoin de définition ! Ceux qui ont pris cette peine ont perdu là une belle occasion de se taire ou d'économiser du papier ; il est des choses où la pratique est infiniment supérieure à la théorie, et le baiser est dans ce cas-là.

Voici trois exemples nettement différents de cette théorie.

Un idiot dont je ne connais pas l'autre nom et qui se piquait de connaissances en anatomie, a froidement déclaré : « Le baiser est une contraction du muscle qui entoure la bouche, laquelle contraction est suivie d'une détente ; la lèvre supérieure est en même temps relevée par un mouvement des muscles situés aux deux extrémités de la bouche et la lèvre inférieure contractée par ce même mouvement. »

Quand Tit-Noir embrasse sa blonde, il ne se doutait jamais, le bougre, qu'il fait tout à la fois tant de choses que cela !

Le baiser a été plus d'une fois mis en vers, mais cela n'a pas toujours été d'une manière fort heureuse. Tel est ce quatrain :

*Baiser, rose trémière au jardin des caresses,
Vif accompagnement, sur le clavier des dents,
Des doux refrains qu'Amour murmure aux cœurs ardents,
Avec sa voix d'archange aux langueurs charmeresses.*

L'auteur de cette verbosité filandreuse s'appelait Verlaine... Il a fait de meilleurs vers.

Un autre poète, et non des moindres puisque c'est l'auteur de *Cyrano*, nous a donné une singulière définition du baiser avec son « point sur l'i du verbe aimer. » C'est du simple galimatias, de la finesse manquée qui croit épater les âmes roucoulantes et qui serait plutôt à sa place sous la plume de son ineffable rejeton. Un baiser se définit bien mal avec un « point », surtout qu'en fin de compte il se pose sur la bouche.

D'autres ne se sont pas contentés de définitions, ils ont mesuré, pesé, disséqué le baiser et n'ont pas craint de soumettre cette manifestation poétiquement amoureuse des sentiments à l'épreuve d'un instrument qui porte le nom barbare de sphygmomanomètre et qui sert à évaluer la pression du sang. Ils ont trouvé que le baiser élève un peu plus cette pression chez les hommes que chez les femmes, mais ils n'en ont conclu rien du tout. Ils ont au moins eu cette sagesse-là.

Ils ont, d'autre part, trouvé à l'aide d'un second appareil, que le baiser sur les lèvres n'est pas plus excitant que sur le bout du doigt mais que son effet est beaucoup plus considérable sur le nez. Avis aux amateurs de modernisme ; pour moi, je préfère cent fois l'ancienne méthode.

Nos bons savants ont toutefois émis un avis en ce qui concerne le baiser en général ; ils prétendent que c'est une coutume vieillotte et barbare, en usage d'ailleurs dans fort peu de pays et qu'il serait grand temps de la supprimer, ne fût-ce que par hygiène et pour éviter la propagation des microbes. Il y a des chances pour que cet avis-là ne soit pas écouté.

J'ai dit qu'il y avait peut-être cent mille manières d'exprimer son amour, et c'est vrai, car aux effets du caractère, du tempérament et des coutumes il faut encore ajouter ceux de l'éducation qui peut être plus ou moins raffinée, selon la sensibilité individuelle.

Stendhal a prétendu que le premier bonheur que puisse donner l'amour c'est le serrement de main de



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél : PLateau 9638 *

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.

Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

la femme que l'on aime ; d'autres sont beaucoup plus exigeants, comme cette impétueux individu qui déclarait à qui voulait l'entendre : « Ah, la première année de mon mariage j'aimais tant ma femme que j'aurais voulu la manger ! » Et comme on lui demandait s'il était toujours dans les mêmes sentiments, il répondit : « Je ne puis dire qu'une chose, c'est que je regrette bien de ne pas l'avoir fait. »

L'amour est un sentiment merveilleux qui produit parfois d'étonnants effets ; de même que le whisky arrive à faire croire à certaines personnes qu'elles savent chanter, l'amour suggère à d'autres qu'elles sont poètes et, allez-y donc de la rime et des comparaisons ! Voici ce qu'un gros mangeur de choucroute avait trouvé dans sa cabochoucouneuse pour exprimer son amour à sa belle :

*Comme le ver dans le fromage,
La trichine dans le cochon,
Dans mon cœur vivra ton image,
C'est toi le vin, moi le cruchon.*

Il paraît que la destinataire de ce chef-d'œuvre poétique fut émue jusqu'aux larmes de cet aveu hautement sentimental, qu'elle épousa le cruchon et que, dix ans plus tard, il y avait une douzaine de petites cruches dans ce ménage idyllique.

Leibnitz a parlé de l'amour en termes plus relevés ; il a dit qu'aimer c'est être porté à prendre du plaisir dans la perfection. N'en déplaît à ce docte philosophe qui rêva entre temps aux origines mystérieuses des peuples, cette définition ne me semble pas tout-à-fait juste. Ce serait plutôt, à mon idée, trouver des émotions dans ce qui s'approche de la perfection. Le plaisir est, en effet, du simple agrément, de la joie ou de la sensualité ; quelquefois un composé de tout cela. Quant à la perfection, elle n'est pas de ce monde. De plus, il est des personnes qui aiment, en souffrent et ne renonceraient pas pour cela à leur amour.

Selon madame de Staël, les femmes pourraient disserter de l'amour en connaissance de cause ; ce n'est, écrivit-elle, qu'un épisode dans la vie des hommes, mais l'histoire entière de la vie des femmes. A première lecture, la définition paraît assez joliment tournée, mais ce n'est que de l'élégance de style, ou plutôt une fleur de rhétorique sous laquelle se cache un serpent venimeux. La célèbre baronne et femme de lettres aurait dû penser qu'une histoire comprend parfois un grand nombre de chapitres, et qu'un épisode unique reste souvent mieux gravé dans la mémoire.

Au fait, depuis que le monde est monde, on a tellement discuté sur l'amour, on en a donné tant de définitions et tellement analysé que personne ne sait au juste ce que c'est. Les hommes se servent de ces définitions pour dominer les femmes, et les femmes pour assommer les hommes ; après tout, ces dernières n'agissent souvent que par motif de légitime défense, car il y a des hommes, et non des moindres, qui les ont copieusement abîmées.

Lord Byron disait que ce qu'il y a de terrible avec les femmes, c'est qu'on ne peut vivre ni avec elles, ni sans elles. Socrate, le sage, enseignait qu'il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme, et le grand Salomon lui-même a dit en toutes lettres : « L'homme amoureux suit la femme comme un bœuf que l'on mène au sacrifice... » Il a dit de pires choses encore, mais comme je ne partage pas précisément la manière de voir de celui qui demeura dans le somptueux palais de la colline d'Ophel, je les passerai sous silence.

Personnellement, je crois que l'amour est la grande loi universelle, et qu'on le retrouve à la surface de toutes les manifestations humaines comme au fond de tous les événements ; il se glisse partout même parfois sous le déguisement de la haine, et il en est d'ailleurs aussi proche que le rire l'est parfois des pleurs.

Et c'est en vertu de la même loi que la vraie formule du baiser n'est pas encore trouvée, de même que son analyse est toujours à faire, et c'est pour cela qu'on n'est jamais bien certain de sa nature.

C'est pour cela que bien des prétentieux se vantent d'avoir reçu des baisers alors qu'on les a simplement mordus.

FERNAND DE VERNEUIL

Sur les Flots Berceurs

par Henri Cabaud

Illustrations
de Saint-Loup



CE N'ÉTAIT PAS LE LAC MAJEUR, D'Ů SANTERNE L'AVAIT AIMÉE...

ELLE ! Avoir peur de l'amour !...

Depuis son adolescence, Eros était sans cesse autour d'elle, comme un dieu asservi. Elle avait vu maintes fois l'amour

râlant à ses pieds sans que son propre cœur en fût touché. Elle en avait toujours tiré ou plaisir ou profit, pour rejeter ensuite sans pitié, plus ou moins brisés, les pantins qui avaient satisfait ses caprices.

Elle souriait elle-même d'avoir consacré sa vie aux folles joies qu'il donne, sans jamais ressentir les cruelles atteintes de ce feu dévorant.

L'amour, pour elle, jusque-là, c'était la faiblesse et la tare des hommes. Fallait-il qu'à son automne elle l'éprouvât tout-à-coup ? ! C'était une révélation exquise qui lui faisait comprendre aujourd'hui tant de lâchetés inexplicables chez ses victimes. Mais elle n'en connaissait encore que les prémices heureuses. Au surplus, elle était sûre de ne tirer de ce sentiment si neuf que du bonheur, tant son expérience des hommes l'assurait qu'elle saurait tenir à merci, tout autant que les autres, celui que, merveilleuse aventure, elle s'était prise à aimer dès qu'il lui était apparu.

Luc Tréjean était jeune ; bien plus jeune qu'elle. Mais la beauté toujours triomphante de Clara, son art de séduire pouvaient braver sans risque la jeunesse !

Depuis plusieurs semaines, d'ailleurs, elle tenait le jeune homme en servage, se réservant, pour que sa victoire fût complète et totale, de choisir l'heure où s'ouvriraient devant eux toutes les félicités. Elle s'en meurtrissait un peu elle-même, mais quelles délices neuves elle découvrait aussi bien dans cette mystérieuse attente qu'avait voulue son habileté. Bien entendu, Tréjean, réputé pour collectionner les conquêtes faciles, n'en était que plus épris.

Elle avait choisi le cadre, le voulant tout nouveau, simple et splendide à la fois, et surtout ne

rappelant rien de tous les romans qui, pour elle, n'avaient pas eu plus de prix qu'une robe d'un soir et dont plusieurs avaient fini en drames aussitôt balayés de sa vie, dans un sourire.

Ce n'était pas le lac Majeur, sur les eaux duquel elle avait promené voluptueusement l'amour passionné, ridicule et fervent de ce pauvre Santerne, alors jeune savant qu'elle s'était fait une gageure d'arracher dès ses premières découvertes à son labeur, à la gloire promise, pour en faire un fantôme pâle, dans les grisantes nuits lunaires, aux chants monotones et doux du batelier poussant de la rame leur barque d'amour, — cette galère qui devait bientôt rejeter dans le torrent de la vie, comme une loque déchirée, le malheureux dont nul n'avait plus entendu parler.

Ce n'était pas Venise et ses gondoles, Venise et ses musées, ses palais, où flottaient les fantômes d'un passé lourd de mystère, de plaisir et de drames : les doges, les sbires, les masques, et sur quoi planaient surtout, encore et toujours, les grandes ombres des plus tragiques amours, — Venise, où elle avait promené un auteur célèbre avant de le congédier sur un scandale qui le perdait à jamais.

Ce n'était pas la terre enchantée d'Égypte où, partie avec un peintre, elle avait soudain, par caprice, porté la passion dans l'entourage très proche d'un trône et s'était amusée à lancer un prince indigène dans une ébauche de révolution.

Ce n'était pas ce site brûlant et coloré d'Andalousie où, blessée que le roi, en villégiature, fût simplement passé à côté d'elle sans un regard flatteur pour sa bande, elle avait su conquérir et dominer un révolutionnaire au point de l'inciter, sans

qu'il y paraisse, à un attentat qui, découvert au moment d'être exécuté, avait valu à ce pitoyable exalté les fers à perpétuité.

Ce n'était pas...

Mais toujours elle avait repoussé, comme du geste léger dont elle faisait tomber la cendre d'une cigarette, ces souvenirs pour elle sans valeur. A présent, s'ils tentaient de l'effleurer, c'était avec un rictus cruel, en état de farouche défense, eût-on dit, qu'elle les repoussait d'emblée.

Donc, ce n'était dans aucun des décors merveilleux où elle avait promené jusque-là les folles passions des hommes, transformé les bonheurs d'un jour en malheurs éternels, vidé d'intelligence des penseurs, de sensibilité des artistes, ruiné des banquiers, qu'elle était venue célébrer la grande fête de son tardif et unique amour. C'était sur un des points les moins fréquentés de la Côte d'Azur ; un site d'une beauté radieuse, mais plus simple, très peu peuplé ; un port en miniature, avec quelques barques. En face : les îles d'Hyères. A flanc de coteau, la villa modeste louée la veille par Clara. Autour, la flore prodigieuse de là-bas, mais sans apprêt ; des bouffées de parfums troublants.

Cette richesse purement naturelle, cette absence de luxe ultra-civilisé auquel elle était habituée, c'était tout de même très neuf et, d'ailleurs, le cœur de Clara y aidait.

Dans les premières heures qu'ils avaient passé là, l'après-midi, Luc s'était montré impatient. Plus encore au dîner. Mais elle avait rêvé sa nuit féerique sur les flots berceurs de la Méditerranée. D'avance, elle avait retenu la barque vulgaire — elle l'avait voulu telle — d'un pêcheur qui devait les attendre

quand la lune, franchissant la crête des Maures, illuminerait de pâles facettes d'argent l'immensité de la nappe sombre.

Clara descendit vers la mer, à demi-portée par Luc Tréjean. Le matelot les attendait, fumant la pipe sous son caban d'où n'émergeait guère que sa barbe hirsute.

Le couple prit place à l'avant. Au moment où, sans mot dire, le marin, pour lancer la barque, poussait la rive du pied, Clara eut la sensation d'un départ pour un voyage étrange, une aventure qui coupait brusquement sa vie, la séparait de toute son existence antérieure, — sans doute à cause de cet amour imprévu, si puissant, qui s'ouvrait sur ce magnifique horizon nocturne dont les contours flottaient sous le ciel étoilé.

— Regardez !... Regarde !...

Clara regardait d'un œil brûlant de fièvre Luc Tréjean, prête au don de ses lèvres... Elle releva brusquement la tête. Une voix grave, contenue, comme lointaine s'était élevée soudain. Un chant nostalgique, une mélodie ancienne que, Clara en était sûre, elle avait entendu déjà... Elle avait redressé tout à fait le buste, dans un sursaut. Était-ce une hallucination ? D'où venait-elle, cette voix ? Du pilote, cette forme imprécise, de cette ombre ? Non, de l'ombre du passé que, sans se l'avouer jamais, elle avait tant redouté, elle le sentait bien, de voir surgir soudain, comme un spectre, devant son amour.

Le jeune homme, qui n'avait même pas prêté attention à ce chant, laissa échapper avec un mouvement d'impatience :

— Quoi ? vous vous dérobez toujours ?

— Quand nous l'avons rejoint pour embarquer, il était muet ; il est sourd à présent ! Ne nous en occupons pas, ma chérie.

Mais Clara se souciait peu de ses paroles, elle était obsédée et comme il voulait l'enlacer de nouveau, elle l'écarta doucement en murmurant, lointaine, en proie à une évocation de cauchemar :

— Le lac Majeur !... Santerne !...

Contenant à peine la colère sourde qui montait en lui devant l'attitude de la femme, Tréjean lança :

— Qu'est-ce qui se passe en vous ? Qu'est-ce que cette ridicule barcarolle vous rappelle ?

Suivant plus ses pensées qu'elle ne lui répondait, Clara dit d'une voix étranglée :

— Le passé ! le passé qui remonte !...

— Ah ça ! Etes-vous folle, où vous moquez-vous de moi ? dit-il avec violence. En vérité, voilà trop longtemps qu'il en est ainsi ; toujours des prétextes d'ajournement. C'en est trop, cette fois !

Il s'était à son tour redressé et jetait d'un coup à la femme toutes les rancœurs qu'elle avait accumulées en lui en abusant si longtemps de sa patience. Détournée de son angoisse, Clara éprouvait brutalement la plus grande douleur qu'elle eût connue. L'homme qu'elle adorait l'injurait, la traitait comme elle le méritait, osait-il dire. Et pour la première fois de sa vie, Clara pensait avec désespoir qu'il disait vrai. Elle n'avait qu'une longue plainte pour tenter de l'apaiser. Mais il n'entendait rien, il ne voulait plus rien entendre, et comme elle avait pensé qu'ou les paroles étaient impuissantes, les baisers, du moins, seraient victorieux, sans souci maintenant du chant qui, de l'arrière de la barque, s'élevait plus puissant et plus large, elle voulut de force, attirer la tête de Luc jusqu'à ses lèvres. Il la repoussa si rudement qu'elle alla heurter des épaules le rebord de l'avant. Elle n'eut même pas le courage de se relever, et resta étendue, râlant de douleur et d'amour, tandis que le jeune homme donnait l'ordre au pêcheur de gagner le point le plus proche de la côte.

Ce ne fut pas long. Clara gémissait toujours dans la même pose que la barque abordait un petit promontoire désert et boisé. Tréjean sauta à terre et n'eut pour la femme, en disparaissant qu'un seul mot :

— Adieu !

Clara n'avait même pas compris ce qui se passait et le marin avait éloigné si doucement, de nouveau, la barque du rivage, que ce ne fut que lorsque n'entendant plus depuis un moment les imprécations de Luc Tréjean, mais seulement la chanson obsédante, qu'elle se vit avec horreur seule, au milieu des flots, devant cette ombre psalmodiant, — ce spectre imprévu des âpres plaisirs et des drames d'autrefois, qui venait de briser son seul amour.

La barque s'éloignait, s'éloignait, au point que, de la rive, on n'eût plus rien entendu.

Glacée d'épouvante, Clara cria à l'homme :

— Tais-toi ! tais-toi ! Et comment sais-tu donc cette romance des lacs italiens ?

Il cessa un instant de chanter pour dire, d'une voix de basse, avec un ricanement, en rejetant son caban de sur ses yeux ardents qu'éclairèrent un reflet de lune :

— Santerne !!!

La gorge serrée par la terreur, Clara ne put même pas proférer un son. Le visage était bien changé, flétri, ravagé, mais elle avait reconnu le regard fiévreux, tant l'exaltation de la haine et de l'amour, dans les mêmes yeux, se ressemblent.

Elle avait reconnu la voix, pareille, sourde de menace aujourd'hui, ou torturée de passion jadis. Il expliqua, en quelques mots brefs et saccadés, qu'il traînait depuis longtemps. (Lire la suite page 52)



COMME ELLE L'APPROCHAIT, IL SE DRESSA, FÉROCE...

Et elle montrait au jeune homme, nerveux et qui le cachait mal, des points connus dans le jeu monstrueux des ombres gigantesques et des faibles lumières.

Elle le laissait l'enlacer de plus près, à mesure que la barque s'avancait dans la mer, sous le battement régulier des avirons que maniait le pêcheur dont la silhouette sombre s'accroupissait, tout juste dessinée, à l'arrière.

Ils étaient loin, très loin du rivage, à présent.

Mais sans l'écouter, elle murmura, l'œil hagard :

— Cette complainte !... Cette voix !...

Sans deviner sa pensée,

Luc crut comprendre

qu'elle trouvait odieux le sans-gêne du batelier auquel il cria d'un ton impérieux : Silence, l'homme !

Ce dernier parut ne pas l'entendre et continua de chanter. Tréjean dit en haussant les épaules :





« OÙ AVEZ-VOUS DÛNICHÉ CELA ? ... C'EST D'UN ROMANTIQUE ... »

Lettres Jaunies

par Gabriel Volland

Illustration de F. L. Nicolet

ORPHELIN, Raymond Chandagne avait été élevé par sa grand'mère. Elle venait de mourir, lui laissant la vieille maison mi-bourgeoise mi-paysanne où il avait passé son enfance et où, depuis qu'il était installé à Paris comme ingénieur, il ne manquait jamais, chaque année, de se réfugier pendant les vacances. Cela réjouissait la bonne aïeule et tant de souvenirs, ces fidèles amis sans mensonge, sans trahison, le guettaient de la cave au grenier ! Il n'avait qu'à ouvrir une porte, à faire grincer une serrure, à écarter le rideau d'une alcôve, et, aussitôt, il croyait entendre le doux chuchotement : « Te rappelles-tu ? ... » Fait de mille menues choses, d'infimes événements, tout le passé revivait, pareil en vérité à ces dentelles fragiles dont rien pourtant ne saurait dénouer les délicats réseaux. Il était pris dans ce merveilleux filet que la mémoire tisse sans relâche au cours de la vie.

Sa chère grand'mère n'était plus. Lui ayant rendu les suprêmes devoirs, il s'installa pour quelques jours dans la maison afin de rester encore en contact avec l'absente dont le tricot, les lunettes, semblaient attendre, sur un guéridon, les doigts infatigables et les yeux affaiblis, afin de garder le plus longtemps possible l'illusion de sa présence. Non ! elle n'était pas là-bas, à l'extrémité du village, dans le cimetière où sur trop de tombes abandonnées, — oh ! la sienne serait toujours fleurie — les couronnes égrenent leurs perles ainsi qu'une noire semence d'ingratitude et d'oubli qui donne naissance aux ronces et aux orties. C'est ici qu'elle avait vécu, son cœur y demeurerait. Dans sa gaine de bois qui n'avait que l'apparence d'un cercueil, l'antique horloge semblait en perpétuer les battements.

Pensif, Raymond Chandagne allait de chambre en chambre et, plus que jamais, maintenant qu'il était seul avec un fantôme bien-aimé, les choses familières lui chuchotaient : « Te rappelles-tu ? ... » Chaque objet avait son histoire à lui raconter.

Certes, cette vieille demeure, il ne la vendrait jamais ! Elle avait ses incommodes : sa cheminée fumait parfois ; des vents coulis filtraient souvent le long des corridors, lutins malicieux toujours en quête d'une bougie à éteindre ou d'un nez sensible à enflammer. Malgré tout, elle lui avait été chère, indispensable même. On doit pardonner beaucoup à ceux que l'on aime. D'ailleurs, à moins de nécessité absolue, c'est folie que de se défaire d'une maison familiale, aussi humble qu'elle soit. Des générations ont travaillé, lutté, peiné pour l'édifier : chaque pierre représente un effort ou une privation.

Maintenant, telle une barque dont le voyage sur l'Océan tourmenté des jours a été parfois hasardeux, pénible, elle est solidement ancrée dans le paysage, parmi les moutonnements de la verdure : elle est au port. Qui, sachant ce qu'il doit à ceux qui l'ont précédé et lui ont ménagé ce refuge, aurait le courage de l'abandonner à d'autres mains avec ses souvenirs et ses fantômes, tout le trésor sans prix du passé ? ...

Agitant ces pensées, Raymond Chandagne visitait dans tous ses coins et recoins le vieux logis. A trente ans, c'était un garçon sensible et délicat, volontiers rêveur, bien qu'il eût l'esprit fort précis lorsqu'il s'agissait de sa profession d'ingénieur. Son mélancolique pèlerinage parmi les choses lui plaisait. Ce fut ainsi qu'il découvrit, dans un réduit obscur, une commode ancienne : bancale, elle ne pouvait plus faire décemment figure au salon et on l'avait exilée là. La poussière amassait la cendre

(Lire la suite page 52)

L'Actualité à Travers le Monde

LAPONIE

Fouilles importantes en Laponie

L'archéologue suédois Kurt Tinnberg vient de découvrir, au cours des fouilles qu'il effectue en Laponie, trois mille objets environ, provenant de la période préhistorique, plus précisément de l'âge de pierre, qui suscitent actuellement le plus vif intérêt dans les milieux archéologiques. Les débris d'un campement, bien plus ancien que le reste des objets trouvés, méritent surtout un intérêt tout particulier.

Les fouilles de Tinnberg tendent à démontrer que le climat de la Scandinavie était plus chaud dans la période préhistorique qu'actuellement, ainsi que le prouvent nettement des vestiges de la vigne sauvage, plante fort répandue dans ces pays il y a cinq mille ans, et qui en a entièrement disparu de nos jours.

(*Technikai Naplo*, Budapest)

La bouteille providentielle

Une tempête violente a sévi la semaine dernière sur les côtes de la Prusse orientale. De nombreux objets ont été jetés à la côte par les énormes vagues de la Baltique ; un habitant de Cranz, cherchant parmi les débris, a eu la surprise de trouver une bouteille contenant le billet suivant : « A bord du dirigeable Zeppelin. La personne qui trouvera ce billet aura droit à un voyage gratuit à New-York, avec séjour de quatorze jours. Tous les frais seront payés par le sous-signé. Perkington, New-York, Wilsonstreet 15 ».

Inutile de dire que l'« heureux » habitant de Cranz a tout de suite écrit à M. Perkington. Et depuis quelques jours, il attend anxieusement de savoir si c'est sérieux, ou s'il ne s'agit pas simplement d'une farce. Auquel cas, sa lettre ne tarderait pas à lui être renvoyée avec la mention « inconnu à cette adresse ».

(*Frankfurter Zeitung*, Francfort)

OTTAWA

Les accords d'Ottawa et la préférence impériale

On sait qu'une importante conférence impériale s'est tenue au Canada, à Ottawa ; elle mettait en œuvre le principe de la préférence impériale, c'est-à-dire celui du traitement de faveur dans les rapports commerciaux entre la métropole anglaise et les pays de l'Empire et aussi dans les rapports réciproques entre les pays de l'Empire. A la suite des résolutions votées par ladite Conférence, douze accords ont été conclus : sept entre la Métropole et les pays d'Empire, cinq entre les pays d'Empire.

Un document récent permet, au bout de trois ans, d'apprécier quelques résultats de cette très importante conférence ; il suffira d'indiquer les résultats communiqués, de les apprécier ensuite au double point de vue de la Grande-Bretagne d'abord, des pays d'Empire ensuite.

Le fait le plus important que révèlent les documents publiés est la part croissante des colonies dans le mouvement commercial du Royaume-Uni.

A l'importation, en Grande-Bretagne, cette part des pays d'Empire, colonies proprement dites, Dominions, etc... a été de 30 pour cent en 1924, de 29 pour cent en 1931, de 37 pour cent en 1934 et de 38,30 pour cent pour les neuf premiers mois de 1935.

A l'exportation, cette même part a été de 42 pour cent en 1934, de 44 pour cent en 1931, de 46 pour cent en 1934 et de 47,40 pour cent pour les neuf premiers mois de 1935.

Comme perspectives d'avenir, une double difficulté entrave la politique de la préférence impériale. Du côté colonial, il se peut que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les pays d'Empire intensifient leurs échanges réciproques et que par là même la part de la Métropole, qui, on l'a vu, a augmenté, demeure stationnaire, voire même diminue.

Du côté du Royaume-Uni, il est impossible à celui-ci de s'isoler, même dans un isolement impérial, et il doit continuer des échanges avec les pays étrangers proprement dits.

En résumé, et comme conclusion, c'est seulement une bonne volonté de part et d'autre qui maintient en œuvre les accords d'Ottawa.

(B. Raynaud, *Le Sémaphore*, Paris)

ETATS-UNIS

Mélodrame canin

Mme Barkley, de Knoxville (Tennessee), trouva un jour, au seuil de sa maison, un charmant petit chien sans race, qui dormait paisiblement. Au cou de la bête était accrochée une feuille de papier, avec ces mots écrits d'une main d'enfant : « A tous. Prené ce p'tit chien, maman ne veut pas de mon chien. »

Mme Barkley prit la pauvre bête. Mais ayant déjà plusieurs chiens et chats, elle demanda au « Journal de Knoxville » de proposer le chien trouvé à ses lecteurs. Le directeur, grand ami des animaux, publia la photo du chien, avec l'écriteau au cou, en première page de son journal. Dans les jours qui suivirent, plus de 400 personnes, non seulement de la

région mais de Chicago, s'offrirent pour adopter le chien. Le petit héros malgré lui, fut enfin placé dans une famille donnant toutes les garanties de moralité et de fortune.

(*Detroit Times*, Détroit)

ALLEMAGNE

Cloches d'église remplacées par des disques

Dans une église récemment construite en Angleterre, l'architecte a fait installer, au lieu des cloches traditionnelles, un *pick-up*, grâce auquel les villageois peuvent entendre les carillons les plus célèbres du monde. Un haut-parleur est aménagé dans le clocher ; il suffit de mettre un disque au choix (et le pasteur de la paroisse en question en a déjà acheté un certain nombre) pour que retentisse, dans la paisible vallée où est niché le petit village anglais, tel célèbre carillon flamand, allemand ou français.

Il paraît que les paroissiens sont enchantés de cette innovation, et que le prestige du pasteur en a grandement profité.

(*Berliner Tageblatt*)

Le dernier des Mohicans

C'est en 1826 que Fenimore Cooper écrivit son célèbre roman « Le dernier des Mohicans ». Cent ans après, il reste encore un Mohican, le « der des der » si l'on peut dire, Harold Tantaquidgeon, citoyen de Norwich (Connecticut). Tantaquidgeon, qui servit pendant quelque temps dans la garde côtière des États-Unis, est un homme fort beau. Néanmoins, il ne trouve pas de fiancée qui lui permette de perpétuer la race des Mohicans. En effet, il faut, selon la loi des Mohicans, que cette fiancée des-

cende de la tribu des Delaware ou de celle des Algonquins, et qu'elle connaisse les vieilles coutumes et les lois des Peaux-Rouges. Une Indienne pareille ne se trouvant plus aux États-Unis, le dernier des Mohicans reste célibataire.

Sa sœur résolut la question plus simplement : elle obtint le diplôme de l'université de Pennsylvania, épousa un Irlandais et eut un fils. Mais les femmes, ça ne compte pas chez les Peaux-Rouges.

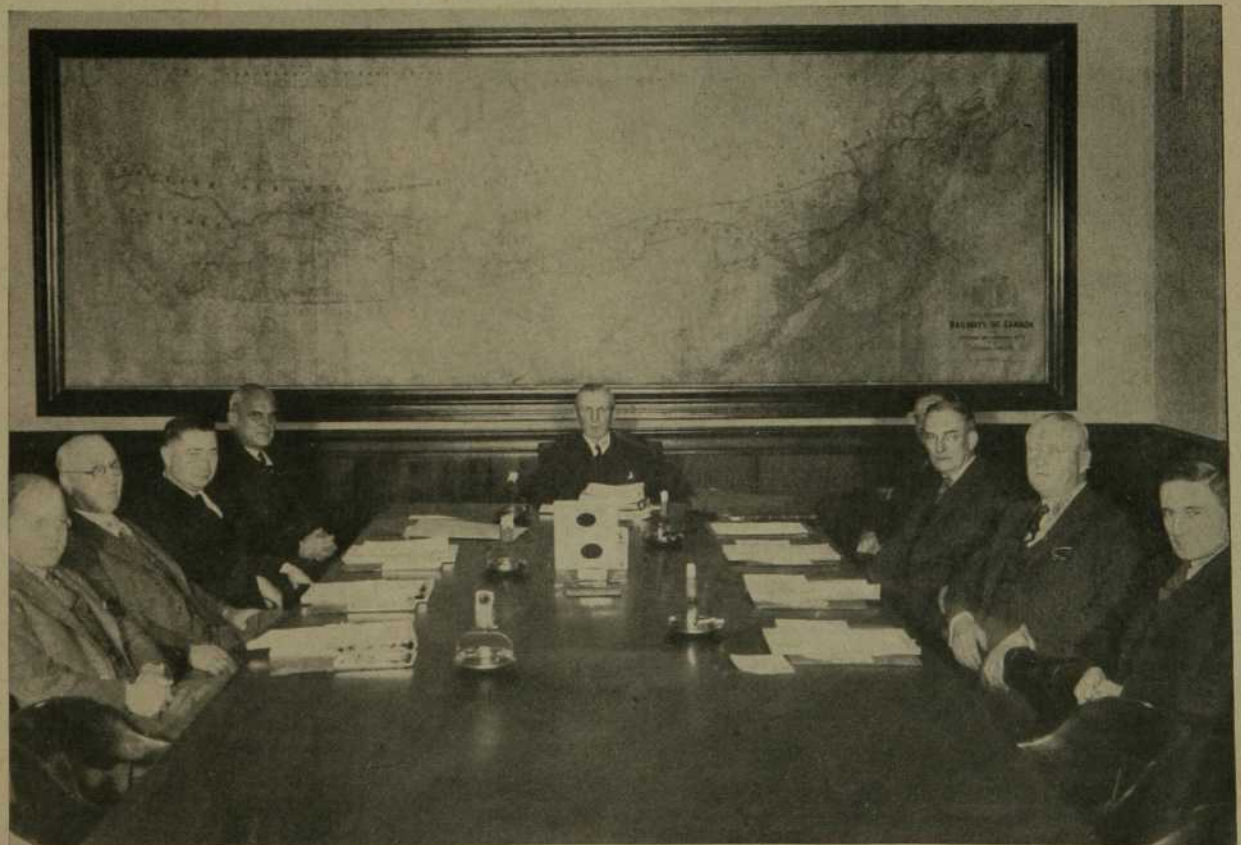
(*San Francisco Chronicle*)

Le catalogue d'un tricheur

Le catalogue de la maison « Mason and Co. », de Newark, peut être trouvé dans les bars, les cafés, les hôtels du monde entier, partout où l'on joue aux cartes ou aux autres jeux de hasard. Ce catalogue contient la description et le prix de mille appareils destinés à rectifier le hasard. Pour 300 dollars on peut avoir un grand appareil électro-magnétique qui, placé, sous un bar, fait retomber les dés magnétisés dans la position voulue. Il y a des dés magnétisés à partir de quatre dollars. Des miroirs qui permettent de voir les cartes de l'adversaire s'échelonnent de 2 à 75 dollars. Le miroir de 75 dollars disparaît à volonté dans la manche du joueur. Une boîte d'allumettes à glace ne coûte que deux dollars, et une bague à miroir, cinq dollars.

Parmi les autres articles du catalogue, il y a des cartes marquées, y compris les cartes lumineuses, dont on voit la marque, grâce à des lunettes spéciales. Il y a aussi un appareil pour battre les cartes, et un autre pour diriger la boule de la roulette. Tous les articles de la maison « Mason and Co. » sont garantis contre tout vice de fabrication.

(*Neue Zürcher Zeitung*, Zurich)



Le nouveau conseil d'administration du Canadien National. L'honorable M. C. D. Howe, ministre des transports, assistait à sa première réunion. De gauche à droite : MM. H. J. Symington, C. R., Montréal ; R. J. Moffat, Bradwell, Sask. ; l'hon. Wilfrid J. T. Gagnon, Montréal ; l'hon. C. D. Howe, Ministre des transports ; S. J. Hungerford, président, Montréal ; J. Y. Murdock, C. R., Toronto ; D. H. McDougall, de Montréal et Stellarton, N. E.

Photo Canadien National



UNE GRANDE STATUE DE BOUDDHA, SUCCESEUR TERRESTRE DE BRAHM, ET QUI EST ÉDIFIÉE DANS LA VILLE DE KAMAKURA, AU JAPON.

L'Extraordinaire famille de Brahm

Chronique Documentaire, par Claude Boisvert

DANS la mythologie Hindoue, on trouve en même temps un ordre et une confusion extraordinaires ; c'est le gâchis classifié, la bouteille à l'encre qui prend des apparences de limpidité et le recommencement de choses qui ne finissent pas. De toute façon, c'est un brouillard dans lequel il n'est pas facile de voir bien clair.

Tout en haut de la hiérarchie, c'est Brahm qui est l'être primitif, éternel, absolu, antérieur à toute organisation et qui produit l'univers visible par l'effet d'une seule syllabe mystique qui est « Aum ». C'est véritablement curieux, et l'univers aurait pu répondre : « Hem !... » autre monosyllabe beaucoup moins mystique parce qu'il traduit fort bien l'étonnement causé par le pouvoir créateur d'une autre syllabe et la possibilité pour les hommes d'avoir eu connaissance de ce mot. Toutefois, passons là-dessus.

Des gens très savants ont analysé la fameuse syllabe créatrice « Aum » et, comme produit de leurs recherches, ils ont trouvé qu'elle était en quelque sorte la formule exprimée de toutes les forces latentes de la nature. Voilà qui est admirable, mais cette admirable syllabe nous semble avoir bien perdu son pouvoir avec le temps car, après avoir fabriqué un univers tout entier, elle n'est même plus capable aujourd'hui de permettre à celui qui la prononce, de fabriquer un simple petit rouleau de piastres, lequel n'est pourtant que du papier, mais du papier bien commode.

D'autre part, il y a encore quelque chose qui cloche dès le début de l'histoire de Brahm, c'est que cette histoire est en tous points semblable à celle

d'Adi-Bouddha et de sa triple émanation. On trouve en effet les mêmes épithètes à l'usage de Brahm, Brahma, Vichnou et Siva. Les uns et les autres sont qualifiés, indistinctement de Souaiambhou (existant par lui-même), Sarvan-Akharan (le temps sans limites), Pradjapati (père des créatures) et Aham que le mot « moi » peut traduire assez bien.

Ceux qui veulent pousser les recherches étymologiques assez loin pour trouver l'origine du mot Brahm prétendent qu'il est formé de deux mots Persans, « Ber », qui veut dire « élévation », et « Mah », qui signifie « grand ». Cela désignerait la sphère céleste qui est immuable, et les étoiles qui lui sont inférieures, donc créées par elle. Ces gens-là ne sont pas très forts en astronomie.

De toute façon, cela ne nous avancerait pas à grand chose, acceptons donc Brahm pour ce qu'on nous le donne, et voyons ce qu'il en est de Brahma.

Celui-ci, c'est le même que le précédent, mais avec cette différence qu'il est manifesté ; cette qualité est, paraît-il, démontrée et parfaitement prouvée par l'« A » final du mot. C'est évidemment très clair, et il faut y mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas le croire.

Donc, Brahma est Brahm manifesté ; mais comment s'est-il manifesté ? Ah, voilà ! vous pensez bien qu'il n'a pas agi comme un simple mortel ! Il a montré son activité en restant pendant des millions d'années assis sur le « Lotos » et en regardant de tous côtés. Cette dernière chose lui était évidemment facile puisqu'il avait quatre têtes avec deux yeux à chacune.

Avec tous ces yeux-là, il ne vit qu'un océan immense couvert de ténèbres. Ne soyez pas trop curieux et ne demandez pas d'où venait cet océan, je n'en sais rien, et suis bien excusable puisque Brahma n'avait pas l'air de le savoir non plus ; la preuve c'est qu'il demeura saisi d'effroi, d'autant plus qu'il ne parvenait pas à s'expliquer le mystère de son origine à lui-même malgré toutes ses réflexions. Il demeura donc, pendant des temps indéfinis, muet, immobile et absorbé dans la contemplation. Quelle patience !...

Depuis combien de temps somnolait-il ainsi ? nul ne le pourrait dire, quand il entendit tout à coup une voix qui l'interpellait et lui conseillait d'implorer Bhagavan. Or, comme ce dernier n'était autre chose que Brahm et que Brahma l'était aussi, le problème consistait donc à s'implorer soi-même.

De toute façon, Bhadavan apparut et ce fut sous la forme d'un homme à mille têtes. Disons, en passant, que si quelqu'un de nous avait subitement une apparition de ce genre devant les yeux, il ne songerait probablement pas à compter ses têtes pour savoir s'il en a bien mille exactement. Toujours est-il que Brahma se prosterna et se mit à chanter ses louanges.

Bhadavan s'en montra très satisfait, et il le fit voir en créant la lumière et en montrant, en lui-même, à son adorateur tous les mondes en germe. Cela devait être fort intéressant, car Brahma regarda ce spectacle pendant cent années divines, ce qui en fait trente mille des nôtres. Ensuite, il se mit à créer.

Il fit les sept « Souargas » ou sphères célestes, puis le Mritloka qui est le siège de la mort, puis la terre avec ses deux luminaires lesquels sont le soleil et la lune, enfin les sept Patalas qui sont les régions inférieures.

Les Souargas et les Patalas forment ainsi les quatorze mondes de la mythologie Hindoue.

Ce n'est pas tout, loin de là ! Brahma crée ensuite des purs esprits pour l'aider, mais un bon nombre de ceux-ci refusent la « job » et préfèrent la vie contemplative à ne rien faire ; ce sont les premiers chômeurs de cette époque-là.

Sur ces entrefaites, Brahma épouse sa sœur Saraçouati (d'où venait-elle celle-là ?) et il en a cent fils. L'aîné de ces fils, Dakcha, eut à son tour cinquante filles, dont treize épousèrent Kaciapa, lequel fut le premier Brahmane et n'était certainement pas superstitieux. Quelle famille !...

Une de ces épouses, nommée Aditi, eut comme enfants les Dēvatas, génies lumineux et bienfaisants qui allèrent habiter les cieux. Par contre, sa sœur Diti fut mère d'une quantité de Daitias, qu'on appelle encore Açouras, et qui sont des génies malfaisants, ne recherchant que les ténèbres comme les chauves-souris et se mirent à désoler l'univers.

Ici se place un petit incident de famille assez curieux.

L'aîné des cent fils de Brahma se nommait Brahman, et il était venu au monde de façon peu banale : il était sorti de la bouche de son père. Celui-ci lui donna les quatre Védas ou livres saints en partage dans la vie, mais le fils trouva que c'était insuffisant, il voulut une femme par dessus le marché.

Le père commença par refuser et, la chicane menaçant d'en résulter, il finit par céder devant la volonté nettement exprimée du fils ; toutefois, ce ne fut pas sans lui jouer un tour de sa façon : il lui donna, pour femme une des filles de la race maudite des Açouras, les génies à mœurs de chauves-souris.

De cette union — et c'est là où la légende devient pas mal piquante — naquirent les Brahmanes, caste sacrée d'hommes qui eurent pour rôle d'interpréter les Védas et furent les ministres de tous les sacrifices offerts par les Hindous à leurs dieux.

Jusqu'alors, la terre n'était pas encore peuplée, et Brahma, trouvant qu'il y manquait quelque chose, tira de lui-même le premier homme auquel il donna le nom, peut-être poétique mais certainement compliqué de Manou Souai-ambhouva. Ici se place encore une complication ; certains érudits prétendent que ce Manou etc. avait au contraire précédé Brahma et que c'était Brahm en personne. Encore une fois, voilà une étrange famille que celle où le petit-fils est peut-être son propre grand-père !

Bref, Brahma qui décidément aimait à faire des mariages, lui donna pour femme Saratoupa et leur donna pour besogne à tous deux de peupler la terre.

Une autre version, Brahma eut quatre fils. Le premier, Brahman, dont je viens de parler ; le deuxième, Kchatrya qui sortit de son bras droit ; le troisième, Voicia qui sortit de sa cuisse droite, et le quatrième, Soudra qui sortit de son pied droit.

Nous avons vu qu'il avait fait épouser une Açoura à son fils aîné ; aux autres il donna des femmes qui sortirent respectivement de son bras, de sa cuisse et de son pied du côté gauche. Elles s'appelèrent, à la mode Hindoue, du nom de leurs maris avec la terminaison « ni », et ce furent mesdames Kchatryani, Vaiciani et Soudrani.

Telle est la cosmogonie des Védas et l'histoire plutôt déconcertante de Brahm et de sa famille dont les représentants sont aujourd'hui les Brahmanes formant la première caste chez les Hindous.

D'autre part, on pense que les Brahmanes sont originaires de la Perse et qu'ils sont venus dans l'Inde à une époque inconnue ; on ajoute même qu'ils y sont venus en conquérants et qu'ils avaient, au début, des mœurs passablement féroces.

La cosmogonie Hindoue donne encore, sur tout ceci, des détails parfois savoureux ; ainsi l'une de ses définitions de Brahm.

C'est, dit-elle, l'être des êtres, il est tout mais il est imperceptible ; rien n'existe que lui et rien ne se distingue de lui, car il ne se distingue pas lui-même.

Ce n'est pas très logique, car cela tend à dire qu'il est tout et rien en même temps ; que tout être vivant et même tout objet doit avoir sa magnificence et son pouvoir si rien ne se distingue de lui, mais que ce pouvoir est fort limité puisqu'il ne lui permet pas de se distinguer lui-même.

Dans une des versions de cette cosmogonie, on raconte ceci : le jour où il voulut se produire, il se transforme en océan sur lequel flotte un œuf d'or dont sort Brahma.

Enfin, une troisième cosmogonie donne la toute puissance à une déesse qui fit sortir Brahm de ses ineffables profondeurs et cette déesse se nomme Maia, ce qui ne semble pas exciter à une croyance très ferme puisque ce nom signifie l'Illusion.

On n'en finirait pas s'il fallait relier toutes les traditions qu'il y a dans les interminables récits se rapportant à ce sujet ; on aurait l'air de bâtir un roman destiné à la bibliothèque d'une maison de fous et, pourtant, c'est de ce

roman qu'ont vécu et vivent encore des peuples entiers de cette Inde que nous ne connaissons peut-être jamais à fond.

Il est donc mieux de s'en tenir à la simple histoire de la famille de Brahm, telle que je l'ai contée ici d'après les documents les plus jalousement conservés par les Brahmanes au cours des siècles.

Toutefois, s'il est des familles que l'on puisse poser comme modèles, ce n'est certainement pas celle-ci que je citerai en exemple.



SUR LES BORDS D'UN LAC, UN BRAHMANE DONNE À MANGER À DES POISSONS SACRÉS.



JE LUI MIS LE MOUTARD DANS LES BRAS ET M'ÉLANÇAI VERS LE FEU...

Un Honnête Homme

Par Henri Cabaud — Illustration de Paul L. Rabut

TRENTE ans que je suis dans la même maison et le patron me met à la porte pour raison d'économie ! J'ai peut-être encaissé soixante millions pour son compte sans un centime d'erreur et me voilà sur le pavé, sans le sou ! C'est à dégoûter d'être honnête ! Ah ! si c'était à refaire !

Ainsi gémissait le vieil encaisseur qui, effectuant sa dernière tournée chez un gros commerçant où il présentait chaque mois une facture, depuis un temps immémorial, confiait sa détresse au garçon de bureau, Anatole.

— Allons donc ! coupa ce dernier, si c'était à refaire, vous referiez exactement la même chose ! On est honnête ou on ne l'est pas ! Je dirai plus : n'est pas malhonnête qui veut !

Et, baissant la voix :

— Tenez, moi qui vous parle, j'ai failli être mal-facteur ; j'ai voulu l'être ! Je n'ai pas pu y parvenir !

« C'est toute une histoire ! Et une vieille histoire ! J'étais tout jeune alors et déjà travailleur, rangé, poli, honnête, comme je le suis aujourd'hui. Mais j'avais la guigne. Une guigne noire, irréductible. Quand j'avais une bonne place, la maison faisait faillite, ou l'on m'évinçait pour reprendre un camarade revenu du service militaire, ou bien un employé qui avait commis une faute réussissait à me

l'attribuer et à me faire renvoyer. Bref, tout ce que la pire déveine sait inventer pour faire le malheur d'un homme, quand elle s'acharne après lui. Dans ces cas-là, on a beau se raccrocher vaillamment à toutes les branches, la descente est rapide ! Je ne trouvais bientôt plus de travail suivi. La misère, en bricolant, quoi !... Il y a un certain degré où le courant devient impossible à remonter. On a la mine mauvaise, les yeux durcis par la faim et on est vêtu de loques, ou presque : inutile de solliciter du travail ; si l'on présente de bons certificats, on a l'air de les avoir volés. Restent les soupes populaires et les asiles de nuit. Alors, c'est le sursaut, la révolte qui fait brusquement dévier du droit chemin.

« J'en étais là, ayant subi tous les affronts, toutes les rebuffades, la honte de tendre la main et connu les affres de la faim, quand je décidai de faire un coup pour en sortir.

« Je voulais opérer seul, pour ne pas être à la merci d'un compagnon susceptible de me dénoncer tôt ou tard, et j'étais, bien entendu, sans expérience en la matière. Mais je pensais que mon intelligence y suppléerait.

« C'était l'hiver ; toujours ma guigne, car, en été, quand les fenêtres ne sont pas fermées, les cambriolages sont plus faciles. Il y a tout de même des

maniaques qui ont l'habitude de laisser les croisées ouvertes par le froid, avec du feu à l'intérieur. C'est ce que je rechercherai, en banlieue. Je repérai un coquet pavillon : escalade facile, pas de chien dans le jardin ; sur un côté de la maison, une petite fenêtre sans volets, toujours entrebâillée. J'avais observé que ce devait être la chambre du bébé.

« Un soir, les maîtres du logis sortirent après dîner, comme pour aller au cinéma. Il ne restait, avec le bébé, que la grand-mère et j'avais remarqué, à la façon dont on lui parlait, qu'elle devait être sourde.

« Après une heure de surveillance, bien caché à proximité, je pensai que la vieille dame, qui s'était couchée après le départ du couple, devait être plongée dans son premier sommeil. Le cœur me battait et je vous jure que je n'en menais pas large, mais les circonstances étaient si favorables que je ne pouvais plus hésiter comme je l'avais fait maintes fois, précédemment. Et puis j'avais les mâchoires encore plus contractées par la faim que par l'angoisse de ce que j'allais faire... J'escaladai... Parvenu à la petite fenêtre de la chambre du gosse, j'eus une alerte : il y avait une faible lueur dans la pièce. Je me rassurai bien vite, n'entendant aucun bruit : une veilleuse

(Lire la suite page 49)

C'est une Congoléum authentique, évidemment ! — la carquette au Sceau Or



"Il pleut à verse, maman !" — "En effet, si j'en juge par l'eau que tu m'apportes ! Essue ça avec la vadrouille ; c'est l'affaire d'une seconde !" (La carquette, attrayante et d'entretien facile, de cette cuisine est la "Narden", Carquette Congoléum Sceau Or No 434.)

CERTES, les Carquettes Congoléum Sceau Or, si faciles à nettoyer, vous épargnent des heures de labeur fatigant, mais ce n'est pas tout... elles mettent dans chaque pièce une note de fraîcheur, un élément de charme et de couleur qui font qu'on trouve deux fois plus d'agrément à y vivre et s'y reposer. Et pourtant, elles coûtent si peu cher !

Mais malgré leur coût excessivement modique, les Carquettes Congoléum Sceau Or sont très durables... elles sont garanties bien vous servir... à votre entière satisfaction... et c'est ce qui fait que vous avez tout à gagner à exiger le produit authentique, portant le Sceau Or.

Commencez aujourd'hui même à rénover la décoration de votre maison en prenant comme base ces modernes couvre-planchers.



CARPETTES CONGOLEUM SCEAU OR et Congoléum a la Verge

CONGOLEUM CANADA LIMITED — MONTREAL

Exigez toujours le véritable Sceau Or... votre garantie de "satisfaction ou argent remboursé"... votre seule protection contre les contrefaçons... votre assurance de pleine valeur pour votre argent.



Oui... je fais toujours
cuire ce jambon
sans bouillage!

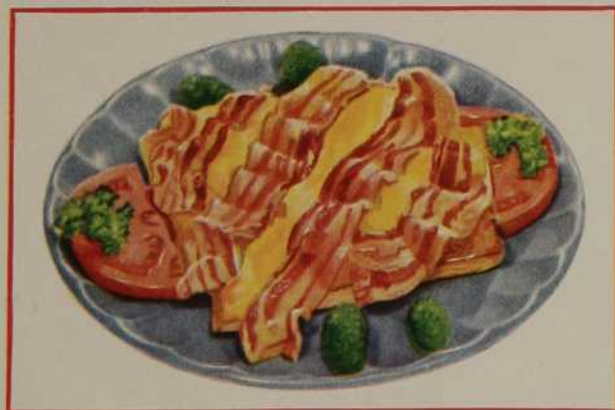
C'EST ce qu'il y a d'épatant avec une tranche de Jambon Premium Swift. Vous la mettez tout simplement au fourneau sans la faire bouillir. Vous pouvez tout aussi bien faire de même avec un jambon entier ou un demi-jambon—si c'est du Premium Swift!

Pour vous permettre de procéder ainsi, Swift choisit d'abord ses jambons avec le plus grand soin; puis leur fait subir le traitement au sucre Premium qui leur donne une douceur délectable; enfin relève encore leur saveur en les fumant au four—procédé Ovenizing.

La prochaine fois que vous servirez du jambon, choisissez cette célèbre marque qui ne nécessite pas de bouillage—le Premium Swift. C'est, grâce à son goût exquis, le jambon qui se vend le plus au monde!

Swift Canadian Co., Limited

Ainsi marqué
SWIFT'S PREMIUM



● *Jambon Premium Swift aux oeufs farcis.* Mettez dans un récipient profond la tranche du centre, bien épaisse, d'un Jambon Premium Swift et recouvrez-la de jus de pamplemousse. Cuissez 1 heure à four modéré (375°). Tranchez le dessus de huit oeufs cuits dur et retirez-en le jaune. Passez le jaune au tamis en ajoutant

2 c. à soupe de beurre fondu, 2 c. à soupe de jus de citron, ½ c. à thé de sel et une pincée de poivre rouge. Mélangez bien et remplissez les blancs d'oeufs taillés en pointes avec des ciseaux. Tranchez le fond pour que les oeufs se tiennent debout; faites chauffer 15 minutes dans un plat beurré (350°). Garnissez de piment et d'olives.

● *Suprême au Bacon Premium Swift.* Peut-on imaginer plat au bacon plus délicieux que celui-là? Le savant traitement Premium communiqué au Bacon Premium Swift une douceur sans pareille; et son petit goût de fumée, provenant de l'Ovenizing, la façon exclusive à Swift de fumer le bacon au four, en fait une chose excessivement agréable... Posez sur une grande tranche de pain, couverte de ¼ de c. à thé de poudre de curry (ou de moutarde préparée) mélangée à 1 c. à thé ½ de beurre, des lisières de Bacon Premium Swift à peu près cuit. Étendez le bacon à côté de fines lisières de fromage et faites griller le tout. Garnissez avec des tranches de tomates et des marinades.

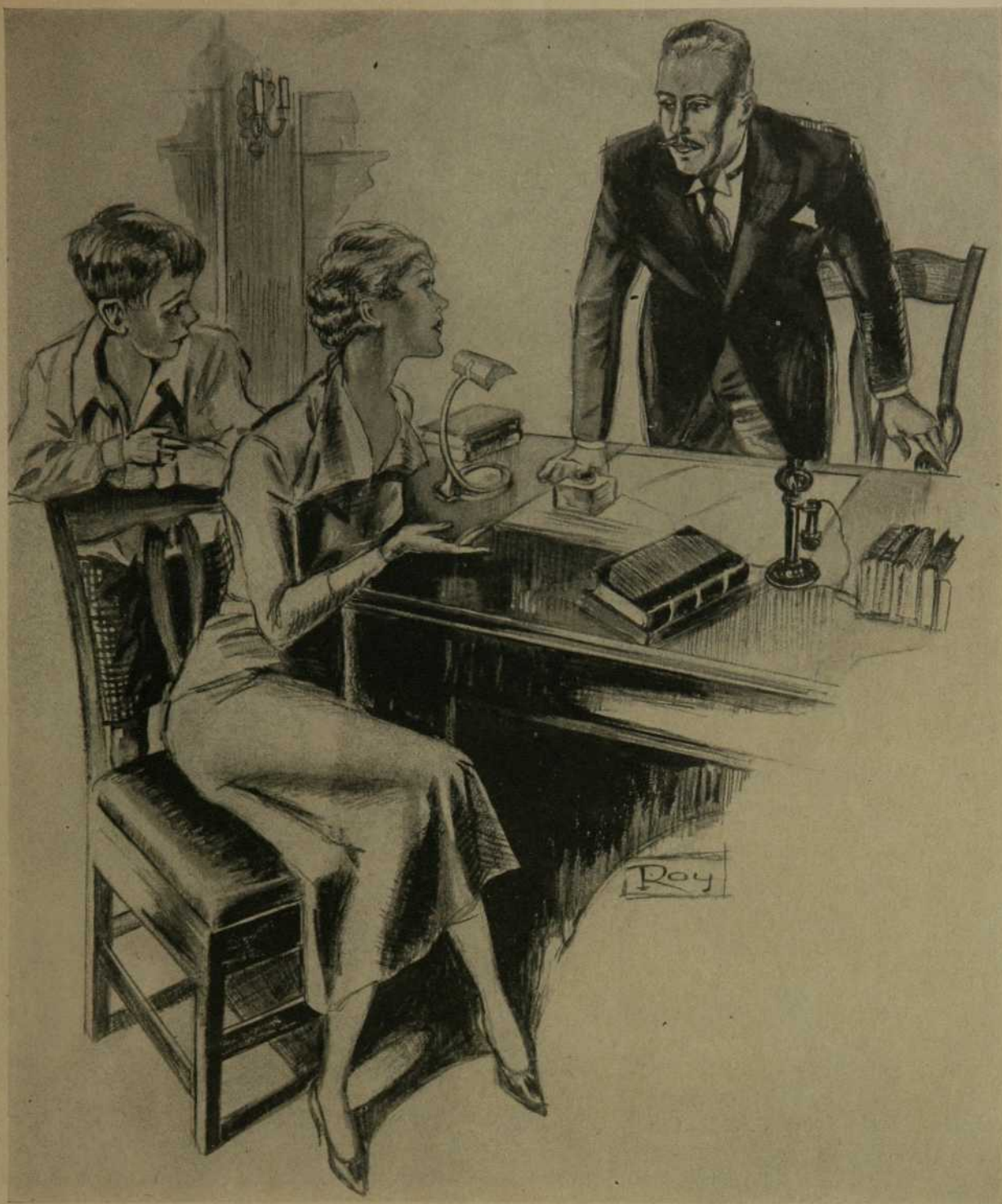


Nous faisons pour vous le choix des meilleures viandes mises sur le marché—celles qu'achètent et préparent les experts Swift. C'est au sceau Premium Swift que vous reconnaîtrez toujours les meilleures viandes.

JAMBON et BACON Premium Swift
BOEUF Premium Swift
FRANKFURTS Premium Swift
VIANDES DELICATESSEN Premium Swift
VOLAILLES Premium Swift

La viande donne des forces

PREMIUM SWIFT
C'EST LA MARQUE DES MEILLEURES
Viandes



PLUS MONSIEUR MARCHAL PARLAIT AVEC MADAME DARCOURT ET PLUS UN TROUBLE PROFOND L'ÉTREIGNAIT...

Le Saut du Mur

par Pierre Mariel

ILLUSTRATION DE ROY

UN coup de sonnette impérieux fit sursauter M. Marchal. Il lâcha le livre qu'il était en train de couper et s'empressa d'aller vers la grille de son jardin. Malgré sa hâte, il n'arriva pas assez rapidement pour empêcher un second appel, plus prolongé, plus pressant que le premier.

La porte ouverte, il pâlit, rougit et balbutia des mots incohérents. Mais son interlocutrice lui coupa aussitôt la parole, et secouant énergiquement le petit André Marchal qu'elle tenait par le bras, elle s'écria :

— Monsieur, je m'excuse fort de vous déranger, et croyez bien que j'y suis poussée par la nécessité. Mais votre fils, malgré ou à cause de ses douze ans, est proprement insupportable. Je viens de le trouver en train de saccager mon jardin, en compagnie de mon garnement de Jacques. De celui-ci, je m'en charge, mais quand à André, je le confie à vos soins. Permettez-moi, de vous dire, monsieur, qu'une correction s'imposerait... Votre enfant est déplorablement gâté...

— Hélas ! madame, j'en conviens, mais le souci d'une éducation est lourde à un homme d'études, comme moi, seul...

— Certes, et je vous plains, monsieur. Mais regardez, veuve, moi aussi, je parviens tout de même, dans une certaine mesure, à faire obéir mon polisson de Jacques. Excusez-moi de vous importuner. Adieu, monsieur...

Et, aussi rapidement qu'elle était venue, la jolie Mme Darcourt disparut, laissant M. Marchal interdit, et André rouge comme un piment. Le gamin s'attendait à une mercuriale, aussi fut-il tout surpris en voyant un sourire sur le visage de son père. Avant que le brave homme ait recouvré la gravité de circonstance, l'enfant avait disparu.

Retourné dans sa bibliothèque, M. Marchal essaya, mais en vain, de fixer son attention sur le texte qu'il lisait. La visite si brève de sa jolie, encore jeune, si énergique voisine, le troublait comme un collègue. Depuis longtemps, il épiait les moindres gestes de Mme Darcourt. Il savait qu'elle était veu-

ve depuis des années, qu'elle gérât avec adresse une fortune appréciable et qu'elle élevait avec fermeté un garçon du même âge qu'André. Tout respirait en elle l'ordre, la netteté, la précision, qualités que M. Marchal appréciait d'autant plus qu'elles manquaient totalement à son foyer désorganisé par la mort de sa femme, il y avait cinq ans de cela.

N'eût été son incurable timidité, il y aurait beau temps qu'il eut essayé de lier des relations de voisinage avec Mme Darcourt... Mais il avait toujours, jusqu'à ce jour, manqué d'un prétexte valable.

Quelques jours plus tard, et dans l'après-midi, M. Marchal fut appelé à sa grille par un coup de sonnette qu'il reconnut aussitôt. Il avait eu le temps de préparer son attitude, et, dès qu'il aperçut Mme Darcourt flanquée d'André, il s'empressa :

— Ce garnement a encore fait des siennes, sans doute ? Je lis la confusion sur son visage !... J'en suis navré, chère Madame, et je vous présente mes excuses. Si vous voulez bien me faire l'honneur de me suivre, nous allons parler à loisir de ses méfaits.

Mme Darcourt acquiesça et quelques instants plus tard, elle était installée dans la bibliothèque de son voisin. Elle expliqua :

— Votre fils a le diable au corps comme le mien ! Tous les deux se sont liés d'amitié, et ils ne se quittent guère. Votre André saute le mur qui nous sépare et je les ai retrouvés tous deux en train de dévaliser mon cerisier. Il a fallu que j'entame une poursuite pour rattraper André...

M. Marchal s'excusa :

— Il a un bon naturel, mais c'est une nature indépendante...

— Il lui faudrait une direction solide, une présence ferme et douce tout à la fois, constamment près de lui.

— Hélas ! lui aussi, souffre des mêmes malheurs que ma maison. Je ne sais pas, ni chez moi, ni dans cette conscience naissante, mettre l'ordre, la fermeté qui seraient nécessaires...

Et, sur ces bases, la conversation continua. Plus M. Marchal parlait avec Mme Darcourt et plus un trouble profond l'étreignait, tandis que la jeune veuve reconnaissait que sous des apparences un peu empruntées, son voisin avait une âme délicate. Ils se promirent de se revoir...

Les occasions ne manquèrent pas. Malgré les démarches de Mme Darcourt, André ne se calmait guère, et il n'y avait presque pas de semaine que la maman de Jacques n'allât signaler quelques méfaits à M. Marchal. Celui-ci, affligé, l'écoutait avec componction, puis se perdait en lamentations.

Trois mois plus tard, M. Marchal avait complètement vaincu sa timidité, tant et si bien qu'il ne tourna pas trop mal sa déclaration...

En l'entendant, Mme Darcourt fut extrêmement émue, et un long, mais expressif regard fut sa seule réponse.

M. Marchal baisait pieusement sa jolie main, quand André fit irruption dans le salon. Pour cacher son trouble, Mme Darcourt lui demanda :

— Qu'est-ce que tu dirais, mon petit André, si Jacquot devenait ton frère, et si j'étais ta seconde maman ?

— Oh ! j'en serais bien content, madame !

— Tu m'aimes donc un peu ?

— Oh ! oui... et puis...

— Et puis ?

— Comme ça, papa ne m'obligerait pas à sauter constamment votre mur pour que vous me trouviez en train de faire des sottises, et pour que vous soyez obligée de me ramener ici...

M. Marchal était rouge comme une écrevisse. Mme Darcourt, un moment, le regarda, interdite, puis partant d'un frais éclat de rire, elle le rassura :

— Eh bien ! André, sois heureux, maintenant. Ce mur qu'il te fallait sauter, avant un mois, il sera abattu !...

Nous avons tenu à conserver à ce texte réaliste son accent un peu rude. L'auteur parle et fait parler ses personnages comme ils parlent dans la vie courante. C'est ce qui rend ce récit exceptionnellement vivant.

VENDREDI après-midi, mois d'août, il fait chaud au sixième du Castle. La rue Sainte-Catherine est moins bruyante, et les bureaux voisins sont assourdis par la chaleur. Là où j'attends en arpentant une antichambre vitrée, s'étagent des casiers remplis de faits-divers compromettants. Je rumine les circonstances qui m'ont amené ici : il y a cinq jours, lundi soir, je veillais sur la galerie, en train de faire perdre au père sa sixième partie de dames. On a sonné, c'est un vague familier de l'agence qui vient me chercher pour courir la fraîche en auto.

En route, Pont-Viau, la campagne, Sainte-Rose où nous faisons la pose pour boire, le pont encore, et Rosemere et Ste-Thérèse, on parle des copains. Dozois « jobbe » à Murray-Bay. Bain a frappé une commission de l'Immigration fédérale pour reconduire à Détroit des intrus qui traînaient en ville. Millar, un Allemand, est rentré par chez lui en profitant d'une forte consignation de tabacs américains qu'un chargeur de New-York lui confie jusqu'à Hambourg : tout le monde se promène, les petits débutants comme moi sont éparpillés dans le Nord, depuis Lucerne-en-Québec jusqu'à St-Gabriel ; les plus lancés accompagnent toutes les fins-de-semaine les excursions qui passent la ligne pour aller au Lac Champlain, à Saratoga-Springs et à Ausable Chasm. Tout le « staff » s'affaire. Moi je n'ai pas eu l'occasion depuis cinq semaines.

— Qui vient à l'automne, pour remplacer Moret à l'information ? C'est moi qui me renseigne ; l'autre me répond dans un virage.

— Treck, ça m'a l'air, ou bien Gueute ; j'ai entendu parler des deux.

— Gueute, ah oui, l'Autrichien qui a monté un troupeau d'immigrants balkaniques il y a deux ans. Je n'étais pas dans le « staff » dans ce temps-là, mais je l'ai rencontré plus tard, dans le bureau de Moret. Comme ça, le boss part ?

— Oui, il aura peut-être parlé avant son tour, et compromis un copain utile ; en tout cas il retourne à Paris, pour faire du filage diplomatique je pense. Depuis l'affaire Sacco-Vanzetti et le procès des ingénieurs anglais accusés de sabotage par les Soviétiques, toutes les ambassades soviétiques redoublent de propagande révolutionnaire. Belle « jobbe », pour un informateur débrouillard, mais dangereuse, car on est peu protégé par le client et l'adversaire est traître. Enfin, Moret est entré par là dans le service, il sait où il va. Nous autres, nous allons avoir un autre boss : plus ça change, plus c'est pareil, dans la police comme ailleurs.

— Dis donc, je coupe, je commence à trouver le temps long en vacances, et la paie me manque. Mets-moi donc une occasion de côté à ta prochaine chance. Barrauder avec les trains-excursions, ou dans les buss de la Provinciale, ça ne me tente pas ; j'aimerais mieux filer sur les « ferry » du fleuve, au Saguenay, ou même rien qu'entre Québec et Montréal. Ça fait des week-ends rafraîchissants.

Comme je m'en doutais, la réponse me revient :

— C'est justement le cas, les commissions de quarante-huit heures s'entassent dans la filière, et les autres gars n'en veulent pas. Si t'en veux une, passe demain. Tu me claireras un peu le bureau. Je colle ici, tu veux ? On va se faire un peu de « fun ».

Je me suis laissé entraîner par ce bon diable au cabaret dansant, on a rencontré de ses amies qui attendent toujours le garçon qui a un char ; on s'est rafraîchi ; à deux heures du matin, chacun le portefeuille vide, et guère plus désennuyés, on s'est allés coucher.

Le lendemain, je prenais ma « coppe » à l'agence ; une adresse sur un morceau de carton que je brûlai à ma cigarette après avoir marmotté le numéro pour le retenir. Rue McCord, au comptoir d'un petit restaurant, le jeune commis qui achève de torcher sa fontaine me disait, vingt minutes plus tard, en me regardant confidentiellement : « C'est vous, le « dick » ? Un temps, pour revirer mon lapel, et : « Faut aller voir Yolande, ma blonde a de quoi à vous dire. Elle travaille dans un bureau d'avocat, elle a souvent des affaires. Pour cette fois-ci, je me suis offert de l'aider, parce que j'aime pas son ancien « boy ».

— Où est-ce ? demandai-je impatient.

— Enervez-vous pas, je la connais la police « américaine ». Je viens des Etats. Si vous êtes pas correct avec elle, ma blonde, si vous lui faites pas



Les Contrebandiers

par André Henrichon,

son affaire d'aplomb, je vous avertis en ami. Puis il prit le ton confidentiel ; Un homme averti en vaut deux. Allez ce soir au Théâtre Cartier, à St-Henri, sur la rue Notre-Dame. Elle vous rencontrera après la vue. Ça va-t-y ou bien si ça ne va pas ? J'aime mieux le savoir tout de suite.

— O. K., j'appelle. C'est tout ce que je trouve à répondre à cet audacieux garçon maigre et « pommonique » dont l'engueulade m'a quand même amusé.

J'allai le soir sans hâte à ce singulier rendez-vous. La petite sténo était peut-être gentille, un joli visage, ça fait toujours plaisir à voir. Pour une fois, je crus en sortant du Cartier, que j'avais frappé un nœud. Deux femmes seulement, d'allure vague, stationnaient aux portes, l'une au manteau bleu, quoique la soirée fut chaude, et l'autre avec ces yeux cliquotants qui sortent d'un lieu obscur. Celle-ci remplaçait son corsage, avec un geste indiscret dont les petites montréalaises elles-mêmes ne se font plus scrupule dans la rue. C'est bien tant pis pour elles, ainsi pensais-je en reluquant à l'intérieur de la vitrine, car j'avais déjà dépassé la devanture du théâtre et je ne voyais pas le signallement de la mienne. Elle me sortit soudain d'une auto qui ne fit que col-

ler au trottoir. A ce truc pour me rencontrer en un lieu public sans y être elle-même l'instant d'avant et l'instant d'après, je reconnus que Yolande avait l'habitude de trimer dans la poutine. Je me plantai en lui demandant après avoir touché mon chapeau :

— Où m'emmènes-tu, où est-ce ? et je revirai mon lapel.

— Demain, au Castle, chez mon patron. C'est lui qui a besoin d'un « dick » pour faire une commission.

La réponse était nette, et la voix distinguée. La tournure était de même soignée, malgré le lieu et le quartier populaire. Mais je n'avais pas fini de noter tout cela que l'auto démarrait, sans doute celle de son ami, le garçon du restaurant. Mais je ne reconnus pas le gros homme qui chauffait l'auto vers l'est. Le patron peut-être, je ne le sus jamais.

— J'ai un client qui a besoin d'un constable sûr pour surveiller un chargement qu'il expédie en bas, me dit l'avocat du Castle, un Canadien, gros homme à la barbe fraîche et à la voix crasse, avec ce ton faussement sérieux dont usent et abusent les



« AVANT QUE LE CAPITAINE AIT PU M'ARRÊTER LES BOUCHONS ÉTAIENT SAUTÉS. »

du Saint-Laurent

ancien détective privé de Montréal

avocats, pour tâcher d'en imposer à nos gens qui sont tous très malins.

— Je sais, ça me va, adressez-moi ; je n'en dis pas plus long sur le moment, et je demandai seulement à mon homme qui allait répondre de mon engagement ?

— C'est moi, je connais le tarif, votre bureau a déjà le dépôt-garantie ; voici une avance et de quoi pour les frais.

Il me tendait deux vingts, je les refusai distraitemment, voulant voir encore un peu de quoi il retournait avant d'embarquer sur la jobbe.

— Adressez-moi, c'est rien que ça qu'il me faut. On ne part pas aujourd'hui ; vous réglerez ça sur le quai.

— Mais tu pars cet après-midi, bonyeu ; j'aime les affaires vite faites. Pars-tu ou bien si tu pars pas ?

— Ça va, alors, je partirai tantôt, engueule-moi pas. Amène ton or (on ne dit pas « argent » dans la poutine). Mais je t'avertis, « craille », il y a deux ans que je ne me suis pas fait jouer de tour. A quelle heure faut-il descendre ?

— Va voir Bob Winckermann, rue Saint-Paul, celui qui loue des « beds ». Tu vas tout trouver là.

Et je partis. Le dénommé Bob n'y était pas, vers midi. Son homme de bar me donna une clef, divers papiers, un vieux dix comme supplément de galette, et me glissa tout bas, entre deux « blacks » : La shed 24, un peu plus par ici, devant le frigorifique, au pied du tunnel de la rue Beaudry.

Ce n'était pas encore là. La barge avait démarré la nuit d'avant, mais un petit homme à casquette attendait accoudé au brancard qui longe le bord du quai. Il m'avisait, je tournai discrètement le lapel, il s'approcha en crachant par terre, et son gros accent d'en bas de Québec me marmotta : « Faut aller voir plus bas, venez avec moi. Ça fait depuis le matin que je vous guette. Le boss a hâte de décrocher. « A cause » (pourquoi ?) que vous avez retardé ? On devrait être en bas des battures. »

— C'est pas de tes sacrées affaires, mène-moi, l'auto est restée sur la rue Craig.

Ce butor m'impatientait déjà, et d'ailleurs je n'avais pas prévu entrer en devoir le même jour. Ce fut bien plus raide quand, après un silence de vingt minutes il m'indiqua du doigt, au coin du petit part, la descente de la rue Dezery. Descendu là, il me montra un gros sabot qui roulait au bord du quai. Le sabot n'avait qu'un pont, pourvu d'une

ILLUSTRATION DE
HECTOR BRAULT

seule cabine à l'arrière, avec un tuyau de cuisine. L'engin à gaz, placé presque sous la cabine, apparaissait par l'écouille. Deux hommes achevaient de rouler des tonneaux descendus d'un camion rouge grassement peint. Le boss, gros vieux sentant la pipe, déménageait d'une belle auto des bidons de tôle qu'il glissait précautionneusement sous la bache couvrant l'avant de la barge. Un autre bandait les cordages : joli tableau d'appareillage hâtif. Mais les bidons, le camion trop fraîchement peinturé, l'allure de l'homme qui m'avait amené évoquèrent en moi des images louches. Je n'y pensai plus en voyant arriver mon gros avocat, comme si celui-là n'avait pas autant que les autres l'air d'un bootlegger. Mais il me glissa un autre vieux vingt ; j'allai téléphoner à un kiosque voisin pour avertir la maison que je partais sur la jobbe, et pas une heure plus tard, les baches bien tendues, hors celles qui laissaient encore voir les trous des écouilles, l'engin ronflant, nous voquions. Le gros avocat nous accompagnait jusqu'à Verchères, où nous fûmes avant souper.

Je me demandais, en regardant filer la rive, et baisser les hangars du port dans le bleu du ciel et de l'eau : « Qu'est-ce que je vais faire avec ces gens-là ? pour qui que je travaille ? Qui dois-je surveiller pour les autres ? » Évidemment, pensai-je, c'est l'avocat qui me paie, c'est lui qui a armé le bateau et qui expédie la cargaison.

Il vint à ce moment me joindre, à la poupe sous laquelle on sentait le ronron de l'hélice, et me dit en anglais : « Voici la liste du chargement. L'écouille est ouverte, tu peux vérifier, car le tassage n'est pas complet. Tu en es responsable, tu remarqueras ce qu'on débarquera et ce qu'on embarquera. Oppose-toi à ce qui te semblera louche. »

— Mais tu vas me donner aussi les destinations ?

— Pas la peine, voici l'itinéraire. Pourvu qu'il soit respecté, pas de danger qu'on débarque trop de marchandise à une place, et pas de danger qu'on en retienne. Cela ne s'écrit pas d'ailleurs.

— Pourquoi ?

— C'est pas ton affaire. Du moment que tu n'es pas responsable.

— Mais je le suis.

— De l'itinéraire, et tu dois noter comment on distribuera la marchandise, pas plus. T'es bien remarqueur ? As-tu des doutes sur un avocat. Tu sais, je les connais tes boss, tu fais bien de pas m'achaler. Maintenant voici tes deux papiers, l'itinéraire et la liste. J'en garde un double : signe ma copie comme j'ai signé la tienne. Et pas un mot aux gars. Je les paie, je ne leur dois rien.

— Ça va enfin, moi je suis en devoir pour contrôler l'itinéraire et la distribution de ta cargaison. C'est correct. Mais pourquoi n'avoir pas pris cet arrangement au bureau, à l'agence. C'est pas régulier. Ça l'air que tu veux m'emmancher.

— Tu gueules encore, si t'es pas content, on va régler ça. Mêle-toi de ton affaire.

Le ton devenait impatient, c'est-à-dire brutal pour ce grossier. Je rétorquai.

— La gueule et la boxe, les deux me vont. En tout cas, t'as pas été correct dans tout ça, je suis sur mes gardes. Tant pis pour toi et pour eux autres (je désignai les gars qui tâtonnaient le grément par habitude) si vous essayez de me mettre dans.

Le gros avocat se radoucît. Il me voyait peut-être palper distraitemment mon colt, et ça l'impresionnait.

— Fais pas le fou, on peut s'entendre. Cette marchandise a de la valeur, tu comprends, je la « chippe » en secret, avec précaution, c'est pour des étrangers. Mêle-toi de rien, fais ton affaire, tu seras bien payé comme déjà, et rien n'arrivera de travers. J'ai des amis, tu sais.

— Si t'as besoin de protection pour tes affaires, c'est déjà compromettant. En tout cas, je m'en fiche. Je descends pointer ma liste.

Contournant la cabine, dans laquelle le pilote roulait sa roue en douceur, comme un gros animal qu'on calme de la main, je tassai mon ciré, que j'avais au bras, dans mon bagage qu'on avait bachelé à l'angle, sous des courroies prises à la cloison. Le grondement du moteur était grave et impressionnant dans la cale fortement parfumée de goudron et de sel. Un tas de câbles et de vieilles poulies traînaient à terre, sur la tôle intérieure. Une allée étroite dans le sens de la quille laissait voir les ronds de deux piles de barils, lettrés à la colle, sentant la

mélasse et l'alcool. Il y en avait quatre, contenant de la peinture, au bout. Six grosses canistres, de vrais bidons à lait, tintaient à la pince, en frôlant les chaînes des ancres. Le pont était ouvert à ce coin, tout autour du cabestan pris dans la charpente de l'étrave. Une écouteille plus proche que celle par laquelle j'étais descendu s'ouvrait au milieu. J'y montai en demandant si on allait fermer les écouteilles et bacher le pont, en cas de pluie. L'homme qui me répondit : « Ben sûr ! » parut ennuyé de ma réplique : Pourquoi pas avoir baché avant de partir. On fait toujours ça sur les bateaux ?

— Vous auriez pas pu descendre, comme ça. C'est pour vous qu'on a attendu. — Je n'insistai pas.

Un mouvement se faisait sur le pont. Le pilote passait la roue à un petit vieux tout grimaçant derrière ses lunettes d'or. Deux matelots rentraient dans la cabine les bidons que le boss avait débarqués lui-même de la belle voiture, avant le départ. J'en comptai quatre, plus gros mais dans le genre des bidons à sirop d'érable. Je vis d'un œil le boss, assis à l'arrière, d'où nous avions, l'avocat et moi, gagné l'avant, se lever et venir placer lui-même dans la cabine les précieux récipients. Il congédia ses deux matelots en silence, et je le vis à quatre pattes, les glisser probablement sous un banc que je distinguais mal. Il se redressa, mais ne me vit que de dos. Tout de même, je le vis encore, car regarder sans en avoir l'air est un tour nécessaire au policier, je le vis s'affairer à la roue, donner deux ordres au petit vieux à lunettes, et ressortir.

Nous passions les battures, c'est-à-dire au large du Bout-de-l'Île. De l'autre côté, Varennes, et Verchères un peu plus bas. Il n'était que six heures, et le temps clair nous montrait tout. La barge ralentit, le moteur cessa de gronder, puis un temps et deux temps, et l'hélice à son tour cessa. Je m'étais rapproché de la cabine. On tassait le bache des écouteilles pour ranger au bordage une caisse oblongue appartenant sans doute à l'avocat qui devait débarquer. On s'éloigna de l'allée des bouées, longeant une drague avant de rencontrer une grosse galère des grands lacs dont le sillage montant nous fit doucement rouler. Puis on se rapprocha de la rive, un peu en amont du village, sous la main du petit vieux qui barrait précautionneusement avec sa roue. Le boss, de sa main, lui faisait des signaux. Nous longions en effet des îlots de sable ou de feuillage. Ayant stoppé, un yacht sorti soudain du rivage, vint à l'abord en grondant comme un avion. C'est dedans que l'avocat sauta, en faisant attention aux belles cannes à pêche couchées dans le fond. Les deux matelots lui descendirent la caisse, qu'il prit, aidé du chauffeur de son yacht. Puis ils s'éloignèrent, sur un « So long », et un blagueur « See you in jail ». Ces blagues sonnent toujours sérieux à la police. Je ne lui répondis que de la main.

Le yacht parti, la gaffe des matelots nous aida à pointer plus droit au large (nous avions donc frôlé un banc très haut) ; l'hélice repartit à petits coups d'ailes, le boss prit la roue des mains du petit vieux qui revint à l'avant, et rentrés dans le courant, nous filâmes à gauche du chenal balisé. Le bache fini, on retâta les cordes, et pas dix minutes après, le boss et moi soupions dans la cabine, assis sur son banc, derrière la roue qu'un des gars manœuvrait.

L'autre mangeait dehors, à l'avant, avec le petit vieux, bols en main, et boîte de sardines ouverte, le couteau de poche faisant fourchette entre deux doigts. Le troisième matelot nous servait, sur un réchaud électrique à trépied ; nous mangions la soupe et la bonne viande chaude, dans des assiettes de fer-blanc qui l'avaient portée au feu. Le pain tranché sur un papier, le bol de beurre et le quignon de fromage posés à côté, deux bonnes bouteilles de bière à terre encadraient nos jambes, c'était plaisant. L'homme ne s'absenta que pour remonter la théière mise à chauffer avec son sucre et son lait dedans, sur le moteur. Mijoté lentement, ce thé n'était pas méchant. Un air frais venait des carreaux, mon veston me semblait léger, le gros boss prenait un air digne pour regarder d'un œil vraiment supérieur le pont de quelque soixante pieds sur lequel il régnait. En silence, dans le soir, ces braves gens goûtaient un robuste repas. Fatigués du mouvement de la rive, mes yeux un instant distraits par un palace du fleuve qui descendait à Québec se posèrent sur le petit vieux. Il finissait son souper. Il se signa, dévotieux, torcha son couteau sur son pantalon, cracha, sortit son « flasque » pour prendre un coup ; il en offrit au matelot, essuya ensuite le goulot dans le creux de sa main, et vint prendre la roue, pendant que nous sortions le boss et moi nous asseoir à l'arrière. C'était sans doute au

— Tiens, c'est toi qui viens, Eugène ?

— Oui, répondit au vieux pilote, un grand garçon bien taillé dans un maillot barré surmontant un pantalon bleu. Le Père est pas bien. Il ne naviguera pas du reste de l'été. C'est moi qui vas échanger la charge. Qu'est-ce que vous avez ; du bon au moins ?

— De la bonne, le jeune, de la bonne, corrigea le vieux devant moi qui arrivait. Le boss me précédait.

Deux barils de peinture furent extraits de la cale. Après avoir vérifié les étiquettes, je fis signer au garçon un double de son reçu au capitaine. Sous les coups de roulis devenus raides, car la barge avait changé de sens en dérivant un peu, je demandai : Mais abordez donc pour régler ces affaires. Débarquer de la marchandise comme ça, c'est dangereux pour l'échapper, et c'est malcommode.

— Faut économiser, les droits coûtent cher, répondit le boss.

Les barils furent embarqués dans le yacht qui descendit encore plus bas, vers la haute berge du rivage. Nous levâmes, et l'avant-midi devant Québec, puis en bas de l'Île fut délicieuse. Nous croîsâmes deux montants et deux descendants, au nombre desquels une galère des grands lacs, chargée de bois, à flotter sous l'eau, et un cargo norvégien, le Fjord-Obersen qui nous accompagna.

Plus nous approchions de la mer, plus la marche devenait lente, effet

un yacht dans le fond duquel une grosse tonne provenant de quelque camion-citerne servait de réservoir. Toujours cette manœuvre au large, pour économiser le quaiage. La fatigue me prenant me dispensa de m'impatienter contre ces tâtonnements ; nous descendîmes encore par la côte Nord, à belle allure, dépassant un palace retardé qui ne faisait qu'arriver à Ste-Anne. Les pèlerins y chantaient sur le pont un cantique : « Daignez Ste-Anne, en un si beau jour... » Le boss y trouva une réflexion en barbant fièrement sa barge devant la galerie d'admirateurs que lui faisait le pont du palace : « La religion, ça toujours son besoin. » Le vieux l'approuva en branlant la tête. Moi, je m'allai coucher.

La nuit suivante fut magnifique, au point de me faire oublier que je ne naviguais pas pour mon agrément. J'observai longtemps, le ciel bleu comme de la pierre, l'eau si sombre et pourtant si pure, noire et pure comme un regard d'espagnol. C'était le premier des gars qui barrait à la roue, tout le reste de l'équipage dormant, après un coup un peu plus fort que d'habitude. Pour me distraire un moment, j'allai faire connaissance avec le pilote ; sans façons, il m'expliqua comment naviguent les caboteurs. Peu de calculs, peu de cartes, juste la boussole, et le sextant pour ceux qui vont aux Îles, ou qui montent au Labrador. Les autres, et tous d'ailleurs, se guident beaucoup par la couleur de l'eau, son jeu et sa réaction à la marche du navire, indicatrice des courants. Quel art et quelle observation dans tout cela. Perdue sur une barge qui danse à la lame et quitte toujours la bonne direction, poussés par des moteurs quinteux, ces hommes n'en vont pas moins aux Antilles ou à la baie d'Hudson, et ils croisent dans les parages dangereux du golfe, sans jamais trop s'écarter.

Mais ce pilote devait être un maître dans le genre, car pas d'embardees comme sous la main du petit vieux, pas de longs détours indécis comme en faisait le boss ; toujours une route droite, la boussole ne jouant presque pas, et la barge se redressant d'un mouvement naturel, comme un corps qui fend l'eau. Il avait l'air plus distingué que les autres, bien habillé d'une grosse culotte bleue, de bottes solides, d'un chandail et d'un ciré lui battant dans le dos. Sa tuque grise bien canadienne accentuait ses traits impressionnants. Un homme distingué, instruit et de bonne famille, probablement échoué sur cette barge depuis la crise qui affecte le service de la grande navigation, comme partout. Il soignait ses mains, et tous les matins, au lieu de se contenter d'un coup de torchon dans le sceau commun, il se douchait, en maillot de bain, à grands sceaux d'eau froide sur la tête, après un bon savonnage, « de bord en bord », comme il disait, au carbolique. Il couchait seul, sur l'écouteille-avant, dans des couvertures de laine changées sans doute à chaque voyage, car elles étaient propres. Un gros coffre dans l'angle de la cabine contenait ses effets. Le boss le considérait, il était sans doute de moitié dans la barge et dans les voyages, car il ne touchait pas comme les autres son deux dollars tous les trois jours ; et pourtant il dépocha un moment devant moi, pour payer des cigarettes au gars qui était venu nous rencontrer sur la côte nord, un rouleau assez gras. Qui sait, peut-être le cabotage était-il plus payant que le service au long cours, sur les liners.

Le gars parlait bien aussi, et ses paroles avaient moins de mots vulgaires. Il me laissa voir distraitemment au cours de cette nuit de veille, un cahier sur lequel des signes qu'il con-

La Semaine Prochaine

Les Coeurs se Cherchent

par Edouard de Keyser

tour des deux hommes à manger. La nuit vint peu à peu, pendant que le vieux pilote chevrotait : « Allons, allons, la mère, as-tu du vin pour boire ! » Les trois hommes groupés à l'avant répondaient : « Une chanson qui perd sa fin... »

Au large, dans le lac St-Pierre, par une noirceur fumeuse, je demandai au boss où j'allais camper. Depuis une heure environ, il avait pris la roue, et le petit vieux s'était campé sur un lit de fer, à l'arrière, sous une tarpole qui lui faisait tente. Deux des hommes étaient en train de faire de même au centre, sous une large bache. Ils ronflèrent bientôt sur de fraîches paillasses de blé d'inde. Le boss lui, coucha sur son banc, et moi aussi de l'autre bord. C'est le troisième manœuvre, entraîné à la roue, qui barra le reste de la nuit. De bouée en bouée. Tard dans l'avant-midi du samedi, notre marche diminua et nous arrêtas un peu plus bas qu'un village blanc de la rive sud, près de Lévis : « St-Romuald, dit le boss ; on va « stawler » ici pour échanger. Sortez votre livre. » Nous descendîmes lentement à vau l'eau.

A cet endroit du fleuve, on sent un peu de marée ; quand les deux courants se rencontrent, le montant fait des moutons blancs. Dans la fraîcheur du matin, ces moutons étaient jolis comme le sillage de verre d'une hélice. Notre bateau dansait avec assez d'élégance. Un peu dépassé le village, un yacht nous aborda, et s'amarra à l'arrière :

d'optique sans doute causé par l'éloignement des rives, mais le millage lui-même baissait. Stoppés le dimanche soir, ce n'est que le lundi qu'on repartit, remontant le fleuve, le long de la côte Nord, cette fois, pour venir débarquer en un coin anonyme, quelque part près du Cap Tourmente, des caisses de ferronneries qui n'étaient pas sur ma liste, et que le boss faisait sortir de derrière une rangée de barils. Cette pacotille m'intéressa un moment, mais l'explication du boss me parut satisfaisante : il avait pris le fret de l'avocat, il n'était pas obligé de ne prendre que ce fret-là, il cabotait aussi pour son compte. C'est la chaloupe, espèce de radeau détaché du toit de la cabine, qui porta les caisses au rivage une par une. Un homme de là les monta sur un petit sentier perpendiculaire, sur lequel un camion attendait. J'y lus deux mots dans la jumelle du capitaine : Julien Moisan, Lait et Crème, St-Urbain. Ça devait venir de l'intérieur et y retourner.

Puis nous revînmes tourner jusque devant Québec, le lundi soir. Le boss y croisa longtemps, maniant la roue lui-même, cherchant peut-être à aborder quelqu'un qui devait s'y trouver. Comme son manège n'aboutissait pas, je le laissai faire sans intervenir, remarquant seulement la journée entière que nous avions perdue à faire le tour de l'Île d'Orléans. Je ne me couchai pas, voulant tout voir. Sur le matin, on fit le plein d'essence, mais sans aborder la terre encore, à même

sultait indiquaient sans doute des chiffres utiles à sa route. Un portrait de kodak s'en échappa, je commis l'indiscrétion de le regarder à terre, car l'homme prit du temps à le ramasser. C'était l'image d'une jeune femme, aux jambes un peu audacieuses, mais au fin visage de brune. Le regard vainqueur et pourtant adouci qui échappa au pilote me fit imaginer quelque escale fleurie où la fiancée recevait dans ses mains, les grandes et fortes mains halées de son ami. Les Canadiens sont heureux, parce qu'ils sont un peuple bien sentimental.

Le voyage se prolongeant devenait pesant, mais la sortie dans le golfe me changea l'idée un moment. La veille du vendredi qui la précéda fut gaie; les gars avaient bu, le petit vieux barrait seul, les autres chantaient, le boss était complètement gris. On conta des histoires rééditées vingt fois sans doute au milieu de ces gens simples; celle du gars mort, celle de la grande fille qui à seize ans mettait ses jarrettières dans son cou, d'autres plus lestes, mais presque pas de crasses, car les marins ne parlent pas mal, s'ils blasphèment beaucoup.

Le samedi matin, j'eus une alerte, croyant que mes hommes allaient tenter de subtiliser une partie de la pacotille. Une autre barge, dont le panneau indiquait « Portland Maine », nous longea longtemps, et ses occupants parlèrent au boss en familiers. Comme je veillais plutôt la nuit, le boss sembla quetter mon sommeil. Pendant deux heures, il se laissa dépasser, puis dépassa à son tour, arraisonnant toujours l'autre barge à chaque croisement. Un marinier débâchait aussi une de nos écoutes. L'impatience du boss chaudasse depuis deux jours semblait augmenter à mesure que la journée avançait; et je ne me couchais toujours pas. Finalement, après un mauvais dîner, pendant lequel il fut dégoutant pour moi, la barge fila au sud, nous laissant dans la ligne. Le boss sacra encore une heure, et couché sur le banc je l'entendis bougonner longtemps. Un baliseur qui remontait, car nous devions bien être au large de Gaspé, nous croisa, s'approcha, arraisonna le capitaine, mais la mer devenue grosse et le temps brumeux coupa court à la conversation. Chacun repartit.

Notre marche s'est ralentie à partir de ce moment, nous avons traîné, hors de la ligne, un peu au sud, louvoyant sans raison, le moteur toussotant juste pour nous tenir alertes. Pesant, le dimanche, et la veille plus lourde encore, le jeune pilote se réveillant d'une brosse de dix heures, et le boss s'enfonçant encore dans la boisson. Le petit vieux chicanait. Tout de même je lui ai fait plaisir avec une bonne partie de dames, dans la cabine; évidemment, je me suis laissé mettre dans le pinozo, après avoir fait gratter le vieux joueur pour son intérêt. Ce qu'il en était fier.

Le lendemain.

— Aujourd'hui on débarque, me dit le boss, y a du chargement qui va sur l'Île-du-Cap. On sera à « Ivrognesse », à soir, s'y a pas de malchance.

— Ivrognesse, quel nom pour un port.

— C'est Inverness, en anglais. Des bateaux de pêche, on y prend de la colle, et j'y débarque de la peinture. S'il y a du gaz aussi, je me rechargerai.

On y était dans l'après-midi. Avant d'approcher, un bateau blanc descendant aux Îles nous croisa. Il remonterait plein de bananes. Le joli barchois contenait quelques voiles, et des barques, dont plusieurs subis-

saient, ventre en l'air, la cérémonie du goudronnage.

La barge approche, approche. Les gars déroulent les câbles, le vieux pilote roule allègrement. D'un coup la voix du boss donne :

— Stop, pas trop proche, c... !

Puis faisant le geste :

— Laisse-toi glisser tranquillement; on est trop de face.

Nous descendons, longeant la rive. Cinq minutes se passent, on revient, un peu plus au large, des goélettes sortent, garnies de solides gaillards. On se rapproche, redescendant beaucoup plus bas cette fois, à près d'une lieue au nord du petit havre. Je me demande ce que le boss attend pour coller. Mais il paraît contrarié; il sacre, descend quelques saints du ciel pour les prendre à témoin de son trouble : « Ces maudits anglais-là, jamais en temps; y nous prennent pour leurs « jobbers » à nous faire attendre. « Craille » v'là le commis ! » Décolle-donc, cochonnier, crie-t-il au pilote, tu vas me sacrer sur le commis qui s'en vient. As-tu envie de nous faire réclamer des papiers ? » Docile, le pilote a viré prestement vers le large; si le commis du port venait au devant de nous dans sa vedette, il doit se demander ce qu'on est venu faire en nous regardant filer.

Intrigué, je regarde par l'écouille; quatre tonneaux gommeux de mélasse ont été rangés, prêts à être montés, sans doute pour être déchargés. Mais qu'est-ce que le boss attendait pour les descendre ? Quelqu'un ? L'idée insolite me revient que ces tonneaux de mélasse ont fait un grand détour jusqu'à Montréal, en venant des Antilles pour revenir en Nouvelle-Ecosse. Je me surprends aussi à remarquer qu'ils sentent bougrement l'alcool. Mais c'est l'odeur du sucre; tous les tonneaux ont cette odeur-là, m'a déjà dit le boss sans que je m'informe. Nous nous éloignons, parmi les « craille » qu'il jette rageusement au pilote grimaçant.

Il nous fait retoucher la côte plus haut, devant un hameau, où mouille un gros chaland venu là on ne peut dire comment. Le patron l'amarre et y fait descendre deux barils, en grommelant : ça fera toujours ça, mais ils vont payer le prix, les « craillle ». Quand on repart, le temps est moins beau.

Puis ce fut de nouveau la marche, accélérée, moteur haletant sous la pédale du gars qui ne le lâchait plus, lubrifiant tous les joints. Mais nous longions la côte assez découpée de l'Île-du-Cap-Breton. Presque rien à voir sur cette côte déserte.

En doublant le cap, au nord de l'Île, un ponton charbonnier nous croise; par le porte-voix, malgré la dureté de la vague, car on entre dans l'Océan, un homme du bord nous arraisonna en anglais pour demander quelque information. Le patron l'évite sans cérémonies au milieu des jurons. La mer est toujours grosse. Le boss sacre en tâtonnant sa direction, pour ne pas quitter la terre de vue.

Quelques heures plus tard, c'est Glace-Bay, petit port banal et sordide, où des Irlandais en guenilles flânent le long des quais charbonneux. Nous y prenons du gaz, mais ici je remarque tout à coup que nous avons abordé. D'instinct, au départ je vérifie la cargaison; il y manque deux barils, disparus je ne sais comment. Les écoutes ont été prestement fermées car l'eau embarque violemment.

A mes menaces, menace de faire un mauvais coup, ou un mauvais rapport au retour, le patron me consent un déchargé pour les deux barils manquant, mais il me demande de n'en rien dire au retour, avant qu'il ne soit reparti. Je soupçonne qu'il a vendu cette pacotille pour son compte,

Savoir SE DÉTENDRE



AU MOMENT où vous lisez ces lignes, vous fronchez peut-être les sourcils ou haussez les épaules, vous avez peut-être les poings fermés ou le cou rigide ? Est-ce que vous constatez une tension physique ? Relâchez maintenant vos muscles : n'est-ce pas que vous êtes plus à votre aise ? Le relâchement des muscles soulage les nerfs et procure à ceux-ci un repos dont ils ont grandement besoin. Si vous êtes impressionnable et nerveux, il est probable qu'il y a de vos muscles qui sont tendus et qui vous font dépenser inutilement de l'énergie nerveuse.

En ces années de vie intense, les cas de nervosité sont de plus en plus nombreux. Trop de gens travaillent, jouent, voyagent, et même dorment, dans un état de tension. Ils font peu de cas de la fatigue tant qu'ils ne sont pas dans un état voisin de l'épuisement.

Vous ne concevez peut-être pas tout le tort qui peut résulter de la tension nerveuse. Elle est souvent associée à l'hypertension artérielle, aux symptômes cardiaques, aux désordres intestinaux, à l'insomnie et à l'irritabilité nerveuse. L'un des premiers signes de la tension des nerfs est l'irritabilité, laquelle est le plus susceptible de survenir au cours des années où l'on travaille de toutes ses forces pour atteindre le but que l'on poursuit.

Il y a des gens pour qui se détendre est une chose naturelle, mais pour la plupart c'est une habitude qui ne s'acquiert que par la pratique. Si vous êtes de ceux qui ont de la difficulté à se détendre, reposez-vous tous les jours dans la position couchée et exercez-vous à vous détendre les muscles de certaines parties du corps (mains, bras, face, etc.), jusqu'à ce que vous puissiez vous relâcher les muscles de tout le corps. Lorsque vous ne faites rien, tous vos muscles doivent être parfaitement détendus.

Dans un grand nombre de cas, on peut avoir raison de la tension musculaire et de la tension nerveuse en se livrant à un passe-temps favori, à quelque jeu sain, en prenant suffisamment de repos ou par le massage. On pourra aussi avoir recours à des bains chauds. Si après avoir essayé ces procédés, vous ne parvenez pas à vous détendre, voyez le médecin. Il est très probable qu'il ne tardera pas à dépister la cause de votre état et à vous mettre sur la voie d'une meilleure santé.

Conservez votre santé — Faites-vous examiner périodiquement

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

BUREAU-CHEF CANADIEN—OTTAWA

FREDERICK H. ECKER
Président du Conseil

LEROY A. LINCOLN
Président



AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

ou qu'il l'a donnée à un ami. Il se rembourserait à l'autre voyage. Tout cela est plus que louche. Il m'évite de plus en plus.

Nous remontons d'ailleurs au nord, il a confié la roue à un homme, et il ne sort plus de la boisson. Deux jours à tenir tête à la mer et au courant qui sort du golfe. Mais on ne me fera décidément pas accroire que ce temps perdu est uniquement à cause du courant. Le temps s'apaise un peu, la bonne humeur me revient presque avec un bon coup.

Le débarquement manqué d'Ivrognesse me laissa perplexe, et le boss en parut inquiet. Je le surpris après souper à ranger ses caisses de fer blanc, qu'il avait donc déplacées. Qu'allions-nous faire sur la côte de l'Île-du-Cap? Mon itinéraire prévoyait en effet Ivrognesse; on y avait descendu deux barils de peinture portant de belles étiquettes, tout ce qu'il y a de plus régulier. Mais je pensais au chaland, remorqué plus haut que le quai du petit havre, sur lequel ces barils avaient été débarqués. Enfin, j'avais mon reçu, et mon avocat ne m'avait pas donné une liste des destinations. Tant pis pour lui.

Quand même, je soupai mal. Le boss me regardait d'un air soupçonneux. La soirée fut pesante, nuageuse, présageant une nuit noire. La mer un moment étale, renfla encore, car les sillages de deux ombres qui passèrent au loin durèrent dans un moutonnement qui augmentait toujours. Sur les neuf heures, fanal allumé, moteur ronflant, la barge s'endormit dans la personne de trois de ses occupants. Un tangage raide, car les moutons nous venaient perpendiculaires, m'étourdît un peu. Après un bon coup, quelques mots insignifiants, je décidai de me camper comme les autres. Mais gêné d'entrer dans la ca-

bine, où le vieux barrait avec de petits cris d'impatience pendant que le boss frottait ses bebelles de cuivre, j'allai me coucher tout rond, dans une tarpôle à l'avant. La saine odeur de sel et de goudron m'endormit.

Pas pour longtemps, car guère après minuit, un bruit long m'éveilla. Une ombre nous barrait; le temps de croire que c'était la rive montagneuse, et de voir que c'était un gros cargo ruisselant, et je m'intéressai au branle-bas qui faisait lever tout notre monde.

Mais chose curieuse, au lieu d'éviter le bateau, nous en approchions. Ma surprise ennuyée me fit lever vaguement inquiet, pensant: Allons, encore du louche. Ces caboteurs ne peuvent donc pas naviguer comme du monde!

Mais décidément on abordait. Des têtes et des voix se croisaient du haut pont à nous, dans l'ombre mouillée. La pluie cessait un moment, et un porte-voix cria quelques mots d'anglais. Deux hommes manœuvrèrent la barge pour la ranger le long du cargo. Je les regardai faire, sans trop songer.

La mer était pesante; notre bateau roulait par saccades brèves; d'un bord à l'autre, il oscillait en pivotant un peu, malgré la poigne solide de deux gars à la roue, puis remis dans l'axe, un second mouvement le faisait tanguer, puis il roulait encore. Ce rythme était assez régulier pour nous faire tous nous saluer inconsciemment les uns, les autres. Le boss, cramponné à la barre de la grue d'avant, accoté sur le cabestan, se penchait pour mieux distinguer dans l'ombre l'étrave du cargo dont nous approchions. Le cargo battait faiblement de l'hélice, à petits coups de nageoires, comme un gros poisson fait pour tenir tête au courant. Enfin,

l'autre matelot qui guettait du côté droit étendit la main, et la ramena vide. Un juron, un bruit mouillé de câble qu'on remonte, et le matelot étendit encore la main pour recevoir cette fois une corde lancée de l'autre bord. Il hala le câble sur notre pont, je lui aidai à nous amarrer au cabestan et la grue du cargo nous rapprocha lentement.

Notre mouvement changeait à mesure que nous rangions la grosse coque. La barge maintenant montait et descendait comme un ascenseur capricieux. Une fois collés, nous nous laissâmes tirer un peu plus au centre, vers un panneau qu'on allait peut-être ouvrir. Mais non, un homme se penchant du haut du cargo cria: Pouvez-vous monter sur le deck? On va prendre la charge par ici.

C'est ce mot de charge qui me rappella soudain à ma surprise. La manœuvre m'avait distrait au point que je ne me demandais plus pourquoi nous abordions ainsi la nuit, dans le gros temps, un cargo semblant filer au large. Je me heurtai au boss qui se rapprochait lui aussi; sans trop réfléchir, je le précédai même dans l'échelle de corde qu'on nous avait jetée. En me voyant le bousculer, le matelot me cria de descendre. Le boss me suivit en jurant: «Qu'est-ce que vous avez à monter là?» Moi, j'arrivais enfin péniblement sur le deck, les mains meurtries d'une escalade plus rude que je la croyais. Je m'écartai pour laisser passer le boss qui soufflait comme un phoque; des hommes du cargo nous virent deux alors, et l'un en anglais s'enquit de ce que je voulais.

— Redescends, me dit le boss, t'a pas d'affaires; je suis monté pour savoir où on est, t'a rien à faire ici.

— On peut regarder toujours; pourquoi ne pas vous être informé

d'en bas, sans tout ce trouble. Vous voulez me jouer un tour.

— Mon petit... (la voix devint menaçante), descends ou ben je te débarque. (et en anglais) Envoie Joe, descends-le, y a pas d'affaire ici. Où est-ce qu'est ton boss; je vais lui remettre la charge à lui-même.

Du coup, je sentis que ça tournait mal. Je me campai au bord, colt au poing:

— La charge, vous la débarquerez pas avant de m'avoir dit pourquoi. Le boss de ce bateau va me montrer ses papiers, et vous, vous allez me donner un reçu de ce que vous lui donnerez. Sinon, je cogne.

Le matelot me tassa un peu, je m'en dégageai d'un coup de jarret, mon capot à terre, le boss reculant après un bon coup de genoux dans le ventre qui fit geindre le gros homme. L'autre boss arrivait, gaillard encore jeune, à l'haleine d'ivrogne. Je m'expliquai à lui.

— Je suis en chage de la cargaison de la barge. Si vous avez quelque chose à y prendre, comme ce n'est pas prévu sur mon itinéraire, montrez-moi vos papiers. On peut s'entendre. Mais le boss (il revenait vers nous) a voulu me faire redescendre. Je vous avertis tous les deux de ne pas vous refilez (cacher). Dites-moi ce que vous voulez échanger. Si ça fait pas mon affaire, je vous abime.

— Y est ben «roffe» le gars. C'est de la police? Les tiens, tes papiers, montre-les donc un peu. Puis gueule pas comme ça, j'ai du monde derrière. (Il parlait un français à l'anglaise.)

— Mes papiers, les voilà. J'ai ça aussi, en montrant mon colt. Dépêchez-vous de vous expliquer avec moi tous les deux. D'abord, vous, où allez-vous, en Europe?

JE NE VOIS PAS P-POURQUOI — C'EST RIDICULE

SA SUSCEPTIBILITÉ RENDAIT
LA VIE IMPOSSIBLE À LA MAISON



QUELQUES SEMAINES APRÈS

TU AS VRAIMENT BONNE MINE, MARGOT C'EST AGRÉABLE DE TE VOIR SI GAIE!



VITAMINES A.B.G et D

— V'là ma commission, je touche d'abord à Folkestone, puis à Anvers. La feuille jaune barrée d'étampes indiquait en effet les deux escales. Il restait deux lignes blanches. Escales imprévues, sans doute. Une autre feuille sortit du porte-feuille crasseux :

— Ça, c'est ma décharge de Bagotville, où j'ai pris de la « veneer ». Mon deck a été banché là. J'ai rien rouvert depuis.

— Qui me le dit ? C'est pas cacheté, des écoutes ! D'ailleurs, va falloir les rouvrir pour rentrer ce que le boss de la barge veut vous passer ? Enfin, ça pas d'importance.

— Pas besoin de rouvrir le deck, je ferai tasser les boîtes dans le « campe », avec mes outils.

— Ah, bon ! C'est les canistres en fer blanc qu'on va vous passer. Si elles ont une marque en règle, ça ira pourvu que vous me donniez un double du reçu du boss. Sinon, je vas les ouvrir avant de vous les laisser.

— On va arranger ça. Reste ici, si tu veux, mais recule-toi, et badre nous pas.

Il cria en bas, sur notre barge où le boss était redescendu, me laissant m'expliquer avec le capitaine :

— Hé ! Milt, monte ta charge c'est correct. Dépêche-toi, on a perdu du temps, et j'ai une « Duchess » dans le derrière depuis quinze heures. Elle peut nous rencontrer, on est en plein dans la ligne. Je ne veux pas retarder. V'là le câble.

La corde descendit, je vis dans l'ombre le boss partir puis revenir avec deux des précieuses canistres. Il eut des gestes machinaux : vérifier les bouchons, sonder du doigt la tôle qui tintait clair, bacher les deux boîtes dans une toile légère, attacher le câble et serrer le nœud, puis une main levée pour dire : « Monte ». La

charge monta, pendant que des voix et des rires assez gros me distraient vers la cabine de poupe du cargo ; je retins le câble montant au débarqué, devant le matelot qui aidait le capitaine à tirer. Le gars me regarda ébahi, et fut plus surpris encore d'entendre son boss me dire en anglais cette fois :

— Regardez, et vite. On est pas pour trainer. V'là un reçu indicateur. C'est du sirop d'érable épais (concentré). C'est pour l'exportation.

Les deux étiquettes officielles y étaient en effet. La marque de commerce indiquait un certain sucrier des Cantons de l'Est, et le vendeur, la Coopérative Fédérée. Les deux étiquettes marquaient, l'une que chaque caisse avait été vérifiée dans sa qualité et jaugée à Montréal dans sa quantité ; l'autre était sans importance. Il n'y avait pas d'adresse au destinataire. Je m'enquis :

— Où ça va ? Rien ne le dit.

— Mes armateurs sont agents à Folkestone. Ils vendent eux-mêmes à l'occasion de petites quantités comme échantillon. Les grosses charges seules sont vendues avant de partir. Puis c'est pas de tes affaires.

Mais je ne l'écoutais plus ; je flairais une forte odeur, insolite et tenace. J'écartai une boîte de l'autre, je tapai, le son clair m'inquiéta. Sans connaître grand chose au jaugage, je crus pourtant que ces boîtes n'étaient pas vides. Mais un flic-floc révélateur persistait ; il me décida.

— Y a pas d'affaire avec ça. Je les ouvre.

« Avant que le capitaine ait pu m'arrêter », les bouchons étaient sautés. Il coula un peu d'huile à peinture, je vis en une seconde mon boss remonter avec les deux autres boîtes par l'échelle, le capitaine s'élancer vers moi, et l'autre le retenir à temps

par un : « Fais pas le fou » qui me permit de m'accoter contre une cloison, fasse aux trois hommes et au bordage. Décidé à tout, je répétai : « Laissez-moi faire, ou ben je cogne. Et je ferai mon rapport en ville et de l'autre bord aussi. Je ne ris pas. »

— T'as raison, c'est correct, dit mon boss, dompté depuis ma première bourrade.

Mais le capitaine voulait encore m'intimider ; il vociférait à voix basse : Débarque, descends, t'a pas le droit de venir me badrer à bord. C'est moi qui es maître. Descends où c'est moi qui vas te débarquer.

Je redescendis, mon boss et le capitaine aussi. C'est sur la barge dansante qu'on s'expliqua :

— Je vois ce que c'est, leur dis-je. Vous « jobbez » dans la contrebande au hasard du voyage. Ces boîtes ne vont pas de l'autre bord. Et elles ne contiennent pas que de l'huile de lin. Il y a une autre caisse dedans. Faites-les redescendre toutes les quatre (le matelot aidé de notre gars resté tout le temps à son poste au pied de l'échelle les redescendait en effet).

— Gueule pas si fort, me répéta sourdement le capitaine du cargo, je te dis qu'il y a du monde en haut. Ils peuvent s'apercevoir qu'on est « staw-lés ». Dépêche, ma « Duchess » va nous arriver. Je ne peux pas faire éteindre mes fanalux.

J'étais redevenu très calme, sentant que malgré leur force, ils n'oseraient rien contre un policier.

— Dites-moi où vont ces canistres, répétai-je. Donnez-moi un reçu, montrez-moi ce qu'il y a dedans, et tout sera dit. Sinon, je fais un rapport. En parlant, j'en basculais une sur le pont. L'huile de lin coula lentement, puis une autre canistre ronde apparut, comme une canistre d'huile à lampe

celle-là. Le bouchon ciré arraché, la buée d'alcool me monta aux yeux. Les autres me regardaient faire silencieux. Je notai en moi-même leur discipline. Ni le gars au pied de l'échelle, ni les deux autres occupés il est vrai à maintenir la barge bord à bord du cargo, ni le vieux pilote ronflant sous sa tarpôle ne s'étonnèrent de notre discussion.

— Es-tu content, à cette heure, me demanda le boss. Ecoute. Je vas te parler. La mer est trop grosse, t'as vu à Ivrognesse, pas moyen de coller. J'aime pas à prendre le large, je suis pas assez sûr de la ligne. Cet homme-là va toucher à Terre-Neuve, il va me faire une commission. C'est de l'alcool à machines (il voulait dire de l'alcool industriel) qui sert aux pêcheurs. Il va me le payer, et le leur vendre, comme je fais moi-même à chaque voyage. Faut bien faire un petit profit. On a de si grosses dépenses. Fais donc pas le fou. C'est-y un type que tu veux ?

— Non, mais ces boîtes sont truquées, et votre itinéraire ne prévoit rien pour Terre-Neuve. L'avocat qui vous a chargé sait que vous avez ces boîtes, il était là quand vous les avez embarquées. Qui me dit que vous allez pas le voler, en les revendant au lieu de les livrer là où il faut ? Donnez-moi toujours un reçu. Je veux bien les laisser embarquer, mais rien que les petites canistres, pas les grosses. Et je garde les étiquettes. (Je les décollais, ayant mouillé mon gant d'huile.) Je ne ferai pas de rapport si vous essayez pas de me jouer d'autre tour. De plus le capitaine va me donner un constat d'encontre.

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Un papier comme quoi nous nous sommes abordés, avec la date et le point. Si vous faites quelque

(Lire la suite page 41)

JE P-PLEURE AINSI



VOTRE LASSITUDE PEUT ÊTRE DUE À UN SANG "MAL ALIMENTÉ"

NOMBRE de personnes se plaignent de nervosité, de lassitude, de dépression, après la période des chaleurs d'été.

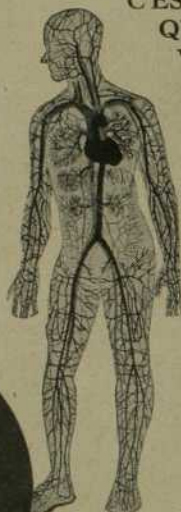
D'ordinaire, quand vous vous sentez ainsi fatigué, c'est parce que votre sang est insuffisamment alimenté et, qu'à son tour, celui-ci ne soutient pas comme il le devrait vos muscles et vos nerfs.

La Levure Fleischmann fraîche apporte

dans le sang les vitamines et autres éléments nutritifs dont il a grand besoin et qui lui permettent de mieux sustenter ensuite vos tissus organiques.

Mangez 2 gâteaux de Levure Fleischmann par jour — environ ½ heure avant les repas ou au coucher. Prenez-les nature ou dans un peu d'eau. Commencez le régime immédiatement !

C'EST VOTRE SANG QUI "NOURRIT" VOTRE CORPS



L'UNE des fonctions les plus importantes du sang consiste à distribuer aux tissus musculaires et nerveux les éléments nutritifs que vous tirez de vos aliments.

Quand vous constatez que vous vous fatiguez facilement, c'est généralement parce que votre sang n'est pas suffisamment alimenté. Vous devez alors prendre quelque chose qui lui aide à tirer plus de nutrition de vos aliments.



Achetez des produits canadiens

LA LEVURE FLEISCHMANN FRAÎCHE RENTFERME 4 VITAMINES, EN PLUS, DE SUBSTANCES PAREILLES AUX HORMONES QUI AIDENT À L'ORGANISME À OBTENIR UN MEILLEUR RENDEMENT DES ALIMENTS ET À L'OBTENIR PLUS VITE..

NOTRE
FEUILLETON
No 2



"J'AIME FLORE, MADemoiselle, JE L'AIME DE TOUT MON CŒUR. VOULEZ-VOUS ME LA DONNER POUR FEMME?"

Le Chemin du Bonheur

par O'Nevès

ILLUSTRATION DE F. BAZIN

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune homme, fatigué de la vie mondaine et agitée qu'il menait, va s'envelir dans un des plus jolis villages qui bordent la côte anglaise, sous le nom de Vane Vernon. Le hasard lui fait faire la rencontre d'une gentille jeune fille; Flore Bertram avec laquelle il établit bientôt des relations suivies.

— Un jour comme celui-ci fait oublier l'hiver jusqu'au moment où le soir tombe, dit le peintre.

Il posa sa main sur l'épaule du jeune garçon, et ils reprirent la route, causant de choses et d'autres. Flore les accompagna sans se mêler à la conversation, son regard étudiant tour à tour le beau visage triste de l'étranger et celui si ouvert de Réginald.

M. Vane Vernon était depuis une quinzaine de jours à Nouvelle-Ville-Royale et sa présence dans le village restait encore pour tous une énigme. Toutes les avances faites, il les avait repoussées avec une froide courtoisie bien plus efficace qu'une impolitesse grossière. Il n'avait fait qu'un ami; Réginald Bertram. Naturellement les commères s'étaient répandues en conjectures

avant d'accepter le fait patent; M. Vernon était un artiste qui avait l'intention de vivre à l'écart. De toute évidence, il était pauvre. Mme Le Brun racontait volontiers qu'il était frugal comme un moine. Et souvent on l'avait vu déjeunant d'une croûte de pain pendant ses séances de travail en plein air.

En marchant près de lui, pendant ce trajet de retour, Flore réfléchissait à tout ceci. Depuis leur première rencontre elle avait pensé à lui si souvent qu'il lui semblait connaître M. Vernon depuis longtemps. En arrivant en vue de la Belle-Grille Réginald saisit le bras du peintre.

— Ne voulez-vous pas entrer ce soir? Flore, essaie de persuader M. Vernon de venir prendre une tasse de thé. A moi, il refuse toujours.

— Venez! je vous prie M. Vernon, dit Flore avec vivacité.

M. Vernon hésita.

— Allons, dites oui! plaïda Reggy.

— N'ennuie pas M. Vernon, Reggy. Peut-être l'invitation ne lui plaît-elle pas, dit Flore rougissante.

— Il me déplairait de la refuser, dit le peintre souriant. J'accepte, je vous remercie.

Reggy jeta à Flore un regard de triomphe auquel Flore ne répondit pas. Un léger phaéton venait dans la rue et passa au moment où Reggy ouvrait la grille. L'honorable, M. Fitzjames, qui conduisait la voiture, salua et arrêta ses chevaux. Mais

déjà les deux jeunes gens étaient entrés et Flore les suivit.

M. Vane Vernon remarqua le froncement de sourcils qui obscurcit le visage de M. Fitzjames et son regard se reporta sur Flore. Mais il ne put rien lire sur son visage pendant qu'elle ouvrait pour lui la porte vitrée du vestibule et le faisait entrer. Elle l'introduisit dans le salon où brillait un feu accueillant.

— Préparez vos narines, M. Vernon, dit Reggy très gai. On respire dans cette maison de bizarres odeurs. Vous savez que mon oncle s'occupe de chimie; nous y sommes habitués, mais un étranger pourrait se croire dans l'officine d'un pharmacien.

— Je ne m'en aperçois pas.

— Ah! c'est qu'une double porte sépare le laboratoire du reste de la maison. Ne laissez pas le tonton entamer le chapitre de ses expériences ou vous en auriez pour toute la soirée.

Vane sourit. L'oncle Casimir entra.

— Enchanté de vous voir, M. Vernon, enchanté, dit cordialement le savant, secouant dans sa maigre main blanche la forte main de son visiteur. Vous avez rendu mon neveu très heureux.

— Très heureux, répéta tante Dorothée entrée derrière son frère. Je suis bien contente d'avoir l'occasion de vous remercier de votre bienveillance pour lui. Mon frère est allé deux fois chez vous, mais ne vous a pas rencontré.

— Je vous présente mes excuses de ne pas lui avoir déjà rendu sa visite, dit l'artiste de sa belle voix musicale.

— Maintenant que la glace est rompue, vous viendrez très souvent, j'espère, vous serez toujours très bien venu. Reggy, va changer cette vareuse, et dis à Flore que le thé est servi.

Suzy entra, apportant un plateau chargé.

Quelques minutes plus tard, Flore revenait au salon. D'un pas léger, gracieux, elle le traversa et, avec le naturel le plus parfait, s'agenouilla devant la cheminée et se mit en devoir de rôti devant le feu des tranches de pain que Mademoiselle Dorothée avait déjà coupées.

Vane Vernon ne l'avait encore jamais vue chez elle. Pendant qu'elle était à genoux devant la cheminée, les reflets du feu doraient les boucles légères jouant autour de son front, l'œil du peintre se fixa sur elle et s'éclaira d'une lueur de satisfaction. Vane possédait au plus haut degré ce sens de la beauté qui fait le véritable artiste et le charme du tableau tout simple lui procurait une vive jouissance.

— Permettez-moi de vous aider, dit-il, en se penchant sur la jeune fille.

Flore secoua la tête et la bonne tante Dorothée rit franchement.

— Je n'ai pas confiance en votre talent, cher Monsieur, Flore est très experte. Depuis son enfance, c'est elle qui prépare les rôties de son oncle. Naturellement ce devrait être la besogne de la cuisinière, mais mon frère prétend que les toasts qui ne sont pas apprêtés par Flore ne sont pas mangeables, pas assez grillés ou brûlés.

— J'aime voir la petite faire quelque chose d'utile, dit gravement l'oncle Casimir. La remarque fit rire les auditeurs.

Flore s'était assise à sa place accoutumée, une chaise basse près du fauteuil de son oncle. Le peintre, silencieux, sa tasse à la main, regardait songeusement le feu.

Tout en écoutant le bavardage de Reggy racontant à son oncle l'em-

ploi de sa journée et son enthousiasme pour la peinture, Flore regardait Vane et voyait son visage se détendre peu à peu. Un moment leurs yeux se rencontrèrent; tous les deux les détournèrent aussitôt. A partir de cet instant un étrange sentiment de timidité, jusqu'alors inconnu, envahit la petite fleur de la Belle-Grille.

— Ecoute Flo, s'exclama soudain Réginald, le vent souffle dans les châtaigniers, juste le bon vent pour une promenade en mer demain. Hourrah pour la "Cloche-d'Argent"!

— Pauvre vieille barque, dit Flore. Je suis descendue hier à la côte lui jeter un regard, elle paraissait plongée dans le deuil d'être depuis si longtemps enchaînée. Elle doit entendre la brise ce soir, et danser de joie en secouant son amarre.

— Ecoutez-la parler, dit Mlle Dorothée avec indulgence. Ne dirait-on pas la fille d'un pêcheur? Je voudrais que la vieille cloche tombât en morceaux.

— Elle ne le fera pas avant plusieurs années, bonne tante, riposta Reggy. Vous n'avez pas encore vu la "Cloche-d'Argent", M. Vernon. Nous ne l'avons pas fait sortir depuis que vous êtes à Nouvelle-Ville-Royale. Vous la verrez. Oh! s'interrompit-il, saisi d'une idée soudaine, voulez-vous venir demain faire une promenade? S'il fait le même temps qu'aujourd'hui, ce sera délicieux, n'est-ce pas Flore? Dites oui, je vous en prie, monsieur Vane.

— Je pourrais vous gêner, objecta Vane, en regardant Flore.

— Oh! si cela vous fait plaisir de venir, ce n'est pas la place qui manque, dit celle-ci.

— Je vous remercie. J'accepte bien volontiers.

— Nous vous apprendrons à tenir la barre. Vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que l'on goûte à conduire un bateau. Aucun autre ne le vaut, déclara Reggy avec ardeur. Vous pourriez ensuite acheter un bateau pour vous; vous trouveriez dans le pays, à très bon compte, une barque de pêcheur.

M. Vernon se contenta de sourire.

— Si vous ne vous souciez pas de faire la dépense, continua candidement Reggy, vous pourriez vous servir de la "Cloche-d'Argent" aussi souvent qu'il vous plaira.

— Qu'en dit votre partenaire? demanda Vane, souriant.

— A votre disposition, monsieur, répondit le partenaire en question, imitant si bien l'intonation d'un matelot que tous rirent.

Quand Reggy eut englouti une provision de thé, de pain beurré et de jambon suffisante pour nourrir toute une semaine un jeune Londonien, il vint s'asseoir près de son ami et le monopolisa. Flore se leva sans bruit et alla au piano comme elle le faisait tous les jours. L'oncle Casimir s'enfonça dans son fauteuil et tante Dorothée ouvrit sa boîte à ouvrage.

Flore n'était pas une grande pianiste; elle n'avait jamais entendu de bonne musique et haïssait l'étude. Elle s'enorgueillissait plus de savoir gouverner la "Flèche-d'Argent" que de jouer de savants morceaux avec le style d'un maître. Mais elle avait l'oreille délicate et était douée d'un goût naturel. Son jeu simple était expressif.

— Merci Flore, mon ange, dit l'oncle Casimir tout béat. Elle joue ainsi pour moi, tous les soirs, M. Vernon. J'aime la musique et avant que la chimie ait posé sur moi son emprise.

— Jouez-vous, M. Vernon? se hâta d'intervenir Reggy alarmé.

BIG BEN établit un Record Nouveau de qualité et valeur!



Réveil bruyant BIG BEN
réduit à **\$2.95**

Voici une bonne nouvelle! Le réveil bruyant BIG BEN est réduit de \$3.50 à \$2.95. Le réveil à cadran lumineux est d'autre part réduit de \$4.75 à \$3.95. La qualité caractéristique BIG BEN est cependant toujours la même. Boîtier à l'épreuve des atteintes de la poussière. Clés de manipulation facile pour réglage et remontage. Un crochet à l'arrière permet de le suspendre. Très bon marché à \$2.95... une aubaine que vous ne devriez pas manquer!

Réveil carillon BIG BEN
\$3.95

Des millions de personnes connaissent déjà la discrétion du réveil carillon BIG BEN. C'est l'article idéal pour ceux qui ont le sommeil léger ou ordinaire. En voici les principales caractéristiques: tic tac silencieux — pas plus fort que celui d'une montre — carillon à deux voix — d'abord, un appel discret, puis un second appel plus vigoureux; boîtier à l'épreuve de la poussière — la poussière est la pire ennemie d'une horloge. Fini noir et nickel ou ivoire avec ornementation or... \$3.95. Cadran lumineux... \$5.25.

BIG BEN! Mentionnez simplement ce nom dans n'importe quelle grande ville du monde et vous constaterez qu'il est connu de millions de personnes... et respecté comme celui d'un serviteur dévoué, ponctuel et toujours à son poste. Des millions de personnes se mettent au lit chaque soir avec la certitude d'être réveillées le lendemain matin exactement à l'heure qui leur conviendra. Que ce soit pour aller à leur travail, prendre un train, un bateau ou un avion, elles n'ont pas besoin de s'inquiéter car, à l'heure dite, BIG BEN les avertira de se lever. Le BIG BEN que nous vous offrons aujourd'hui est un réveil supérieur à tous ceux que nous avons jamais fabriqués — un chronomètre que nous avons perfectionné pour ceux qui ne peuvent être en retard le matin. C'est le summum de la valeur et de la qualité dans l'histoire de BIG BEN.

WESTCLOX

FABRICANTS DE BIG BEN ET DE SA FAMILLE D'HORLOGES ET DE MONTRES
POUR TOUS LES USAGES ET TOUTES LES BOURSES — \$1.25 A \$6.50



COUNTRY CLUB Electrique. L'un des nombreux réveils électriques Westclox. Cadran lumineux. Boîtier métal laqué noir avec ornementation nickel... \$3.50



Montres BEN et DAX. Deux robustes montres Westclox pour hommes et garçons actifs. Montre BEN... \$1.75 DAX... \$1.25



BABY BEN. Un des nombreux modèles Westclox. La petite édition du BIG BEN. Tic tac silencieux, boîtier à l'épreuve de la poussière. Carillon doux et bruyant. Fini noir ou ivoire... \$3.50

Fabrication canadienne par
WESTERN CLOCK COMPANY LIMITED
PETERBOROUGH, ONTARIO

Un joli RONSON pour chacun de vos cadeaux des Fêtes

A tous ceux et celles qui fument (et qui ne fument pas?), offrez un RONSON. Un cadeau RONSON est toujours bien accueilli. Chaque modèle constitue un accessoire personnel aussi attrayant qu'efficace et durable. Voyez-les chez votre bijoutier, aux grands magasins ou aux comptoirs d'articles de fumeurs. Prix \$4.00 à \$25.00.

TOUCH-TIP
Briquet de bureau

**APPUYEZ — il s'allume!
LÂCHEZ — il s'éteint!**

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

DOMINION ART METAL WORKS, Ltd.
16, Commodore Building
Toronto, Ont.
Angleterre: RONSON PRODUCTS Ltd., Londres
Australie: W. G. WATSON & CO., Ltd., Sydney

Pour dames:
Vanity —
Briquet —
Porte-cigares

Les deux de gauche et celui de droite sont trois des nombreux briquets et porte-cigares combinés.

PENCILITER
il s'allume!
il s'éteint!

Modèle de poche sous forme de montre. Pratique.

Trois des jolis briquets de poche

Vane tressaillit. Son esprit était bien loin.

— Oui, dit-il, avant d'avoir compris la question.

— Voulez-vous jouer pour nous? demanda Flore.

L'artiste hésita un instant, puis se leva et alla au piano. D'une touche à la fois ferme et douce, ses mains plaquèrent les premiers accords d'un prélude. La musique pleine de vie résonna dans l'âme de Flore.

Le morceau achevé, Vane revint près du feu et par-dessus la tête de la jeune fille tendit ses mains à la flamme.

— Monsieur Vernon! s'exclama M. Dostrell, très ému, c'est de la musique, cela.

— Du Beethoven. Vous connaissez cet adagio, Mademoiselle Flore?

Flore secoua la tête, elle était très pâle. Vane le remarqua et eut des remords. Qu'avait-il besoin de verser dans cette âme jeune ses propres tristesses. Il retourna au piano et cette fois joua les premières mesures d'une chanson napolitaine.

— Chantez! chantez! pria Reggy exalté.

Vane obéit. C'était un de ces chants que l'on entend sur les quais de Naples le matin de bonne heure, quand la baie brille comme une opale sous le soleil et que les jeunes filles, autour des fontaines, attendent les pêcheurs qui rentrent avec leur prise de la nuit. Reggy, tout heureux, marquait de son pied le rythme sur les chenêts.

Quand le chanteur s'arrêta, il vit que le sang était revenu aux joues de la jeune fille et la lumière dans ses yeux.

Il se retourna vers le piano, et ses mains errèrent sur les touches pendant qu'il pensait:

— Une enfant toute prête aux sourires ou aux larmes. Une enfant... qui sera bientôt une femme, une femme comme les autres... Comme les autres.

VI

Les écueils de la Nouvelle-Ville Royale

Le lendemain au matin, la "Cloche-d'Argent" s'apprêtait à lever l'ancre sous l'œil intéressé d'un groupe de pêcheurs attirés à la côte par le beau temps. C'était de nouveau un jour de printemps, le soleil brillait sur la falaise blanche et changeait en or le sable de la baie. Assise à l'arrière, près de la barre du gouvernail, Flore attendait, vêtue d'un chandail de laine qui moulait étroitement son buste gracieux. Un béret posé à la diable tenait étroitement ses cheveux. Ce costume mi-masculin n'enlevait rien à sa grâce et pourtant la jeune fille demeurait complètement ignorante de son charme. Ses clairs yeux bruns demeuraient fixés sur le rivage où Reggy, impatient d'embarquer, sautait de roc en roc en sifflant joyeusement.

— Flore! cria-t-il, juché sur un bloc qui dominait le sentier, il ne viendra pas! C'est ennuyeux!

— Eh bien, embarque, Reggy, dit Flore avec calme, une ombre dans ses yeux trahissant seule un léger désappointement.

Reggy revint au bateau à regret et il allait monter à bord quand une haute silhouette parut, bondissait à son tour, de roc en roc.

— Le voilà! le voilà! clama Reggy, brandissant son béret. J'avais peur que vous ayez changé d'avis, monsieur Vernon. Griffin (c'était le vieux matelot) va vous porter sur son dos pour vous embarquer.

— Inutile, répondit placidement le peintre, qui, sans une hésitation, entra dans l'eau et monta à bord.

Flore avait retenu la protestation ébauchée quand elle avait vu l'artiste entrer dans l'eau. Elle sourit quand elle constata qu'il portait, de hautes bottes et un ciré de matelot, si bien qu'on l'eût pris pour un pêcheur lui-même.

Reggy en fut si amusé qu'il ne put se tenir d'exprimer sa joie juvénile.

— On vous prendrait pour un mortier, monsieur Vernon. On dirait que vous êtes né et que vous avez passé votre vie sur un bateau de pêche et pourtant, je crois que vous n'avez pas l'habitude de la mer. Où avez-vous déniché ces habits?

— Peut-être les ai-je volés dans un hangar, dit Vane, riant. Puis se tournant vers Flore: je suis bien fâché de vous avoir fait attendre, mademoiselle, j'avais à écrire une lettre nécessaire.

— C'est sans aucune importance, l'excusa Flore. Nous avons devant nous toute la matinée. Je souhaite que vous jouissiez de la promenade.

— J'en suis très sûr.

Et avec la maîtrise d'un professionnel, il saisit l'écoute de la grand-voile qui se déroula comme une aile de héron.

— Vous chargerez-vous de la voile ou dois-je m'en occuper, monsieur Vane? dit Reggy.

— Je m'en chargerai si vous me la confiez, répondit Vane, les yeux sur Flore qui avait suivi avec méfiance la manœuvre. Rassurée, sans doute, elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je suis sous vos ordres, capitaine Flore, dit Vane souriant et portant la main à la tête pour un salut.

— Vous ne pourriez pas trouver meilleur patron, approuva Reggy, toujours en admiration devant sa sœur. Elle connaît la côte mieux que personne et la "Cloche-d'Argent" la connaît.

La "Cloche-d'Argent", toute blanche dans sa peinture fraîche—c'était le passe-temps favori de Réginald d'entretenir à la vieille barque un air de jeunesse—allait droit devant elle, l'eau courant le long de sa quille, sa longue flamme rouge au haut du mât battant joyeusement. Pourtant, la capitaine Flore demeurait sérieuse et préoccupée, la baie était semée de récifs et les courants et les remous jouaient dans tous les sens.

Ce ne fut qu'une fois largement dépassée la ligne de la falaise qu'elle se pencha vers la haute silhouette demi-assise, demi-inclinée devant elle.

— Vous semblez accoutumé à la mer, monsieur Vernon, dit-elle.

— Oui, ce n'est pas une nouveauté, l'Atlantique et moi nous sommes de vieux amis et j'ai fait en Méditerranée plusieurs croisières.

— Sur un yacht? demanda Reggy.

— Oui, sur un yacht.

— Sur un yacht! Tu entends, Flore? Et où avez-vous laissé votre yacht, monsieur Vernon?

— Ce qu'il en reste est accroché sur un banc de corail des mers australes.

— Un naufrage! Etiez-vous à bord?

Vane Vernon acquiesça d'un signe de tête.

— Oh! quel veinard! dit Réginald, envieux.

— Ne me jalousez pas, dit Vane en riant. Un naufrage, c'est très intéressant dans les livres. Dans la réalité, c'est la chose la plus désagréable que vous puissiez imaginer. Ce n'est pas du tout romanesque, croyez-moi, de naviguer dans un canot à moitié plein d'eau, sans voile ni compas, trois pains, une boîte de sardines et une touque d'eau, un naufrage me semblait très poétique jusqu'à ce que j'en aie fait l'expé-

rience personnelle. Maintenant que je suis renseigné, je sais que le drame manque de charme.

Flore, penchée en avant, écoutait aussi avidement que son frère, et son esprit actif travaillait. Qui était donc ce mystérieux étranger qui avait connu de si singulières aventures et possédait des talents si variés? Peintre, musicien, yachtman, quelle autre surprise leur réservait-il?

— Vous ne nous en aviez pas parlé hier au soir? dit-elle songeusement.

— Je ne pensais pas que cela vous intéresserait, dit-il, se rapprochant légèrement d'elle, sans quitter la voile des yeux. D'ailleurs, jeter un yacht sur un récif n'est point un haut fait dont on puisse tirer vanité; et, peut-être auriez-vous refusé d'admettre à bord de la "Cloche-d'Argent" un navigateur si malchanceux.

— Je ne croyais pas que vous viendriez, dit Flore, en souriant.

— Et moi, je savais que je viendrais, dit-il. Je n'aurais pas eu le courage de refuser... quoique cela eût peut-être été plus sage...

— Vous avez peur que je vous jette sur un écueil? railla Flore.

— Peut-être, dit-il, en la regardant avec intensité. Non pas sur un récif de la côte; il y a à Nouvelle-Ville d'autres écueils, mademoiselle Flore.

Elle le regarda innocemment.

— Voulez-vous prendre la barre? offrait-elle avec candeur.

— Non, je suis mauvais pilote; nous pourrions aller à la dérive. Je n'ai fait que cela toute ma vie, suivre le fil du courant jusqu'à ce qu'il m'ait conduit au port de Nouvelle-Ville-Royale.

— Nous n'avons pas de port à Nouvelle-Ville, dit Flore toujours simple, mais pourtant devinant aux paroles un sens caché.

— J'en suis maintenant presque convaincu, dit-il d'une voix concentrée; du moins ce n'est pas un port pour moi.

Une femme du monde aurait déjà compris. Mais Flore n'était qu'une enfant grandie. Aucune rougeur ne monta à ses joues. Non seulement elle ne songea à se détourner, mais elle se pencha en avant et plongea ses yeux candides dans ceux du beau visage attristé.

Vane soutint son regard une seconde, puis tira de sa poche une courte pipe.

— Permettez-vous, capitaine Flore?

Flore inclina la tête.

— Vous voilà un matelot parfait, monsieur Vane, s'exclama Reggy, étirant ses longues jambes. Racontez-moi un peu plus de vos aventures et de votre naufrage.

Vernon, passager aimable, fit ce qu'on lui demandait. Soudain, il s'arrêta dans son récit:

— Je vous ennuie, dit-il, regardant Flore.

Flore tressaillit et, avec une ardeur cachée, affirmativement:

— Non, non, je vous écoutais. Continuez, s'il vous plaît.

Mais, sans doute fatigué de s'être mis en scène, Vane coupa court.

— Je crois que c'est tout, dit-il.

— Allons jusqu'aux grottes, dit Reggy avec entrain. Nous n'allons pas revenir tout de suite, monsieur Vane. Il nous faut tourner la côte à l'ouest.

— Nous avons apporté le déjeuner, dit Flore. Réginald est toujours affamé.

— Oh! oui, seulement moi, peut-être! Elle est trop modeste pour parler d'elle, dit-il moqueur, s'adressant à Vane. Nous avons l'habitude de dresser notre couvert dans la grotte.

— Très bien, acquiesça Vane. Il laissa filer l'écoute, puis la borda quand Flore, d'un maître coup de barre eût fait virer la "Cloche-d'Argent" qui se trouva bientôt dans les eaux abritées d'une petite anse.

Vernon amena la voile, s'accrocha à un des haubans, sauta dans l'eau et tira le bateau sur le sable.

Réginald lui tendit un panier prometteur. Flore, debout sur le banc, se préparait à sauter. Une main ferme se posa sur elle et la retint.

— Vous vous mouilleriez les pieds et nous ne sommes pas en été, dit Vane. Il la souleva par les bras et la porta sur le sable sec.

Reggy avait déjà ouvert le panier carré et en tirait un bon paquet de sandwiches. Puis, avec importance et précaution, il déballa un beau pâté à la croûte dorée, appétissante.

— Ceci est une conquête personnelle, déclara-t-il; un exploit de piraterie, si vous voulez. J'ai saisi la proie en forçant le garde-manger. Voici une bouteille de vieux Bordeaux pour vous, M. Vane. Mon oncle me l'a donnée spécialement à votre intention avec tous ses meilleurs compliments. Et, maintenant, je vous présente l'offrande de tante Dorothee, cette belle tranche de gâteau qu'elle ne nous eût peut-être pas si généreusement concédée si elle s'était doutée que son pâté était déjà subtilisé.

— Compliments, Reggy. Vous avez mené à bien votre opération de contrebande!

— Oui, oui, je mangerai volontiers une tranche du pâté dérobe quoique le receleur soit aussi coupable que le voleur.

Comme Reggy l'avait prophétisé, il ne fut pas le seul à faire preuve de vigoureux appétit. Flore n'avait habitude que la campagne, elle était de santé robuste. La préoccupation de "garder sa ligne" ne l'avait jamais même effleurée. D'instinct maîtresse de maison, elle veillait, active et gracieuse, aux besoins de l'invité et servait généreusement le matelot Griffin.

Vane l'observait à la dérobée avec une admiration qui n'était pas seulement une joie physique. Était-ce sa beauté qui l'émouvait ainsi ou bien sa simplicité ou son innocence? S'il retournait un jour au monde qu'il avait fui, pourrait-il l'oublier?

Pendant qu'il rêvait ainsi, Reggy posant sa fourchette et son couteau qui avaient si bien travaillé, bons outils au service d'un bon ouvrier, étudia l'horizon.

— Le vent se lève, dit-il. Il va souffler dur, et il est glacial.

— Il est grand temps de partir, opina Flore examinant le ciel tout moutonné de nuages floconneux.

Il ne fallut pas grand temps pour emballer les restes et Griffin aussitôt porta le panier à bord. La mer avait monté et la "Cloche-d'Argent" se trouvait en eau plus profonde.

Vernon s'approcha de Flore.

— Je vais vous porter, dit-il.

Flore hésita un instant. Mais déjà le peintre la soulevait comme une enfant et la portait vers le bateau.

Avant de la poser à sa place près du gouvernail, il s'arrêta un moment. Flore avait passé son bras autour de son cou, et leurs deux visages étaient tout près l'un de l'autre. Les yeux de Vane étaient demeurés jusqu'alors fixés sur le bateau. Soudain, ils s'abaissèrent, rencontrèrent ceux de Flore. Ce ne fut qu'une seconde, car elle baissa aussitôt les siens et le même frisson qui l'avait traversée la veille au soir la secoua de nouveau. Vane s'imagina qu'elle avait pâli. Il la posa légèrement sur le banc, poussa le bateau et y prit place. C'était le retour.

A l'aller, au vent arrière, la conduite de la "Cloche-d'Argent" avait été facile. Maintenant que le vent était contraire, la voile, par saccades, imprimait à l'écoute de violentes secousses. La barreuse tenait le gouvernail d'une main ferme et ses yeux ne quittaient pas la falaise. Une vague plus forte déferla tout contre le flanc du bateau.

— Nous allons avoir une bourrasque, dit la jeune fille avec calme. Vernon remarqua le ciel soudain obscurci et menaçant.

— Vous connaissez bien la côte? demanda-t-il.

— Oui, une fois que nous aurons doublé la pointe, le vent nous portera.

Il n'y avait dans sa voix ni inquiétude ni crainte, quoique la mer eût considérablement grossi.

— Bon, laissez aller! clama Reggy. C'est maintenant que notre capitaine va vous montrer ce que la "Cloche-d'Argent" peut faire, monsieur Vane.

— Tiens-toi tranquille, commanda Flore. M. Vernon ne se soucie pas de retourner à terre à la nage.

Presque de minute en minute, le vent devenait plus violent. Une forte onnée de pluie serrée enveloppa le bateau, enleva toute vue. Quand une rafale plus violente écarta le rideau, la falaise se dressait, toute proche, menaçante.

— Attention, dit Flore, serrez la voile.

Vane Vernon exécuta promptement la manœuvre. Il savait que le bateau était poussé avec une vitesse effrayante vers une des côtes les plus dangereuses de l'Angleterre. Un faux coup de barre, une faiblesse de la petite main qui la tenait, et la "Cloche-d'Argent" se briserait sur un des écueils dont ces parages sont semés et sur lesquels les vagues déferlent incessamment.

Mais Flore ne s'affolait point, et sa main ne faiblissait pas. Les joues enflammées, les yeux brillants, elle gardait son poste.

— La passe doit être près d'ici, dit Vane.

— Oui, je gouverne sur la pointe, là. Et, d'un geste de la tête, elle montra un point de la falaise.

Un instant plus tard, Vane appela Reggy.

— Occupez-vous de la voile, dit-il. Et il posa sa forte main sur la main fine qui tenait la barre.

— Nous sommes trop près, si vous gouvernez sur la pointe. Laissez-moi vous aider.

Flore ne refusa pas. Un moment, comme elle se baissait, ses cheveux, soulevés par le vent, effleurèrent la joue du jeune homme et elle sentit la pression de sa main sur les siennes se faire plus forte. Elle savait aussi que ses yeux étaient fixés sur elle quoiqu'elle ne le regardât pas. Et cette étrange sensation qui lui faisait battre le cœur et la troublait, la ressaisit, même en dépit de la gravité du moment.

— Flore! Flore! Avez-vous peur?

Elle entendit une voix qui murmurait :

— Peur? Non, je n'ai pas peur. Non.

— Qu'avez-vous, alors?

— Je ne sais pas. Je n'ai plus de force. Je ne peux plus tenir la barre.

— Laissez-la moi. Flore. Il l'écarta doucement. Laissez-la moi.

— Gouvernez sur la pointe, murmura-t-elle.

La "Cloche-d'Argent" bondissait sur les vagues, retombait dans leur creux, mais s'avançait vers son but, sous les yeux anxieux de quelques pêcheurs venus surveiller l'entrée du bateau et qui s'étonnaient de ne pas

Une
POLICE de
\$5,000
pour quelques sous
par jour!



VOUS pouvez avoir une Police d'Assurance-Vie de \$1,000 avec Primes payables pendant 20 Ans pour moins de 10 sous par jour si vous avez moins de 40 ans, et pour de plus grosses sommes en proportion. (Passé 40 ans, le taux augmente légèrement.) Il y a aussi d'autres modes d'assurance qui vous conviennent peut-être mieux, et qui n'exigent que de modestes versements.

Prenez les pièces de cinq et dix sous que vous avez dépensées la semaine dernière—vous souvenez-vous à quoi elles ont passé? Absolument pas! Et pourtant, ces sommes minimes placées dans des polices de la Mutual Life of Canada grossiront considérablement au cours des années.

Dans la Mutual Life of Canada l'argent rapporte. La Compagnie est la propriété des assurés. Une fois propriétaire d'une police de la Mutual Life vous participez à tous les bénéfices. La compagnie a distribué \$66,000,000 de bénéfices en dividendes, a payé plus de \$200,000,000 aux bénéficiaires et a un avoir de plus de \$156,000,000.

Cela vaut la peine d'être approfondi—une façon facile et intéressante d'épargner, plus la protection qu'une assurance-vie offre pour votre famille! Mettez-vous simplement en rapport avec notre succursale la plus proche, ou écrivez au siège social à Waterloo, Ont.

Succursales

- **ONTARIO**
- Barrie, 24 Dunlop St. - - - Tél. 650
- Belleville, 249½ Front Street - - - Tél. 120
- Brampton - - - - - Tél. 550
- Brockville, Fullerton Block, - - -
- 4 King Street West - - - Tél. 251
- Hamilton, Pigott Bldg. - - - Tél. Baker 6847
- Kingston, 2nd Floor McFarlane Bldg. - - -
- Cor. Princess and Montreal Sts. - - - Tél. 610
- Kitchener, Rooms 410-414 Dunker Bldg. - - -
- 251 King Street West - - - Tél. 3311-2
- Londres, Rooms 505-8, 5th Floor, - - -
- Huron & Erie Bldg. - - - Tél. Metcalf 4610-1
- North Bay, Capital Theatre Bldg. - - - Tél. 2257
- Ottawa, 210-18 Ottawa Electric Bldg. - - -
- - - - - Tél. Queen 1215-6
- Owen Sound, 3 Butchart Block - - - Tél. 200
- Peterboro, 387A George St. - - - Tél. 757
- Sault Ste. Marie, Beck Block, - - -
- 622 Queen Street East - - - Tél. 1778
- Simcoe - - - - - Tél. 412
- Stratford, Bank of Montreal Bldg. - - - Tél. 18
- Sudbury, 103 Mackay Bldg. - - - Tél. 2120
- Timmins - - - - - Tél. 1250
- Toronto, Canada Permanent Bldg., - - -
- - - - - Tél. EL. 4356
- Toronto, The Toronto Daily Star Bldg. - - -
- - - - - Tél. EL. 8371
- Windsor, Canada Bldg. - - - Tél. 3-1184 & 3-1185
- Woodstock, 468 Dundas St. - - - Tél. 387
- **QUEBEC**
- Montréal, 2nd. Etage de l'Edifice de la Banque de Toronto - - - Tél. MA. 3644-5-6
- Montréal, 806-809 Edifice Drummond - - -
- - - - - Tél. MA. 6149-6150
- Montréal, Edifice des Transports, 132 rue St. Jacques, O. - - - Tél. HA. 8259-8250
- Québec, 71 rue St. Pierre, - - -
- - - - - Téléphone: Numéros 2-4036 et 2-4037
- Sherbrooke, 5 & 6 Bloc Skinner - - - Tél. 1546
- Trois Rivières, 34 Edifice de la Banque de Commerce Canadienne - - - Tél. 1995
- **MANITOBA**
- Brandon, Bank of Hamilton - - -
- Chambers - - - - - Tél. 3084
- Winnipeg, 305-6 Lindsay Bldg. - - - Tél. 88-383
- **SASKATCHEWAN**
- Régina, 205-11 McCallum Hill Bldg. - - -
- - - - - Tél. 5656-7
- Saskatoon, Avenue Bldg., 3rd Avenue - - - - - Tél. 3191-2
- **ALBERTA**
- Calgary, 5th Floor Toronto General Trusts Bldg. - - - Tél. R2061-2
- Edmonton, 219-21 Empire Block - - - - - Tél. 25144-5
- **COLOMBIE BRITANNIQUE**
- Vancouver, 402 Pender Street W. - - -
- - - - - Tél. Seymour 8670
- Victoria, 201-4 Times Bldg. - - - Tél. G7832
- **NOUVEAU BRUNSWICK**
- Saint-Jean, 2nd Floor Bank of Montreal Bldg. - - - - - Tél. 3-2056
- **NOUVELLE ECOSSE**
- Halifax, Bank of Nova Scotia Bldg. - - - - - Tél. B8351-2
- Sydney - - - - - Tél. 935
- **ILE DU PRINCE EDOUARD**
- Charlottetown, Bank of Nova Scotia Bldg. - - - - - Tél. 190
- **TERRE-NEUVE**
- St. Jean - - - - - Tél. 1554

MUTUAL LIFE

OF CANADA

Fondée en 1869

SIEGE SOCIAL

WATERLOO, ONT.

The Mutual Life Assurance Company of Canada, Waterloo, Ontario.

Je puis épargner environ _____ par jour. Veuillez me dire (sans obligation aucune de ma part) combien d'assurance sur la vie cela me permet d'acheter.

Nom _____ S

Adresse _____

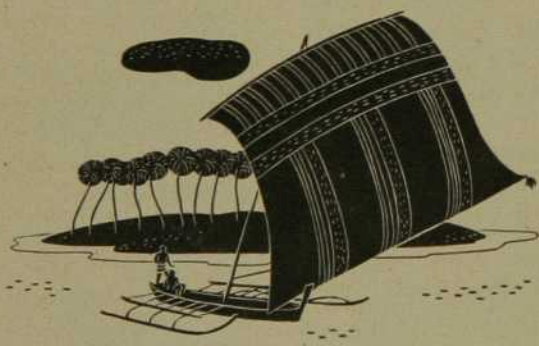
Age _____

PLUS DE 150,000 PERSONNES
SONT ASSUREES DANS LA
MUTUAL LIFE OF CANADA
POUR \$535,000,000

Vous pourrez cet hiver vous embarquer à Montréal pour VOTRE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

\$815.⁰⁰ seulement,
en première classe

IL N'EST sûrement pas de plus beaux voyages que le voyage autour du monde. Essayez de vous représenter les multiples agréments d'une pareille croisière... le voyage en chemin de fer de chez vous à la Californie, pays de l'éternel été... l'embarquement à San Francisco sur un des célèbres paquebots *President*... la marche vers les pays du soleil, Hawaï, Japon, Chine et Philippine... puis les contrées fabuleuses de Malacca, Ceylan, Indes et Egypte... l'Italie et la belle France... enfin New-York et Montréal, ou quelque autre ville canadienne. Que dites-vous d'un pareil voyage? Et ce voyage, vous pouvez prendre pour le faire 85 jours ou deux ans même.



Il ne vous coûtera, cette année, que \$815 en première classe. Ce prix comprend le chemin de fer de chez vous à San Francisco... votre cabine extérieure, une cuisine soignée et des distractions de toutes sortes sur un rapide et confortable *President* (vastes salons, pont spacieux et piscine extérieure)... ainsi que le voyage en chemin de fer de New-York à chez vous.

Le voyage de 85 jours (sur le même bateau) comporte des escales suffisantes à chaque port. Vous pouvez de même, si vous préférez, arrêter n'importe où, en cours de route, et reprendre votre voyage sur un autre bateau de la même compagnie, un *President* partant tous les quinze jours de la Californie.

Pour plus amples renseignements sur cette croisière et sur toutes les autres croisières des paquebots *President*, adressez-vous à votre agence de voyages ou à 159, rue Bay, Toronto; 604 Fifth Avenue, New-York; ou à nos bureaux d'autres grandes villes.

DOLLAR
Steamship Lines

voir aujourd'hui la jeune fille à son poste.

Pourquoi l'avait-elle abandonné? De quoi souffrait-elle? Était-ce la peur qui avait fait glisser ses mains du gouvernail, et l'avait fait s'asseoir tranquille comme on le lui avait commandé? Elle n'aurait pu le dire. Jamais encore elle n'avait eu peur... La côte défilait devant ses yeux comme dans un rêve. Sa seule sensation était celle d'une pression à la fois ferme et tendre sur ses mains. Et au-dessus du fracas du vent et de la mer, des mots résonnaient très doux. Flore! Flore!

Elle demeurait la tête inclinée, comme une rose courbée sur sa tige par l'orage jusqu'au moment où la quille de la barque râcla le fond de sable. Alors, elle se réveilla car, de nouveau, deux bras forts la soulevaient et la même voix tendre murmurait à son oreille:

— Flore, nous sommes arrivés!

— M. Vernon, que je suis fâchée! protestait Mlle Dostrell, venue au-devant des passagers, élevant la voix pour se faire entendre dans la tempête. Ces deux imprudents ont failli vous noyer. J'ai eu peur, terriblement peur.

— Oh! vous n'aviez rien à craindre, Mademoiselle, protesta le vieux Griffin. Ils sont deux qui savent gouverner le bateau, et quant au monsieur, on voit bien que ce n'est pas la première fois qu'il tient la barre par un coup de vent.

— Venez tous tout de suite à la maison, commanda Mlle Dostrell, vous aussi, M. Vernon.

Vane Vernon hésita un instant et se décida à suivre le groupe.

VII

Une soirée au Parc

Trois semaines plus tard, le printemps, le vrai printemps, était venu à pas feutrés et avait pris possession de la terre.

Il était 8 heures du soir, et le grand salon de la belle maison neuve du parc était brillamment éclairé. M. Lambton et sa famille aimaient tout ce qui brille, et le salon rutilait de miroirs, de cadres dorés, de tentures et de coussins éclatants.

Toute la famille Lambton était réunie au salon avec quelques invités; l'honorable M. Fitzjames, M. Bell, Flore et Réginald Bertram et enfin Vane Vernon.

Comment Vane était-il ici, appuyé contre la cheminée sculptée écoutant le fausset de Maud Lambton? Il eut été bien en peine lui-même de l'expliquer.

Dans son voisinage, Georgette écoutait avec complaisance M. Fitzjames lui parler de la vie mondaine à Londres, et Flore n'était pas très loin. C'était toujours Flore, et cependant ce n'était plus la même Flore qui s'était embarquée un matin si joyeuse et si insouciance, à bord de la "Cloche-d'Argent". Elle était devenue beaucoup plus silencieuse, plus tranquille, et cette expression étonnée, inquiète qui avait passé sur son visage, le soir, dans le salon de la Belle-Grille, quand elle écoutait l'adagio, reparaisait souvent sur son visage.

Pendant que sa fille chantait, M. Lambton engagea la conversation avec Vane Vernon.

— Content de vous voir au Parc, M. Vernon.

Vane qui, absorbé, regardait Flore, parut s'éveiller d'un songe et murmura quelques mots polis.

— Je suis toujours heureux de faire connaissance avec un homme intelligent, continuait l'ancien marchand de pilules. Je suis fervent ado-

rateur de l'art et j'aime à l'encourager.

Vane salua.

— Vous pouvez voir que j'ai acheté une collection de beaux tableaux (Vane jeta un regard sur les vulgaires copies de belles œuvres superbement encadrées). Quand mes filles m'ont parlé de vous, j'ai dit aussitôt: "Je l'inviterai", et si vous avez à vendre des tableaux qui en valent la peine, M. Vernon, je vous les achèterai.

— Trop bon, murmura Vane.

Maud avait achevé son grand morceau et attendait les applaudissements. Vernon s'exécuta et rejoignit Reggy qui feuilletait les pages d'une revue illustrée.

— Et bien, Reggy, dit Vane, ces gravures vous intéressent tant?

— Non, je m'ennuie à mort, et je regrette d'être venu. Et vous, ne regrettez-vous pas?

— Moi? Pas du tout, répondit Vane, les yeux sur Flore qui causait avec M. Fitzjames.

— Si c'est ça le plaisir d'être riche, bougonna Réginald. J'aime encore mieux être pauvre, quoi qu'en dise ma sœur.

Vane tourna les pages de la revue.

— Votre sœur souhaite d'être riche? dit-il, détaché.

— Oui, je crois. Elle parle souvent de tout ce que l'on peut faire quand on a de la fortune, de partout où l'on peut aller, de tout ce que l'on peut voir, je lui dis qu'elle devrait épouser M. Fitzjames pour savoir si d'être riche est aussi agréable qu'elle le croit.

— Et que pense-t-elle de votre conseil?

Reggy éclata de rire.

— Vrai, je n'en sais rien. Mais regardez-le, l'Honorable ne fait-il pas l'idiot pour l'instant?

L'Honorable se penchait vers Flore et lui parlait avec son plus insinuant sourire et la jeune fille l'écoutait attentivement.

— Votre sœur ne paraît pas le penser, dit Vane, avec un sourire acide.

— Les femmes pardonnent beaucoup de choses à un futur comte, grommela Réginald avec une précoce sagesse.

— Il me semble.

— Voilà maintenant Georgette au piano; elle va nous seriner pendant un quart d'heure. Pourquoi ne jouez-vous pas vous-même, M. Vane? Je vais dire à Mme Lambton de vous en prier.

— Non, pour un royaume! répliqua Vane posant sa main sur le bras du jeune homme. Le bruit léger de la dispute amicale attira l'attention de Flore. Elle se leva, et laissant M. Fitzjames jouer avec son lorgnon, vint près des deux jeunes gens.

— Pourquoi vous battez-vous? demanda-t-elle rieuse, posant sa main menue sur l'épaule de son frère.

— Nous nous ennuyons à périr, Flore. Je demande à M. Vernon de chanter et il refuse.

— C'est vrai que vous vous ennuyez tant? demanda-t-elle à l'artiste.

— Je ne l'ai pas dit.

— Vous êtes fâché d'être venu?

— Pas du tout. C'est aimable de la part de Mme Lambton de m'avoir invité.

— Et pourtant vous regrettez d'être venu. Pourquoi l'avez-vous fait?

C'était une des questions directes de Flore auxquelles il était parfois difficile de répondre.

— Pourquoi êtes-vous ici vous-même?

(Lire la suite page 31)

Au Salon de l'Auto.

Le Salon de l'Auto de Montréal, qui durera du samedi 21 novembre au samedi 28 novembre, sera certainement, à tous les points de vue, le plus impressionnant que nous ayons jamais vu. Tout concourt à en faire un succès : les modèles d'abord qui y seront exposés, le choix des organisateurs et le décor particulièrement soigné du salon où se tiendra cette exposition, la plus impatiemment attendue et la plus achalandée de l'année.

Interrogé à ce sujet, M. P. N. Mainguy, ancien président et gérant actuel de la Montreal Automobile Trade Association, ainsi que gérant de la compagnie Ford dans la province de Québec, nous parle ainsi de la décoration du prochain Salon : « La décoration intérieure des pièces de l'immeuble Sun Life, square Dominion, où se tiendra l'exposition, sera digne de la place qu'occupe l'automobile dans l'industrie américaine et canadienne. Le visiteur pénétrera d'abord dans une vaste pièce d'une luminosité douce et reposante qui fera mieux ressortir les voitures exposées. Partout des colonnes recouvertes de minces feuilles de métal Monel. Grâce à l'art magique du décorateur, ces colonnes deviendront de grandes colonnes de lumière. Ces colonnes seront divisées en quatre groupes : au premier étage, argent et or, à l'autre, cuivre et vert.

Il va de soi que cette décoration est coûteuse, mais la direction de la Montreal Automobile Trade Association a prié son gérant général, M. Adelstan Lévesque, de ne rien épargner pour faire de ce Salon de 1937 le plus beau qu'on ait encore vu à Montréal. Le programme-souvenir, comme dans le passé, contiendra tous les renseignements que désire posséder le public sur les marques d'automobiles exposées.

Seize ascenseurs seront à la disposition du public dans l'immeuble Sun Life. Le public y trouvera encore de grands vestiaires et de vastes salles de repos.

Nous avons déjà vu, à une exposition particulière, les modèles de Hudson et de Terraplane de 1937 qui seront exposés dans une semaine, au Salon de l'Auto. A cette réunion, M. Ross Mackinnon dit avec raison que l'accroissement des ventes d'automobiles constituait l'un des plus sûrs indices de la reprise des affaires. Cette augmentation s'est d'ailleurs maintenue pendant toute l'année dernière. M. Glen Bannerman, du service de la publicité, reçut à cette réunion les représentants des journaux et des magazines.

La Lincoln-Zephyr, cette élégante voiture qui représente dans la catégorie des autos de prix moyens la Ford Motor Company et la Lincoln Motor Company, fera cette année toute une sensation. Nous en verrons quatre carrosseries, dont un nouveau coupé à trois places. Le moteur V-12

est de 110 chevaux-vapeur. Ses lignes sont naturellement profilées ou aérodynamiques et toute la carrosserie est entendue dans le sens le plus moderne, mais un moderne tout à fait modéré le plus sobre et le plus sûr. Tout a été prévu pour la facilité de conduite et le confort.

Parmi les plus intéressants modèles qui seront exposés au Salon de l'Auto de Montréal, mentionnons : Le modèle sedan de la série 60 Cadillac ; le coupé convertible La Salle ; le Oldsmobile six ; le McLaughlin-Buick, série 48 ; le Chevrolet, modèle Master Sedan ; le Pontiac Six ; le Chrysler, Custom Imperial et le modèle sedan « Air flow » ; le Plymouth et le De Soto de luxe, et maints autres encore.

EXAMEN DU CHAUFFEUR AU SALON DE L'AUTO

« Un exhibit d'un très grand intérêt pour les automobilistes au prochain Salon de l'Automobile de Montréal, est la démonstration de sécurité routière organisée par l'Imperial Oil, Limited », déclare M. P. O. Messier, directeur-secrétaire et ancien président de la Montreal Automobile Trade Association, Limited, et gérant-général de Modern Motor Sales, Limited.

« Cette démonstration est sous le patronage de l'Imperial Oil en coopération avec le ministère de la Voirie de la province de Québec, dans un programme national pour diminuer le nombre des accidents d'automobiles, continue M. Messier. Chacun ai-

me à se considérer comme un bon chauffeur. Cependant, bien peu d'automobilistes possèdent toutes les qualités nécessaires à un bon chauffeur. Ils pourront s'en rendre compte tout en s'amusant en passant l'examen de l'Imperial Oil au prochain Salon de l'Auto.

« Personne ne réagit instantanément devant une circonstance imprévue. Il s'écoule toujours un peu de temps entre le moment où il perçoit un danger et le moment où il commence à réagir pour éviter ce danger, par exemple entre le moment où un chauffeur voit un obstacle et le moment où il commence à appliquer les freins, dit M. Messier. Le temps requis varie suivant les individus entre $\frac{3}{8}$ de seconde et une seconde ou plus. Le temps moyen est de $\frac{5}{8}$ de seconde. Dans l'exhibit de l'Imperial Oil il y a un appareil qui permet de calculer ce temps de réaction pour chaque individu. Si votre réaction est plus lente que la moyenne, il vous faudra prendre la résolution de conduire plus lentement.

Le daltonisme

« Un ou deux hommes sur cent sont incapables de distinguer les couleurs, c'est-à-dire souffrent de daltonisme, poursuit M. Messier. Ce qui crée un danger, c'est que plusieurs d'entre eux ne le savent pas. Il n'existe pas de remède à ce défaut, mais un des tests de l'Imperial Oil permettra de dévoiler ceux qui sont affectés de daltonisme et pourra prévenir des accidents aux intersections où le trafic est sous le contrôle des lumières colorées.

« Un autre appareil permet d'estimer combien chaque individu est affecté par l'éblouissement, une des

causes les plus fréquentes d'accidents. Tous les chauffeurs sont éblouis par les phares d'une autre voiture mais tous ne le sont pas également. Grâce à l'appareil utilisé ici vous pourrez vous rendre compte exactement de l'état de vos yeux sous ce rapport. Et, si votre moyenne est basse, vous devrez être particulièrement prudent en conduisant la nuit.

Estimation de la vitesse

« Une erreur de jugement dans l'estimation de la vitesse à laquelle les autres autos voyagent peut causer un accident. Or, tout le monde ne peut apprécier les situations avec la même précision. Un autre appareil de cet exhibit vous permettra de constater la moyenne de vos erreurs, dit M. Messier, et, si vous êtes en dessous de la moyenne, vous devrez donc être particulièrement prudent quand vous devez dépasser d'autres automobiles sur la route.

« Enfin, un dernier appareil vous permettra de juger de votre habileté à maintenir un automobile sur la route. Dans ce test, l'automobiliste est dans la situation d'un chauffeur qui voudrait conduire à une grande vitesse sur une route remplie d'obstacles. Lorsqu'il a fini sa randonnée imaginaire, une carte lui indique combien de fois il serait tombé hors de la route.

Résultat final

« Après avoir passé tous ces examens, le visiteur au Salon de l'Auto recevra une carte lui indiquant quelle est sa moyenne dans chaque cas, conclut M. Messier. Il pourra donc juger adéquatement de ses capacités de chauffeur. Cela ne veut pas dire que si sa moyenne est très basse il devrait s'abstenir complètement de piloter sa voiture. Mais, il devra exercer plus de prudence particulièrement sur les points où il semble le plus faible et tenter de corriger ses défauts si cela est possible. »

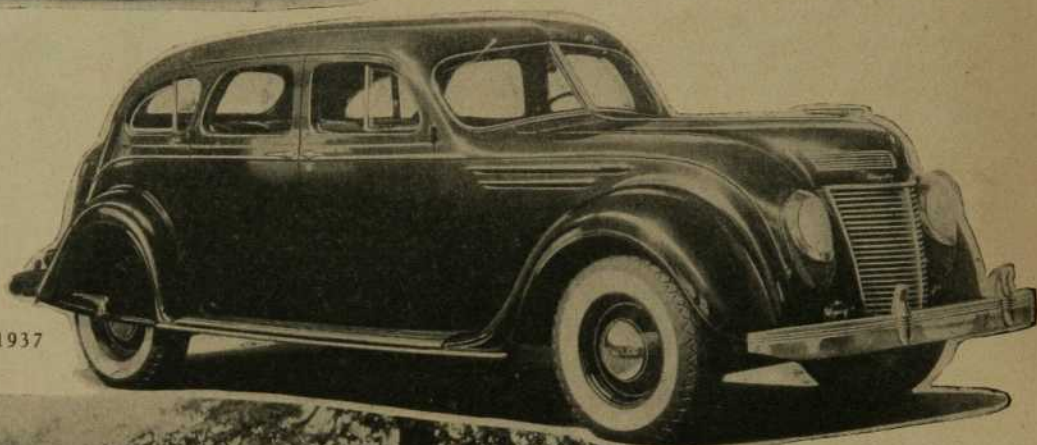
« Ce n'est là qu'un des exhibits intéressants que l'on pourra voir au prochain Salon de l'Auto, déclare M. Adelstan Lévesque, gérant-général de la Montreal Automobile Trade Association, Limited, et du Salon de l'Auto. Le décor sera plus beau que jamais et les voitures exposées souleveront l'admiration de tous les visiteurs. C'est pourquoi ce Salon est un événement d'une importance primordiale pour tout l'est du Canada. »



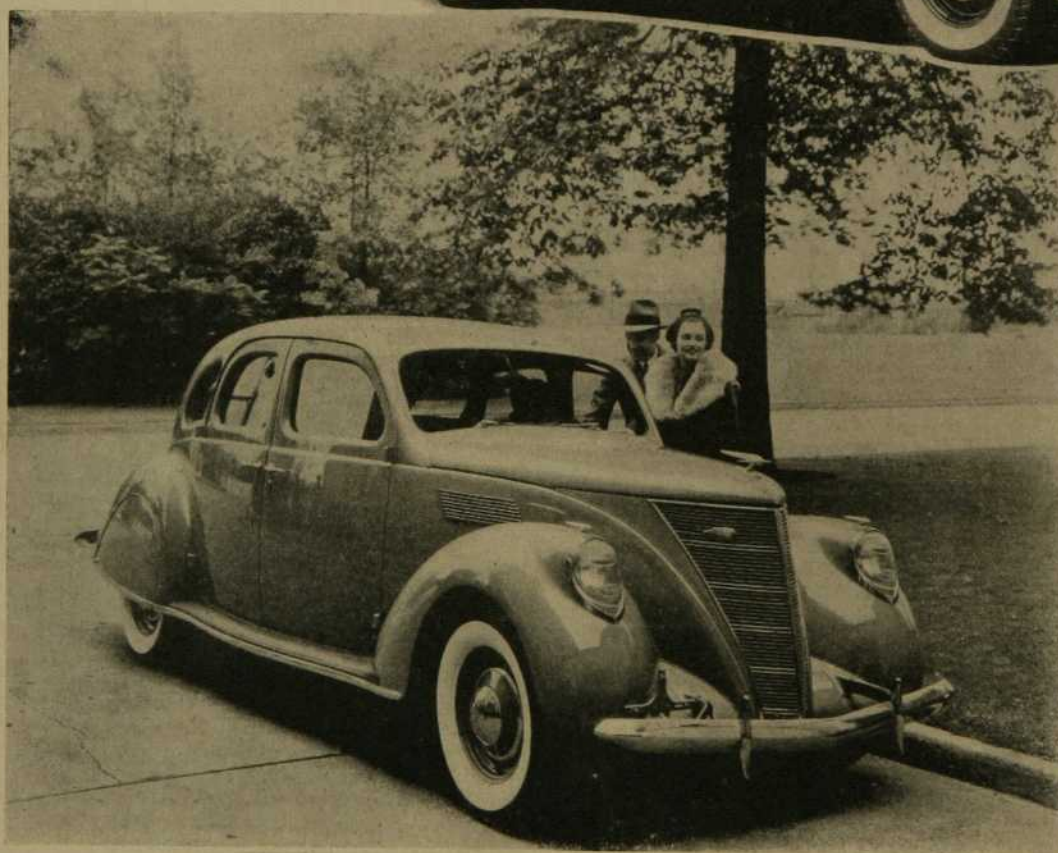


CHRYSLER, Custom Imperial
Modèle sedan de sept places.

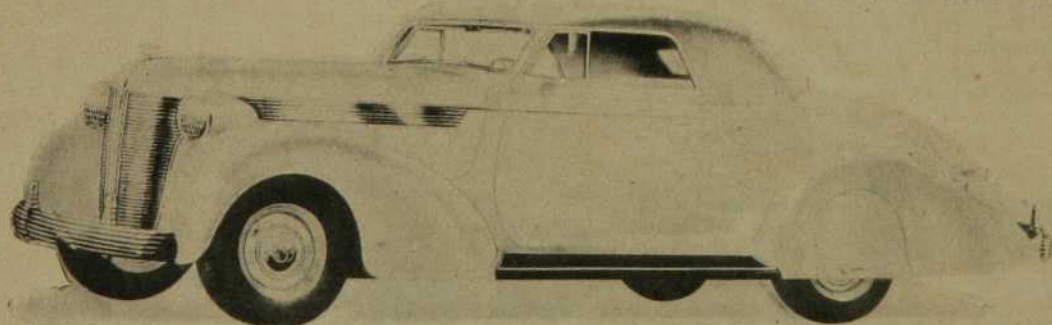
*De Magnifiques
Créations de
l'Industrie Automobile*



CHRYSLER — Modèle sedan "airflow" de 1937

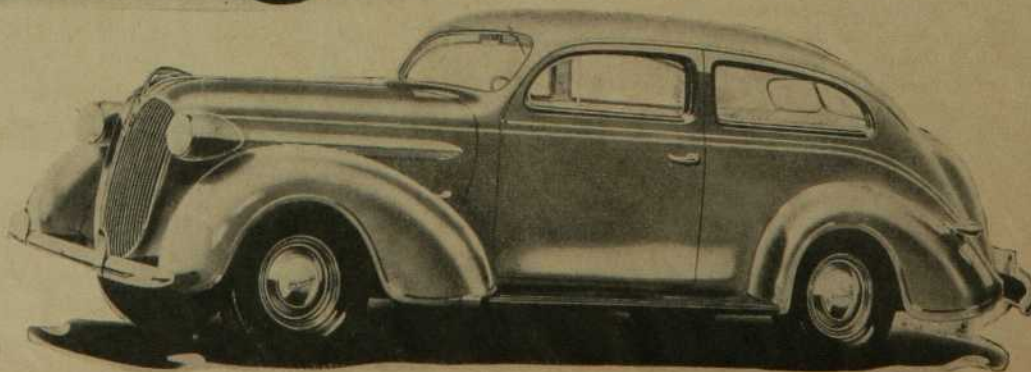


La LINCOLN ZEPHYR
de 1937. — Puissante,
spacieuse et élégante, cette
belle voiture fabriquée par
Ford est une des plus
remarquables de la saison.



Ci-dessus, le DE SOTO DE LUXE
Coupé convertible

Ci-dessous, le PLYMOUTH 1937
Un joli modèle sedan de tourisme,
à deux portes.





CHEVROLET, modèle Master Sedan, avec malle

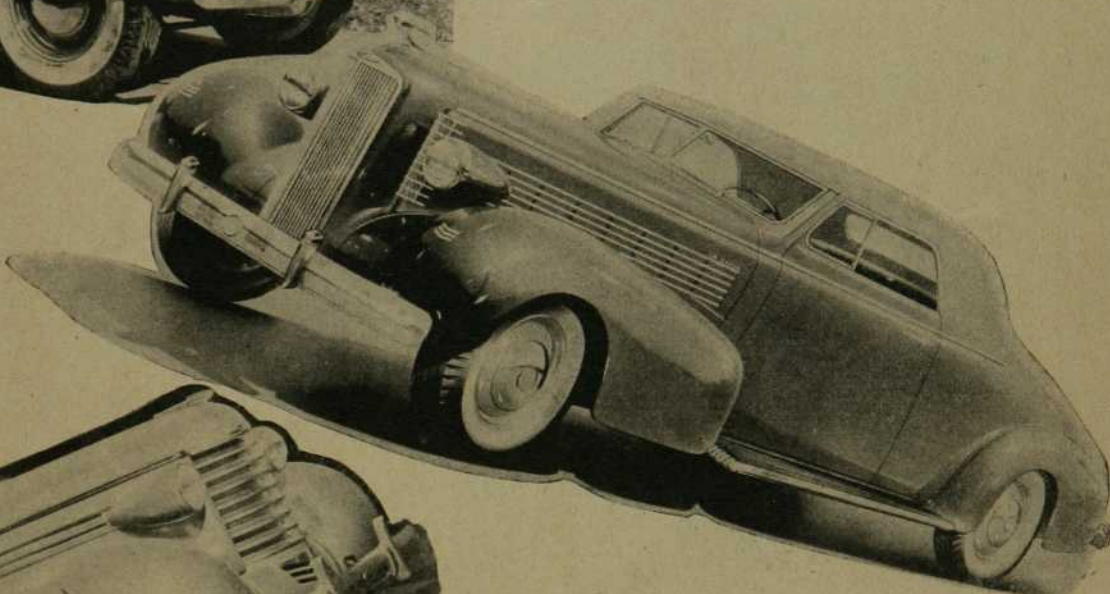
McLAUGHLIN-BUICK. Série 48. Sedan Roadmaster.

Les Créations 1937 de la General Motors

OLDSMOBILE SIX. Modèle Coach.



LA SALLE, coupé convertible.



CADILLAC, modèle sedan
de la série 60.



Ci-contre, le PONTIAC
SIX, sur empattement de
117 pouces. Ce Pontiac
sera connu sous le nom de
Pontiac 224.

Hudson offre un TERRAPLAN

EMPATTEMENT DE 117 POUCES



"Quelle magnifique voiture! Maman dit
qu'elle se conduit presque d'elle-même!"

Le Sedan Super Terraplane, d'après une photographie \$1138 prix le détail à l'usine à Tilbury, Ont.

Avec la Sélection Automatique des Vitesses

Hudson présente aujourd'hui un Terraplane *complètement renouvelé*, plus long, plus bas et plus large, bien que le Terraplane fut déjà, en fait de grosseur et de spaciosité, bien supérieur aux autres voitures de bas prix. Il a 96 chevaux-vapeur, et le Terraplane était déjà en tête de sa classe, l'an dernier, avec ses 88 c. v. Son apparence extérieure est encore plus belle et, par le luxe et l'élégance de son intérieur, le Terraplane se classe d'emblée parmi les voitures de grand prix.

Enfin, ce qui importe le plus : ce Terraplane Hudson 1937 vous apporte la grande innovation de Hudson, la nouvelle Sélection Automatique des vitesses, ce qui est un progrès sans précédent pour une seule année.

UN GRAND PAS EN AVANT dans la conduite et dans la tenue de route

Vous n'avez plus de levier à manier, plus de pédale à presser et cependant vous commandez tous les changements de vitesses, à volonté et à n'importe quelle allure.

Avec la nouvelle Sélection Automatique des vitesses du Terraplane (sur tous les modèles, moyennant supplément) l'embrayage et la transmission agissent automati-

quement. Pour ceux qui le préfèrent, le levier ordinaire des vitesses est installé sans supplément de prix.

Le nouveau châssis "2-X" à Double Inflexion du Terraplane abaisse le centre de gravité de la voiture, sans changer le dégagement. Résultat : meilleure tenue de route et plus de stabilité dans les courbes.

UN GRAND PAS EN AVANT dans l'élégance et dans la spaciosité !

A l'extérieur, plus long, plus bas, plus élégant. A l'intérieur, plus spacieux. Le siège d'avant mesure 55 pouces, — cinq pouces de plus en largeur — c'est-à-dire confort parfait pour trois personnes. Plus d'espace en hauteur, portières plus hautes et plus larges, champ de vision plus vaste, grâce au pare-brise, qui est plus large de six pouces. Plancher libre et plat en avant comme en arrière. Le luxe du capitonnage, le fini de l'intérieur sont ceux de voitures qui se vendent le double du prix du Terraplane.

UN GRAND PAS EN AVANT dans la performance et dans l'économie

La puissance du Terraplane a été portée à un nouveau maximum, 96 et 101 chevaux-vapeur, sans sacrifier la

souplesse. Le rendement se trouve donc multiplié, mais l'économie de consommation est augmentée de 10%. Et le Terraplane était déjà renommé pour son économie.

Vous serez étonné de trouver dans le Terraplane tout ce que vous rêvez pour une voiture, tout en restant dans la catégorie des bas prix. Un examen, un essai vous convaincront qu'il en est ainsi et que le Terraplane est le "No 1 des voitures de bas prix". Venez vous en rendre compte aujourd'hui.

Sedan Super Terraplane, \$1066.14, plus la taxe fédérale, \$71.86 ; total, \$1138, prix de détail à l'usine, à Tilbury, Ont., fret et licence seulement en plus.

PRIX MINIMUM
DU TERRAPLANE **\$881.44**

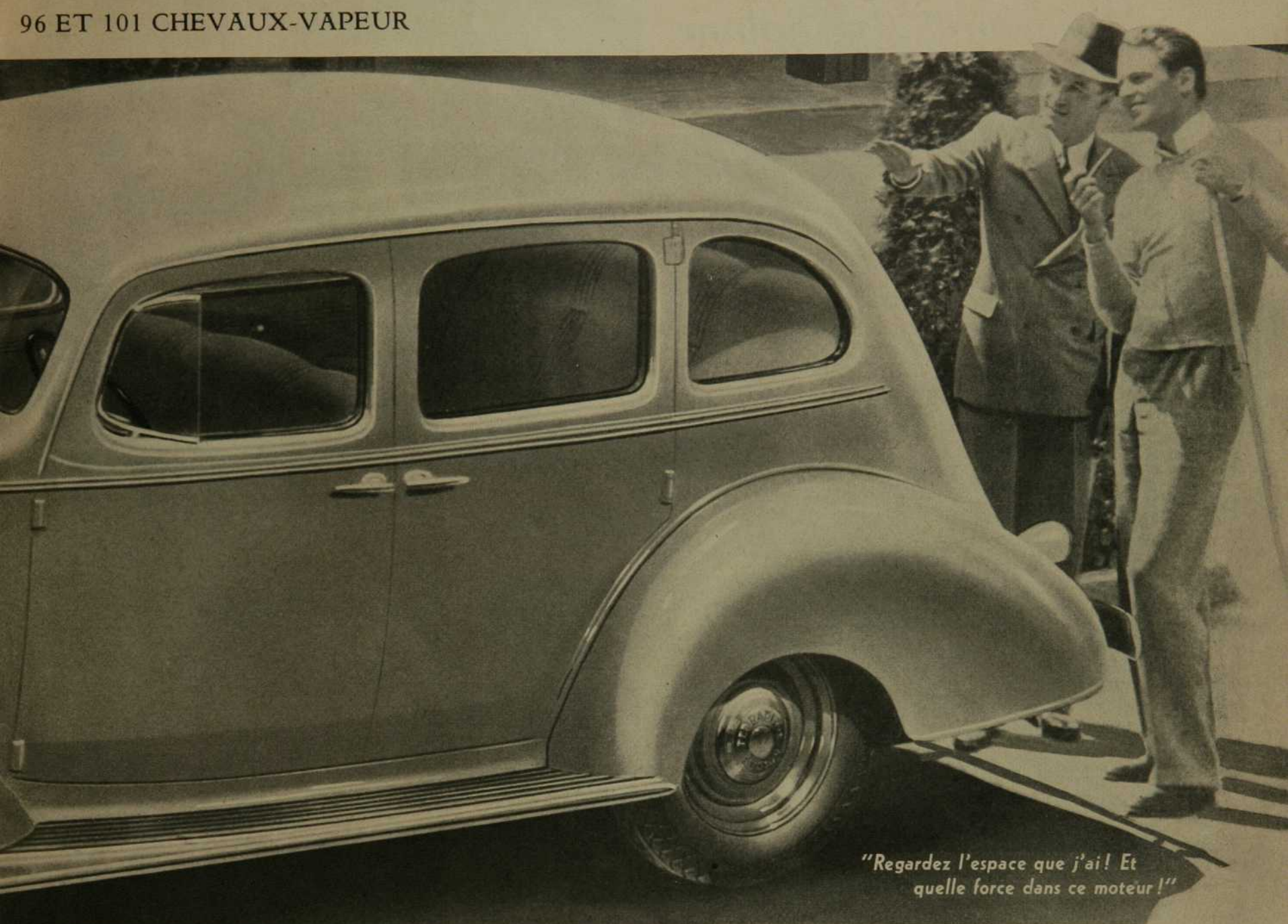
plus la taxe fédérale, \$53.56. Total \$935 pour le Coupé d'affaires, prix de détail à l'usine, à Tilbury, Ont., fret et licence seulement en plus.

HUDSON MOTORS OF CANADA, Limited,
Tilbury, Ontario.

E complètement renouvelé

LE PRIX RESTE PARMI
LES PLUS BAS

96 ET 101 CHEVAUX-VAPEUR



"Regardez l'espace que j'ai! Et
quelle force dans ce moteur!"

Le "No 1" de la classe des bas prix

No 1 pour la facilité de conduite, grâce à la Sélection Automatique des vitesses, qui n'existe dans aucune autre voiture de bas prix.

No 1 avec le Contrôle de Sécurité Radial, qui facilite la conduite, assouplit la tenue de route et garantit le plus sûr freinage.

No 1 en grosseur, avec l'empattement porté à 117 pouces, le plus long des quatre principales voitures de bas prix.

No 1 en spaciosité, car aucune des quatre principales voitures de bas prix n'a des sièges d'avant ou d'arrière aussi larges. Plus d'espace pour les occupants et pour les bagages. Plancher plat partout. Plus d'espace en hauteur et en largeur.

No 1 par la grandeur du champ de vision, car le pare-brise a été élargi de six pouces

et c'est le plus large parmi les quatre principales voitures de bas prix.

No 1 par le rendement et l'économie.

On a augmenté le rendement de cette voiture qui détenait cependant la plupart des records du genre, dans cette catégorie. En 1936, Terraplane était le champion pour l'économie. En 1937, sa consommation et son coût d'entretien sont encore plus bas.

No 1 par la puissance, qui est portée à 96 et à 101 chevaux-vapeur (choix de 102 ou 107 c.v., avec culasse spéciale), ce qui dépasse les quatre autres principales voitures de bas prix. Et malgré cela, 10% de plus d'économie de gazoline.

No 1 par le luxe de l'intérieur. La richesse des tissus et le fini du capitonnage vous paraîtront incroyables dans une voiture aussi peu coûteuse.

No 1 par la sûreté du freinage, grâce au système exclusif de freins Hydrauliques Duo-Automatiques. Ce sont les seuls freins hydrauliques supplémentés par un second système de freins d'urgence qui sont actionnés par la même pédale. L'Anti-Récul Hydraulique, qui empêche la voiture de descendre de recule dans une côte, est installé moyennant un supplément.

No 1 par la sécurité, à cause de la carrosserie toute d'acier et du toit d'acier solide sans soudure, deux innovations du Hudson dans la classe des bas prix.

No 1 par les innovations importantes... TROIS GRANDS PAS EN AVANT, qui dépassent toutes les autres voitures de la catégorie des bas prix.

Choix de 5 attrayantes nouvelles couleurs de carrosserie et 3 couleurs facultatives, moyennant un léger supplément.

Conduisez LES VOITURES DE HUDSON

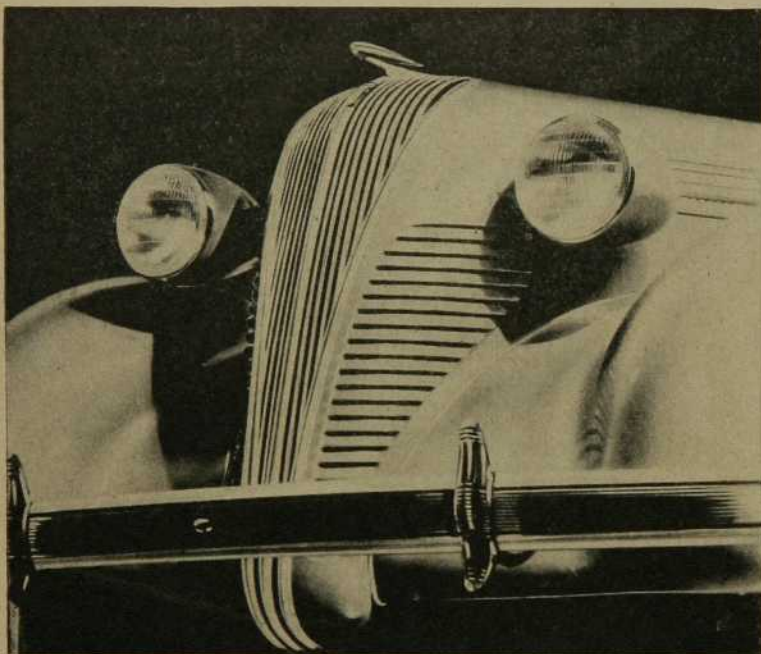
TERRAPLANE • HUDSON SIX



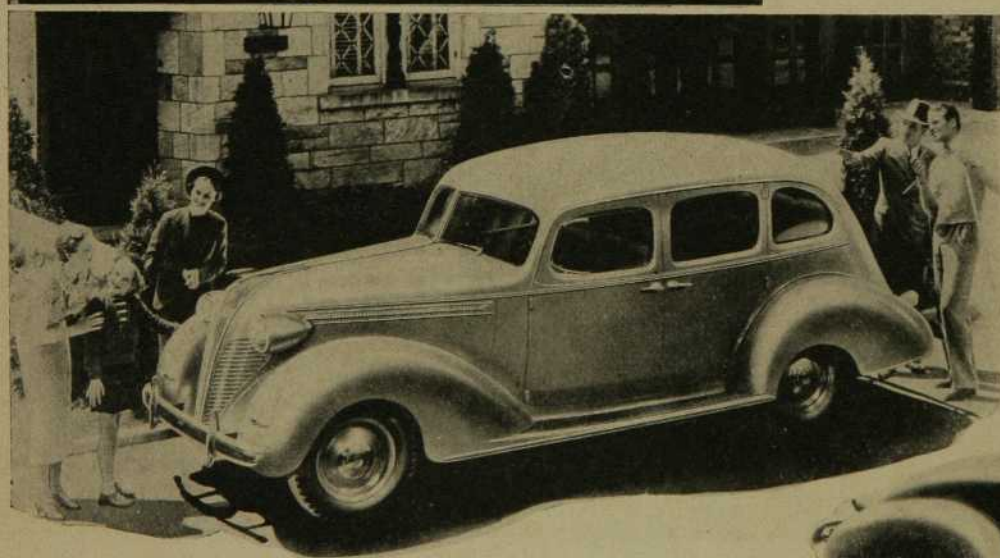
HUDSON HUIT • VÉHICULES DE COMMERCE

Les Nouvelles Voitures Hudson et Terraplane

L'avant des automobiles Hudson de 1937 a une allure particulièrement distinguée. Grille en acier inoxydable et phares d'un modèle nouveau.

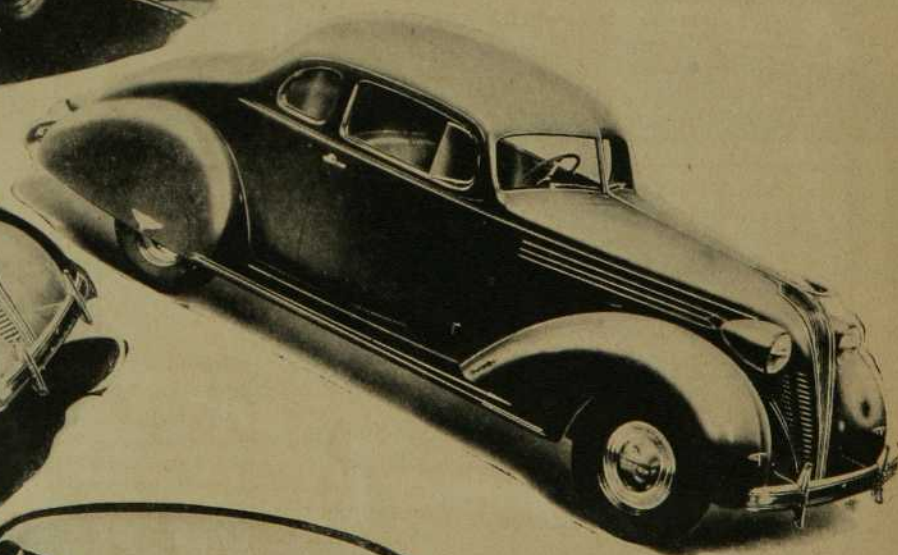
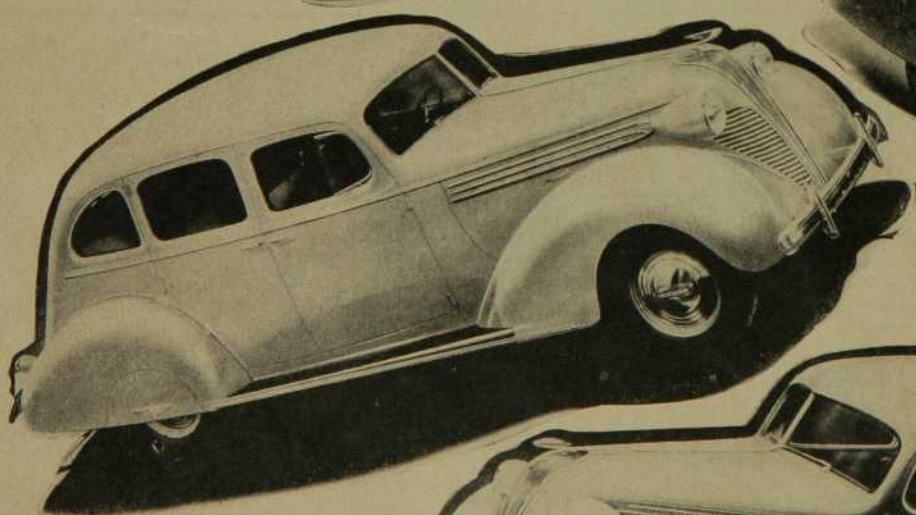


Le tableau de contrôle, le volant et le pédalier des Hudson de cette année. A noter ici le changement de vitesses automatique et le dispositif de la Main Electrique qu'on trouve sur plus de 90.000 voitures Hudson.

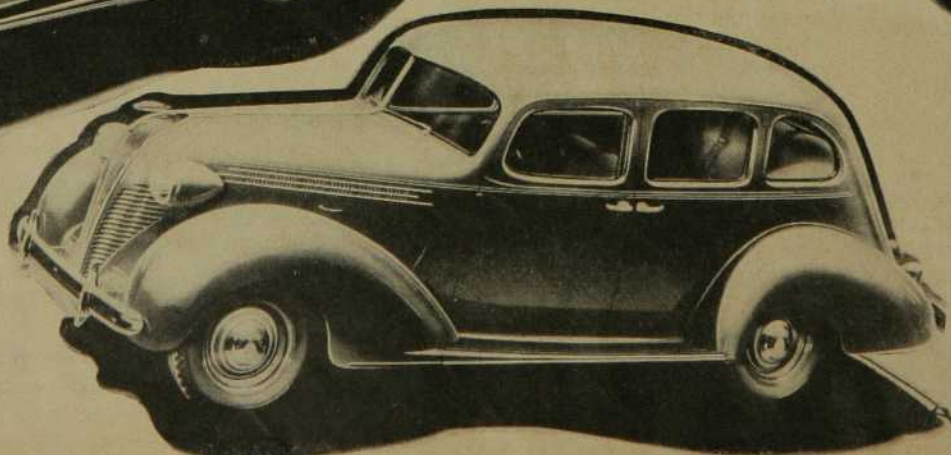


Le Terraplane canadien de 1937, plus long, plus bas, plus large et plus spacieux. Modèle sedan, empattement de 117 pouces, moteur de 96 h. p.

Les autos Hudson, bien que plus basses cette année, sont plus longues, plus larges et plus spacieuses. Ci-dessous, le Coupé Hudson Huit cylindres.



Ci-dessus, un Sedan Hudson Six, sur empattement de 122 pouces, avec moteur de 101 h. p. Ces voitures, plus longues et plus spacieuses, se conduisent plus facilement et offrent tout le confort imaginable.



A gauche, le Super-Terraplane de 1937, empattement de 117 pouces, six cylindres, 96 ou 102 chevaux-vapeur. Le modèle illustré ici est le sedan.

Le Chemin du Bonheur

(Suite de la page 24)

— Pour l'amour du changement. La maison, chez nous, est toujours tranquille. Au Parc, tout est gai et brillant.

— Vous aimez le brillant et la gaieté. C'est tout naturel.

Une touche de regret dans sa voix frappa l'oreille délicate de Flore.

— Est-ce mal? demanda-t-elle. Si vous viviez toujours à la Grille, ne voudriez-vous pas en sortir un peu? Est-ce mal de souhaiter d'être riche?

— Vous désirez être riche? dit Vernon, ses yeux sur elle.

— Oui, dit Flore, avec un rire candide. Ça doit être délicieux. Pensez à tout ce que l'on peut faire quand on a de la fortune. Oui, ça doit être très agréable d'être riche.

Une ombre presque trop légère pour être perceptible passa sur le beau visage de Vane. Cette enfant qui avait à peine fini de grandir était-elle déjà une femme?

— Que feriez-vous donc, si vous étiez riche, mettons comme M. Lambton par exemple?

— Ce que je ferais? Oh, j'achèterais tout de suite une belle voile neuve pour la "Cloche-d'Argent". Puis je ferais bâtir à côté de notre maison un beau laboratoire pour l'oncle Casimir. Et puis... et puis... eh bien, je ferais un grand voyage. J'irais voir des villes que je ne connais pas. Savez-vous que je n'ai jamais été à Londres?

Vane sourit, et elle continua:

— C'est que je n'ai pas vécu encore, comme dit M. Fitzjames. Il prétend qu'à Nouvelle-Ville c'est le sommeil, la léthargie. Est-ce vrai? Le monde est-il si différent du peu que j'ai vu?

— M. Fitzjames paraît le croire, et lui au moins il ne dort pas.

L'âpreté de sa voix causa à Flore un léger étonnement.

— Continuez, reprit-il. Vous ne m'avez pas dit la moitié de ce que vous voudriez faire si vous étiez riche.

— Eh bien, je voudrais aussi acheter des robes. Vous doutez-vous que celle-ci est ma plus belle?

— Elle est très jolie.

— Mais elle m'a beaucoup servi. J'en suis fatiguée. Ne croyez-vous pas, vous, que la fortune est une chose enviable?

— Comment voulez-vous qu'un artiste pauvre ait une opinion là-dessus, Mademoiselle Flore? M. Fitzjames pourrait vous le dire. Le comte, son père, a une grosse fortune.

— Ah oui, dit Flore, sans enthousiasme, il m'a parlé du château de sa famille, des bals de Londres, des théâtres. Tout ce qu'il faut que je voie, assure-t-il, pour sortir de mon sommeil.

Elle rit franchement, inconsciente du nuage sur le front de son compagnon.

— Les paroles de M. Fitzjames sont peut-être celles de la sagesse, dit le peintre. Quand le moment sera venu, vous verrez Londres... et vous trouverez le bonheur.

— Je ne crois pas. Réginald quittera Nouvelle-Ville pour se faire une carrière puisque c'est un garçon. Mais moi je resterai à la Grille, continuant de dormir toute ma vie, préparant les rôties de l'oncle Casimir et errant sur la mer à bord de la "Cloche-d'Argent".

Vernon la regarda longuement; l'étudiant. Sur son joli visage, il lut un peu de regret, de tristesse. Quelle ombre avait passé sur sa naïve insouciance? Quel était le sens du soupçon léger échappé de ses lèvres si fraîches?

Vane Vernon sortit sur le balcon et l'arpena en se posant ces questions. Il y avait à peine quelques semaines, il avait rencontré une vraie jeune fille, une enfant qui jouait aux boules de neige avec son frère, et riait du rire clair d'un cœur paisible. Et maintenant? Était-ce le bavardage de ce sot londonien hâbleur qui l'avait changée?

Une voix sonna derrière lui:

— Vous prenez le frais, Vernon, ou vous vous reposez les yeux?

C'était l'honorable Fitzjames qui s'adressait à lui d'un ton protecteur — un grand seigneur parlant à un artiste impécunieux. Pourtant, le dandy avait trop l'habitude du monde pour n'avoir pas remarqué que le peintre était, lui aussi, un gentleman, et plus d'une fois les manières en même temps si parfaites et si simples du peintre l'avaient dérouter.

— Cette abondance de lumière et ce déploiement de couleurs suffiraient à vous aveugler, continua l'Honorable.

— Je ne vous savais pas si sensible.

— Ou vous voulez dire que je devrais être accoutumé? Il est vrai que me voilà ici depuis longtemps. Si les filles sont deux oies, le père Lambton m'amuse, et la cuisinière connaît bien son métier. Je ne me serais pas autant attardé peut-être, si je n'avais découvert une véritable perle, une charmante fleur qui s'épanouit dans le désert.

— Est-ce de mademoiselle Bertram que vous parlez?

— Naturellement. Vous ne supposez pas que c'est de Maud ou de Georgette? J'aurais bien voulu qu'une des deux fût éligible. Cela eût tranché ma destinée. Mais comment me résigner quand mademoiselle Bertram est là? On ne choisit pas la dose de médecine quand la coupe de champagne est à côté.

Vane Vernon, les mains dans les poches, regardait obstinément le paysage.

— Vous ne semblez pas approuver, Vernon, reprit l'indiscret. Ma foi, c'est tant mieux. J'ai peur des extrémités où me conduirait la jalousie. Vous semblez en faveur dans la place, vous donnez des leçons au jeune Bertram, je crois?

Vane Vernon continua à garder le silence et se pencha sur la balustrade pour examiner les buissons au-dessous.

Réduit à parler seul, l'Honorable ne se tint pas pour battu.

— Eh! oui, elle ferait une délicieuse vicomtesse. Mais le moyen de se laisser aller à ses goûts quand les parents du candidat au mariage ont décrété qu'il devait chercher de l'argent, qu'ils lui répètent depuis son enfance qu'un cadet ne doit compter que sur lui-même pour assurer sa fortune, que le seul moyen est d'épouser une femme riche, et qu'ils ont pris la peine de lui dénicher les filles d'un opulent marchand de pilules. On m'a seriné que le temps de l'amour dans une chaumière est passé... et mes sages ancêtres sauraient bien me le démontrer, si j'étais tenté de commettre une folie.

Vane Vernon se pencha encore, puis se redressa.

— Que regardez-vous là? demanda l'Honorable, intrigué.

— Je me demandais, dit Vane, avec une calme conviction, si un homme que l'on jetterait par-dessus la balustrade se romprait les os.

— Expérience inutile! décréta l'Honorable. Rentrons.

(Lire la suite page 36)



TRAVAIL DU SOIR pour votre Kodak

Il est facile de prendre des photos LA NUIT

Il existe maintenant un moyen tout à fait nouveau d'égayer vos réceptions... de passer beaucoup de bonnes soirées en famille, à la maison... de commencer un passe-temps fascinant. Vous n'avez qu'à sortir votre appareil photographique dès qu'il fait nuit — et le plaisir commence. Les nouveaux films rapides et les nouvelles ampoules permettent de prendre facilement des photos la nuit.

Vous pouvez prendre des photos la nuit avec votre appareil actuel, s'il peut prendre des "poses"; et s'il est muni d'un obturateur f.6.3 ou d'un plus rapide, les instantanés la nuit sont alors très faciles. Vous n'avez qu'à charger votre appareil avec un Film Kodak "SS" ou un Film Verichrome Kodak et à employer les lampes Mazda Photoflood ou Photoflash.



N'acceptez rien autre que le film dans la boîte jaune si connue.

LIVRET GRATUIT

Procurez-vous d'abord, chez votre marchand, le livret GRATUIT sur les Photos la Nuit... et alors vous serez prêt à en prendre vous-même. Il explique tout ce qui concerne les photos prises la nuit... dit quel film employer... comment régler l'appareil... et suggère aussi tout un tas de photos à prendre.

Au Canada, "Kodak" est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de la Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

Rions, c'est l'heure



— Allez... oust! emportez ça aussi... vite!...

TRANSFORMATIONS

— Papa, les crabes, est-ce que ça sert à quelque chose?
— Mais certainement! il y a des hôtels qui en font des homards à l'américaine.

LEQUEL A RAISON

Deux jurés discutent de leurs fonctions.
— Moi, dit l'un, j'accorde toujours les circonstances atténuantes; je me mets à la place de l'accusé.
— Et moi, répond l'autre, je les refuse toujours; je me mets à la place de la victime.

TAXOLOGIE

— Comment s'appellent donc les impôts en Angleterre?
— C'est l'income-tax.
— Et ici?
— C'est la taxe-incommode.

LE TEMPS MORALISATEUR

— Avez-vous remarqué, au cours de cet été, que, chaque fois que les baigneuses se disposaient à profiter de leur liberté hebdomadaire pour se livrer à leur sport favori, le temps se couvrait aussitôt?
— C'était sans doute pour leur donner une leçon.

PROFITS ELECTORAUX

— Tu as une bien jolie montre.
— Oui; c'est un cadeau de mon député.
— La chaîne aussi est magnifique!
— Ça, c'est un cadeau de son concurrent.

LA PRECAUTION

— Ma nouvelle auto peut facilement faire du cent vingt à l'heure mais je suis un homme prudent et je prends toujours des précautions.
— Oui, je vois ça, tu fais ton testament avant d'embarquer dans ta machine.

AU TELEPHONE

— Vous n'avez pas encore le téléphone automatique chez vous?
— Non, c'est toujours l'ancien système.
— Je vous plains!
— Pourquoi donc? il ne faut rien exagérer, il arrive parfois que la téléphoniste me donne le numéro que je lui demande.
— Oh, alors, c'est certainement une erreur!

PAR TELEPHONE

Madame est au bain et le téléphone sonne, mais comme il y a une rallonge, madame n'a qu'à étendre la main pour saisir l'appareil, c'est madame Biscotte qui parle; dis donc je t'attends sans faute pour dîner.
— Mais, ma chère amie, c'est impossible, je n'ai pas encore reçu ma nouvelle robe.
— Oh, ça ne fait rien, viens telle que tu es.

POUR LA CIRCONSTANCE

Monsieur. — Peux-tu préparer un bon dîner pour ce soir?
Madame. — Il y a un restant de poule et un de canard, un morceau de veau et des écrevisses.
Monsieur. — Parfait! tu mettras sur le menu: Crépuscule de volaille, larme de veau, soupir de caneton et madrigal d'écrevisses.
Madame. — Est-ce que tu deviens fou?
Monsieur. — Pas le moins du monde, mais j'ai invité un poète à dîner.

PAS CURIEUX

— Comment, tu n'as jamais entendu parler du passage de la mer Rouge par les Hébreux?
— Ma foi non, mon cher; que veux-tu, je ne lis jamais les journaux.

LE REFUGE

Madame. — Il pleuvait tellement que j'ai dû me réfugier dans un grand magasin.
Monsieur. — Diable! je suis certain que voilà une pluie qui me coûte cher!

AU RESTAURANT CHIC

Le client. — Dites-moi, est-ce que vous n'exagérez pas un peu?
Le garçon. — Pourquoi?
Le client. — Vous me demandez trois piastres pour une aile de poulet, je ne vous ai pourtant pas demandé une aile d'aéroplane!

PLAISIR OU CORVEE

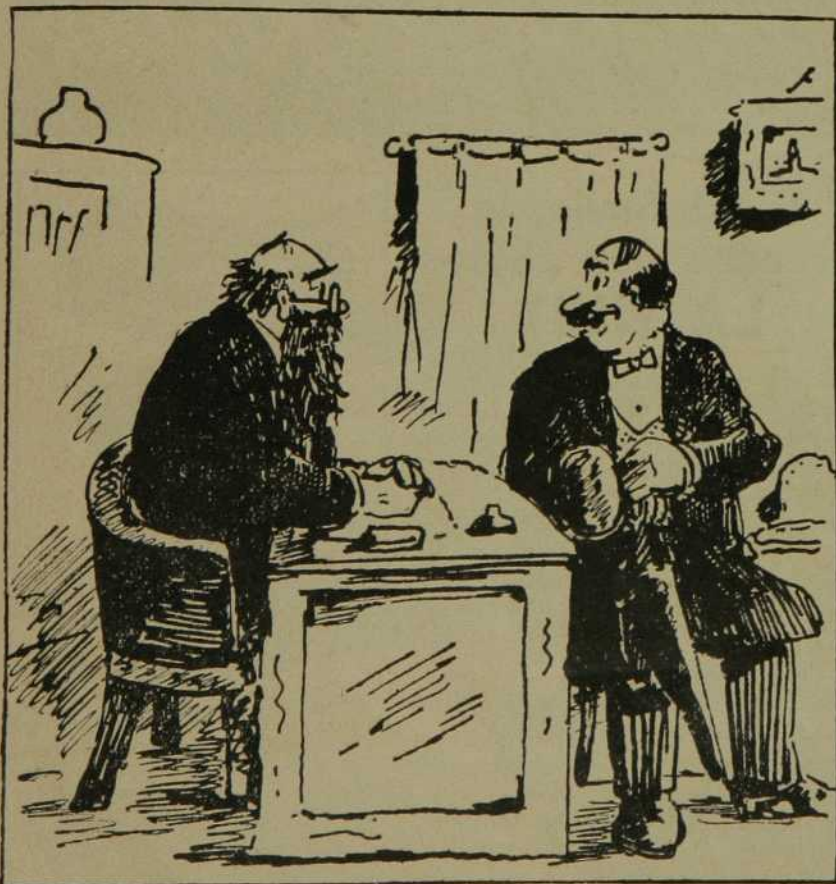
— As-tu passé de bonnes vacances cet été?
— Oui, j'ai fait plus de quinze cents milles en bicyclette.
— C'est épatant; mais je me demande ce que tu aurais dit si tu avais été forcé de les faire.

LE CAUCHEMAR

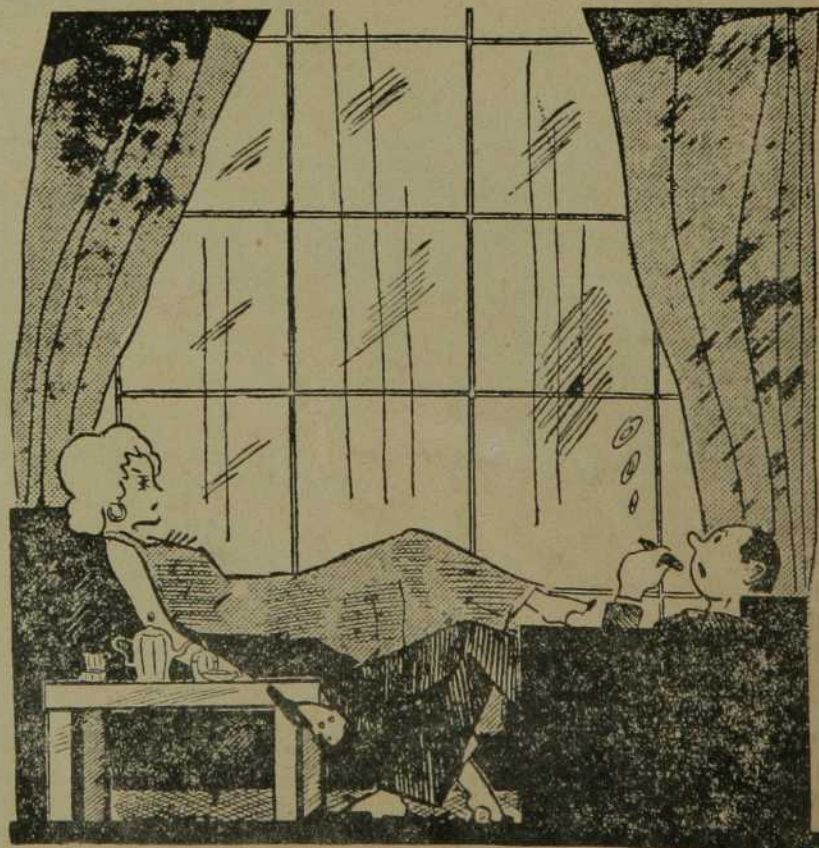
— J'ai fait un rêve épouvantable, la nuit dernière.
— J'ai rêvé que j'étais mort et qu'on m'enterrait.
— Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde?
— Oui, mais j'étais le seul à avoir du chagrin.

GENRE D'INSECTES

— Papa, un endroit où l'on travaille beaucoup peut se comparer à une ruche d'abeilles?
— Oui, mon garçon; c'est un terme poétique et qui peint bien la chose.
— Alors, les ministères des Affaires étrangères de tous les pays d'Europe sont des ruches d'abeilles puisque les journaux disent qu'on y travaille beaucoup en ce moment?
— Non, mon garçon; ce sont plutôt des nids de guêpes.



— Votre cas est net... Il s'agit d'un dédoublement de personnalité, il y a certainement deux hommes en vous.
— Parfait, docteur, j'enverrai l'autre régler vos honoraires...



— C'est épouvantable, Jimmy, j'ai perdu mon collier de perles!
— Encore! Ça fait la quatrième fois depuis le début du mois?...
— Oui!... Mais cette fois, c'est vrai...



LE SECRET DE LA VALLÉE

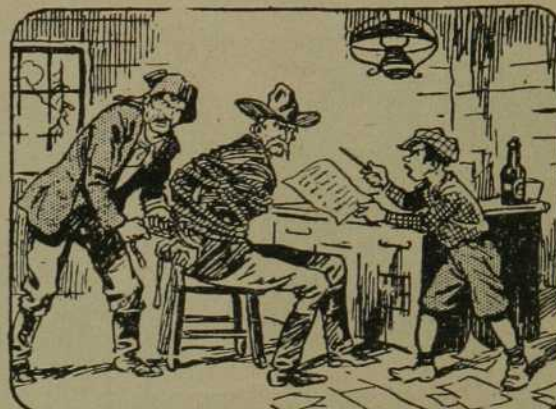
EPISODE NUMERO 20



1—On comprend avec quel surprise O'Neill reconnut en l'homme masqué celui qu'il avait injustement envoyé en prison.



2—Puisqu'il le tenait en son pouvoir, il allait en profiter. "Si tu ne m'écoutes pas, lui dit-il, je te mets aux mains du shérif."



3—Il écrivit un acte de vente puis il détacha un des bras du prisonnier. "Je t'ordonne de signer tout de suite l'acte de vente", dit-il.



4—Le père de Jeanne et de Jean fit mine de vouloir se soumettre. O'Neill et son fils riaient du succès de leur manœuvre.



5—Mais au moment où il allait signer, Caron renversa la table et jeta l'encrier au visage de son cruel ennemi.



6—O'Neill se retint de ne pas assommer son prisonnier. "Je te forcerai à vendre ton ranch," cria-t-il.



7—Le fils O'Neill prépara deux chevaux. L'un pour son père et l'autre pour Caron, qui y fut solidement attaché à la selle.



8—Pendant ce temps, Jacques et Jeanne, s'inquiétaient du fugitif. Ils se rendirent à la caverne, mais n'y trouvèrent que le cheval.



9—Soudain, Jeanne retint le bras de Jacques. Deux hommes à cheval montaient dans la montagne. L'un d'eux était ligoté sur sa monture.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE N° 7



1—Poursuivi par le gros dogue du château et par le matelot, Yves grimpa sur les créneaux de la terrasse.



2—Soudain il perdit l'équilibre et, avec un cri, il tombe à la mer. Le matelot qui le poursuivait était l'homme au crochet de fer !



3—En bas de la muraille, la mer battait les rochers. Le jeune homme perdit connaissance. Bientôt le courant l'emporta vers le large.



4—Aussitôt, le matelot et un autre homme, que nous connaissons bientôt, se précipitèrent à son secours. Mais il se passa plusieurs minutes avant qu'ils pussent l'atteindre.



5—Faisant la chaîne, les deux hommes réussirent à tirer le jeune homme sur la grève. Quel intérêt avaient-ils à sauver celui qui avait osé surprendre leur secret ?



6—Le matelot le transporta au château. Son compagnon lui ouvrit une lourde porte de chêne. La jeune fille, qui avait été témoin de l'accident, les attendait à l'intérieur.



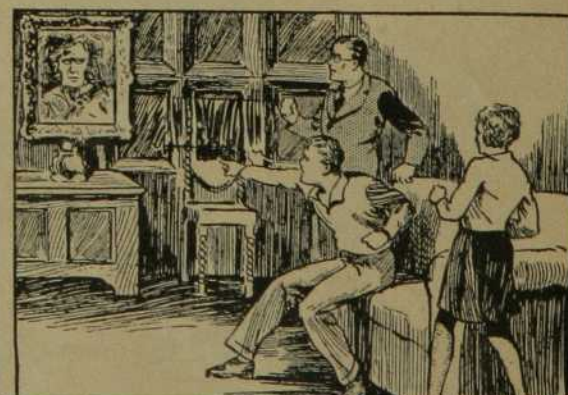
7—Yves fut étendu sur un fauteuil. La jeune fille et l'homme aux lunettes restèrent près de lui et le ranimèrent.



8—Quand il ouvrit les yeux, Yves fut bien étonné de voir la jeune fille qu'il croyait prisonnière de cet inconnu.



9—La fillette le lui présenta en disant : "Voici mon oncle, M. Morance. Comme je suis orpheline, il est mon seul parent."



10—M. Morance offrit à Yves un emploi au château, ce qui fut accepté avec plaisir. Soudain, Yves montra un vieux tableau représentant un ancien guerrier. "Les yeux bougent !", cria-t-il.

(A suivre dans le prochain numéro)



LA PISTE PERDUE

EPISODE NUMERO 6



1—Le cheval d'Henri était tombé alors que celui-ci et ses compagnons fuyaient un troupeau de bœufs lancés dans la prairie.



2—Heureusement, Lisette put ramener le cheval au jeune homme. Mais deux bœufs énormes couraient dans leur direction.



3—Henri sauta sur sa monture et la course continua. Cependant, les bœufs se trouvaient bien près et les chevaux semblaient fatigués.



4—L'un des cow-boys avait vu le danger que couraient les jeunes gens. Armé d'un long fouet, il entreprit d'éloigner les bêtes furieuses.



5—A ce moment, un cri fit se retourner les deux jeunes gens. Un inconnu venait dans leur direction au galop de son cheval.



6—Lisette et Henri arrêterent leurs montures. "Je venais vous aider" dit l'inconnu. Henri ne pouvait se douter que cet homme était un bandit.



7—En effet, c'était Jim Spike, celui qui lui avait volé sa carte dans le train. Quel mauvais coup méditait le traître ?



8—Les deux jeunes gens, suivis de l'inconnu, rejoignirent le rancher. Jim Spike se présenta comme un cow-boy en quête de travail.



9—Le rancher lui proposa alors d'entrer à son service. Jim Spike voulait sans doute s'emparer de l'autre partie de la précieuse carte.



10—Il avait appris que dans une région indiquée sur la carte se trouvaient de riches mines découvertes par le père d'Henri.



11—Les deux serviteurs nègres de M. Dubuc attendaient le rancher devant la maison. C'étaient d'honnêtes serviteurs très dévoués.



12—Pendant que M. Dubuc présentait son nouvel employé au chef des cow-boys, Henri dit à Lisette : "Où donc ai-je vu cet inconnu ?"

(A suivre dans le prochain numéro)

Votre PEAU A-T-ELLE L'ÂPRETÉ d'une LIME?



Vos mains sont-elles rudes au toucher, laides à voir? Votre peau a-t-elle l'âpreté d'une lime?

Essayez donc alors le Baume Italien, cet émollient fameux de la peau dont la vogue va sans cesse croissant. Vous verrez comme votre peau redeviendra vite douce et lisse.

Le Baume Italien est reconnu dans tout le pays comme la lotion pour la peau la plus économique et la plus efficace qui ait jamais été créée. Une enquête indépendante faite récemment dans une grande ville a révélé le fait très intéressant que le Baume Italien était employé dans plus de 50% de tous les foyers où l'on fait usage de préparations du même genre et dans trois fois plus de foyers que tout autre produit de toilette similaire. Sèche et ne colle pas. Demandez aujourd'hui la bouteille Vanity GRATUITE.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

GRATIS

Campana Corporation Ltd.,
4 Caledonia Rd., Dépt. D
Toronto, Ont.

Messieurs: Je n'ai jamais
essayé le Baume Italien.
Veuillez m'envoyer gratuitement
et port payé la bouteille
Vanity.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

APPRENEZ A DESSINER ET PEINDRE

DEMANDEZ NOTRE BROCHURE
ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE

ECOLE DE DESSIN POUR TOUS
59 E RUE ST. JOSEPH
QUEBEC

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

Le Chemin du Bonheur

(Suite de la page 31)

— Oui, je crois que c'est plus sûr, répondit le peintre.

Le sens de l'affirmation échappa complètement à l'Honorable.

Lorsque l'artiste revint dans le salon, son visage paraissait plus sévère que jamais. "Un prince en colère", murmura Maud à Flore qui prenait congé.

— Bonsoir, chère petite Flore, mimaudait Georgette.

— Etes-vous sûre que vous n'avez pas besoin de l'auto? offrit la bonne Mme Lambton. Ces nuits de printemps sont dangereuses. N'est-ce pas votre avis, monsieur Vernon.

— Le temps est très doux, protesta Flore.

L'Honorable M. Fitzjames accompagna les jeunes Bertram jusque dans le vestibule. Quand il voulut arranger son écharpe, Flore se tira légèrement de côté et ce fut sur l'épaule de Réginald que tomba la main du complaisant gentleman.

XIII

Plénitude de joie

— Dieu merci, la corvée est finie! s'exclama Reggy dès qu'il fut sur la route. Des chevaux sauvages ne me tireraient plus au Parc, tu m'entends, Flore? Le dîner n'était pas mauvais, mais il me faudrait toute une boîte de pilules du papa Lambton pour le digérer.

— Tais-toi, Reggy, tu n'es qu'un ingrat. Ils sont bien bons de nous inviter.

— Très aimables, mais c'est un genre d'amabilité qui me tue. Regardez les étoiles, monsieur Vernon, ça vous changera.

C'était une de ces belles nuits de printemps qui annoncent que l'été est en route. Dans le ciel clair, les étoiles scintillaient comme des diamants dans les cheveux d'une femme.

Sur l'invitation de Reggy, Flore leva les yeux, et poussa un long soupir. Vane Vernon lut sur son visage son ravissement.

— Très beau, murmura-t-il, sans expliquer s'il parlait du visage de Flore ou de la voûte étoilée.

— Très beau, répéta la jeune fille à voix basse. Ne vous ai-je pas promis que Nouvelle-Ville-Royale serait ravissante au printemps? Attendez l'été.

— L'été? Oui... peut-être. Je crains de ne pas voir l'été à Nouvelle-Ville.

Il parlait bas, comme elle l'avait fait et la jeune fille ne saisit pas sur-le-champ le sens de ses paroles. Soudain, elle comprit, et elle tourna vers Vane un visage épouvanté comme si elle venait d'entendre un glas funèbre. Ce ne fut que quelques secondes. Elle courba la tête, puis d'un ton mesuré:

— Vous avez l'intention de partir?

Vernon jeta un coup d'œil sur Réginald qui marchait un peu en avant. L'expression qui avait un instant bouleversé le joli visage lui avait échappé. Il n'entendit que l'accent tranquille de la voix douce.

— Oui, je crois que je partirai. Pourquoi resterais-je? C'était à lui-même qu'il posait la question.

Pourtant Flore répondit:

— Pourquoi? Vous êtes fatigué de Nouvelle-Ville? Vous êtes ici depuis...

— Depuis quatre mois.

— Quatre mois? Je ne croyais pas qu'il y avait si longtemps.

— Cela ne m'a pas semblé long.

— Le pays a dû vous paraître bien morne, à vous qui avez vu et fait tant de choses? Du moins, le séjour a pu vous être un repos.

— Un repos! Une pointe d'ironie vibrante dans sa voix. Oui, c'est pour chercher le repos que je suis venu, mais il est bien rare que l'on trouve ce que l'on cherche.

— Vous n'avez pas été heureux ici? demanda Flore très bas.

— Heureux et malheureux. Jamais aussi malheureux que je le suis ce soir, Flore.

Il avait prononcé son nom presque inconsciemment et sa voix avait pris plus de douceur.

Une faible rougeur monta aux joues de la jeune fille. D'entendre son nom sur ses lèvres lui avait causé un plaisir très doux mêlé d'une tristesse qu'elle ne s'expliquait pas.

— Je suis fâchée pour vous, dit-elle, avec simplicité. Je croyais...

— Vous vous imaginiez que tous étaient aussi innocents et heureux que vous? Ce n'est pas ainsi. Le monde que vous désirez connaître n'est pas l'heureux monde joyeux que vous croyez. Je puis vous le dire, moi qui le connais bien. Je...

L'expression inquiète du jeune visage levé vers lui arrêta net sa diatribe:

— Je suis un vieux hibou; il ne faut pas vous laisser effrayer par mon chant lugubre... Ecoutez, voici quelque chose de bien plus agréable à entendre.

Un rossignol commençait de verser dans la nuit un flot de mélodie. Les lèvres de la jeune fille frissonnèrent et ses yeux, malgré elle, s'emplirent de larmes.

— Oui, reprit l'étranger, il me faudra partir. Comme vous le dites, je me suis reposé et je dois reprendre mon pèlerinage. Et cependant... cependant... le ciel sait ce qu'il m'en coûte de partir.

— Vous le regrettez tant? dit Flore, incrédule. Eh bien! Réginald aussi sera très peiné de votre départ.

— Oh! Réginald!

— Ne vous moquez pas de lui. Prés de vous, ce n'est presque qu'un enfant. Mais il a le cœur très chaud et vous lui avez appris à vous aimer.

— Je ne me moque pas, dit Vane d'un ton sérieux. J'espère que Réginald ne m'oubliera pas. Moi, je suis sûr de ne pas l'oublier.

— Il vous considère comme son meilleur ami, et c'est bien juste puisque vous avez été si bon pour lui. Non, il ne vous oubliera pas et continuera de parler de vous longtemps après que vous aurez oublié Nouvelle-Ville et ses habitants.

Il se tourna vers elle, brusquement, avec sur les lèvres une exclamation qu'il retint.

— Flore, dit-il, après une pause, quand vous avez feuilleté le carton que j'avais prêté à Réginald, vous m'avez interrogé sur le sens de la ligne écrite au-dessous du portrait d'une jeune fille assise, son visage appuyé sur sa main: "Lequel choisira-t-elle?"

— Je me rappelle: une jeune fille avec des cheveux blonds.

— Elle avait des cheveux bruns quand je l'ai esquissée, mais j'ai changé, dit-il rapidement. Je ne pouvais alors vous donner l'explication demandée; je crois que je le peux ce soir. Je comprends maintenant la pensée qui me poussait quand je l'ai

peint, ce portrait. Voulez-vous que je vous la dise?

— Dites-la moi, dit Flore très simple.

— C'est le portrait d'une jeune fille que j'ai vue.

Une légère exclamation de terreur l'interrompit. Une chouette venait de s'envoler d'un hêtre avec un cri. Un autre soir, Flore n'en eût pas éprouvé la plus légère émotion; mais, cette fois, ses nerfs étaient singulièrement tendus. D'un mouvement irraisonné, elle posa sa main sur le bras de son compagnon. Une seconde après, avec un léger soupir, elle s'écartait de nouveau.

Si léger qu'eût été l'attouchement, il fit monter le sang au visage de Vernon.

— La jeune fille de mon tableau, reprit le peintre, à mots précipités, habitait un village loin du monde insensé. C'était une enfant, si jeune, si innocente qu'elle ne se doutait même pas qu'elle était belle. J'ai essayé de la peindre comme je l'ai vue la première fois, avec un rayon doré dans ses cheveux bruns, un rire dans ses yeux sombres.

— Elle a des yeux bleus dans le portrait, dit Flore doucement.

— Mais je n'ai pas réussi, continua l'artiste sans tenir compte de la remarque. Aucune main, même la plus habile qui ait jamais manié le pinceau ne l'aurait fait. Car sa douceur, sa pureté ne pouvaient être fixés sur la toile. Mon jeune modèle avait vécu toute sa vie dans son village, sans aucune tache, sans la souillure d'aucune pensée mondaine... jusqu'à l'arrivée d'un sot, au cœur léger, un homme du monde, enfoncé jusqu'au cou dans son égoïsme. Il versa dans son oreille neuve un récit imagé, et très faux, des plaisirs qu'elle ne connaissait pas. Il fit briller devant elle un rayon trompeur qui remplit son imagination d'inquiétude et de désir. Mais il s'est pris lui-même au piège qu'il avait posé; oublieux de son propre Credo, il est prêt à lui offrir la chose vide qu'il appelle son amour.

Le ton rude, presque sauvage, pénétrait le cœur de Flore. Insensiblement, elle s'était écartée de lui; une force inconnue la poussa à se rapprocher.

— Pendant que se joue cette scène, un spectateur y assiste silencieux, et sans que l'on prenne garde à lui. Ce spectateur connaît le monde, encore mieux que l'autre qui en parle si abondamment. Il était venu dans le village pour se reposer de ce même monde et de ses trahisons. Il avait juré de ne plus arrêter ses yeux sur le visage d'une femme, de n'en plus aimer jamais aucune. Il n'avait qu'un désir: fuir les hommes et lui-même. Il vit la jeune fille de son tableau, et son amertume, sa misanthropie, malgré ses vœux, se fondirent. Il l'aima... Il l'aima... Mais il n'a pas, comme l'autre homme, des plaisirs à lui offrir; rien que sa pauvreté et son amour. Alors: "Lequel choisira-t-elle?"

Il y eut une longue pause. Flore continuait de marcher, ses yeux fixés sur le beau visage enfiévré qui lui parlait.

Le peintre reprit:

— Le premier, oubliant un moment son égoïsme et son intérêt, viendra offrir son nom, sa noble naissance, sa place dans le monde. L'autre posera à ses pieds son passé... sombre et ses remords, sa pauvreté et son amour. "Lequel choisira-t-elle?"

Flore inclina la tête, puis releva son visage illuminé comme dut l'être celui de la statue de Galathée, quand le sculpteur l'appela à la vie

par la force de son amour. Le voile tombait de ses yeux; il n'était pas encore entièrement tombé. L'enfance et l'adolescence se retiraient, mais subsistaient encore.

L'amour? Quel est le sens de l'amour?

Elle n'en avait jamais entendu parler. Elle avait rencontré le mot dans quelques livres, et elle avait chanté des romances où il était question d'amour. Jamais elle n'y avait rêvé, jamais.

Alors, à mesure que la voix profonde, musicale, sonnait à ses oreilles, pourquoi éveillait-elle un écho dans son cœur? Pourquoi les yeux ardents fixés sur elle attiraient-ils les siens? Pourquoi?

Flore, l'enfant se rappelait le son de sa voix, la touche de sa main quand il s'était assis près d'elle, à l'arrière de la "Cloche d'Argent" et ce soir, comme ce jour-là, elle sentait son âme lui échapper.

— Flore, murmura Vane, Flore, répondez-moi. Je vous aime.

Les mots étaient enfin prononcés, les mots magiques qui la faisaient naître à la connaissance, qui mettaient fin à l'innocence de l'enfant.

— Flore, répéta-t-il passionnément, se penchant vers elle, je vous aime.

Elle s'écarta avec un léger cri, le cri arraché par l'éblouissement causé par la soudaine lumière et elle se couvrit le visage de ses mains.

— Flore, dit-il, plein de remords, vous ai-je effrayée, ma chérie?

— Non, non, soupira-t-elle, mais laissez-moi un peu, ne m'approchez pas.

— C'est comme je craignais, dit-il d'une voix brisée en s'écartant. Flore, mon amour perdu!

Avec un murmure étouffé, elle lui tendit une main tremblante, et le moment suivant, elle s'appuyait sur lui, sa tête cachée sur sa poitrine.

— Vous ai-je fait peur, ma bien-aimée, ma petite fille à moi?

— Oui... non, balbutia-t-elle en soulevant la tête un instant, puis la cachant de nouveau sur sa poitrine. Ai-je eu peur? Oui, peut-être, c'était si étrange de vous entendre dire... cela. Car cela m'a fait voir clair en moi-même, et je sais maintenant que c'était vrai.

— Qu'est-ce qui était vrai, ma petite amie?

— Que je vous aimais, dit-elle les yeux brillants à travers des larmes.

— Vous m'aimez, chérie? répéta-t-il, comme s'il ne pouvait si vite le croire.

— Oui, je crois que je vous aime. Mais redites-moi vous-même...

— Je vous aime, Flore.

— Et moi, je vous aime, n'est-ce pas? Dites-moi comment vous savez que vous m'aimez.

— Je le sais parce que mon cœur me le dit clairement. Je le sais, parce que, après vous avoir vue seulement quelques minutes ce soir de l'hiver dernier, j'emportai avec moi votre image, votre minois, vos yeux, la courbe de votre jolie bouche, et que cette image me hantait dans ma solitude, s'accrochait à moi, en dépit de mes efforts pour la repousser. Je le sais encore, parce que je vous regardais quand vous passiez et que je savais que vous approchiez avant même de vous avoir vue. Votre voix résonnait dans mon cœur même quand je ne vous entendais pas parler. Je le sais encore parce que, quand vous n'étiez pas près de moi, j'étais malheureux et que je l'étais encore quand vous étiez là, parce que j'aurais voulu vous tenir dans mes bras. Et vous, Flore, mon aimée, pouvez-vous en dire autant? Eprou-

viez-vous quelque chose de ces sentiments?

— Non, dit-elle doucement, parce que je ne savais pas ce qu'était l'amour. Et tout ce que je sentais, je ne saurais pas le dire, même maintenant. J'étais heureuse quand vous étiez là, et j'aurais voulu pouvoir vous garder toujours près de moi. Et quand une fois à bord de la "Cloche d'Argent", vous avez pris ma main en m'appelant "Flore", j'ai senti que je devais rester près de vous et que je ne voudrais plus jamais m'éloigner. Était-ce de l'amour?

Il ne répondit pas. La surabondance de joie manque de paroles pour s'exprimer. Mais il prit dans ses mains le doux petit visage et le baisa tendrement.

Flore, sans l'ombre d'une arrière-pensée, avec la plus absolue confiance, lui rendit le plus pur des baisers.

Ils manquèrent de peu d'être surpris par Réginald qui revenait sur ses pas en appelant:

— Monsieur Vernon! Flore! où êtes-vous? Vous êtes-vous perdus dans les bois comme les frères du Petit Poucet?

IX

Demande repoussée

A l'appel de son frère, Flore s'écarta vivement de Vane, en gardant sa main sur le bras qui, tout à l'heure, encerclait sa taille. Vane prit cette petite main et la tint pressée contre son cœur.

Réginald marchait auprès d'eux, sifflotant, inconscient du changement qui venait de s'opérer dans leur vie.

Quand ils atteignirent la Grille: — A bon port s'exclama Reggy, les yeux sur la vieille maison couverte de tuiles rouges. Je ne reviens jamais sans m'attendre à voir la maison réduite en ruines par une des expériences de mon oncle. Vous allez entrer, M. Vane, et dire deux mots à une des vénérables bouteilles du cher tonton.

— Dois-je entrer et parler à vos parents? murmura Vane à l'oreille de Flore.

Elle hésita une seconde, puis, toute rose et les yeux brillants d'amour:

— Non, pas ce soir, dit-elle. Je veux garder mon secret, pour moi toute seule, au moins jusqu'à demain.

— Allez nous ouvrir la porte, Réginald, conseilla Vernon. Le jeune garçon prit les devants. Alors Vernon se pencha sur Flore:

— Bonsoir, mon aimée, bonne nuit. Voulez-vous me donner encore un baiser?

Flore, toute candeur, passa son bras autour de son cou et l'embrassa. Alors, elle traversa la cour comme une flèche.

— Chère bien-aimée, murmurait Vane, en s'éloignant, vous ai-je enfin trouvée quand je m'abandonnais au désespoir? Ai-je trouvé ce que, jusqu'à présent, j'ai cherché en vain, un cœur pur, fidèle, confiant, un cœur qui m'aimerait pour moi, pour moi seul? Oh! Flore, ma petite femme enfant, mon trésor!

Vane était transformé. Son visage crispé s'était détendu, rajeuni. Les yeux clairs brillaient d'une lueur de joie, un sourire, devenu rare, errait sur sa bouche, s'y fixait.

Mlle Dostrell et l'oncle Casimir ne s'étaient pas couchés. Ils attendaient "les enfants". Flore eut peur du scrutin des vieux yeux. Elle s'i-

C'est le devoir d'une mère de protéger son enfant...



ET, SURTOUT, CONTRE LE PERIL DE REMÈDES QU'ELLE NE CONNAIT PAS.
CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN!

Presque toutes les mamans pratiquent cette règle du médecin. Consultez un docteur avant de donner à votre enfant une préparation dont vous ne connaissez ni la formule ni l'origine. C'est ce que les éducateurs, les spécialistes des maladies infantiles et tous ceux qui font autorité en la matière ne se lassent pas de répéter.

Vouloir économiser un peu est bien naturel, mais cette tendance peut outrepasser la prudence et le bon sens. En ce cas-ci, acheter une préparation "qui fera aussi bien l'affaire" peut avoir de graves conséquences...

Quand il s'agit de lait de magnésie — ce remède si communément administré aux tout petits — d'innombrables médecins, depuis plus d'un demi-siècle, recommandent la Marque PHILLIPS. Le Lait de Magnésie

Phillips est, en effet, un standard mondial. Sans danger pour les enfants, et préparé dans un laboratoire uniquement affecté à la fabrication de ce produit important, il est — nettement — incomparable. Ce sont les laboratoires Phillips qui ont élaboré la formule du véritable Lait de Magnésie Phillips.

Ne l'oubliez pas et, au comptoir, exigez le LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS. Aujourd'hui, nous le présentons aussi en comprimés, aromatisés à la menthe, que les enfants acceptent sans regimber, et dont chacun représente une cuillerée à thé de Lait de Magnésie Phillips liquide. Quel que soit votre choix, exigez que l'étiquette porte les mots *Genuine Phillips' Milk of Magnesia*. Le grand étui de comprimés ne coûte que 25¢ à la pharmacie.

AUSSI EN COMPRIMÉS

Chaque petit comprimé est l'équivalent d'une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.

Lait de Magnésie
PHILLIPS





DISSOUT AISÉMENT

les matières obstruantes...

La Lessive Gillett Pure en Flocons vous épargnera du temps et des ennuis pour des douzaines de nettoyages ennuyeux. La BROCHURE GRATUITE explique comment elle nettoie vite et facilement... libère les renvois... nettoie les bols de cabinet. Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave & Liberty St., Toronto, Ont.

* Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action même de la lessive réchauffe l'eau.



Pourquoi des CHEVEUX GRIS?

(BOUTEILLE D'ESSAI GRATIS)

Remplacez vos cheveux gris par une chevelure jeune. Cette méthode est sûre. Essayez-la gratis — sans risque — sans frais. Le paquet d'essai gratuit suffit à en faire la preuve.

Peignez-vous avec ce liquide incolore. Les cheveux gris disparaissent et la couleur brillante renaît — noir, châtain, auburn, blond. Ne tache pas les vêtements. Conserve la souplesse des cheveux. Procurez-vous en une bouteille ordinaire chez votre pharmacien, avec garantie de remboursement. Ou nous vous enverrons un Essai gratuit.

ESSAI GRATUIT

Essayez d'abord sur une mèche de cheveux pour voir les résultats. Des millions de gens l'ont fait. Postez le coupon pour un PAQUET D'ESSAI GRATUIT.

MARY T. GOLDMAN

9018 Goldman Bldg., St. Paul, Minn.

Nom

Adresse

Ville

Province

Couleur de vos cheveux?



imaginait que son secret était écrit sur son front.

— Réginald, dis-leur que je suis bien fatiguée, dit-elle. Je monte tout droit.

Dans sa chambre, elle se laissa glisser à genoux près de son lit:

— Il m'aime, murmura-t-elle, il m'aime! Comment me l'a-t-il dit? "Je vous aime, Flore, je vous aime."

Elle s'endormit en répétant les mots magiques entendus pour la première fois. Et, à son réveil, ils se retrouvèrent sur ses lèvres.

— Eh bien, enfant, dit tante Dorothea, quand sa nièce, le visage rayonnant, entra dans la salle à manger pour le premier déjeuner, je croyais que tu n'allais pas descendre. Tu étais donc bien fatiguée hier au soir? Qu'avez-vous fait au Parc, après le dîner? Dansé?

— Non, dit Flore, se penchant sur sa tasse pour cacher sa rougeur, on n'a pas dansé, je crois.

— Comment, tu crois? Tu ne sais pas? La drôle de petite fille. Enfin, tu ne parais pas te porter plus mal d'avoir veillé. M. Vernon y était-il? Il devient plus sociable. A laquelle des jeunes filles fait-il la cour, à Maud ou à Georgette?

— A aucune des deux, tante, bégaya Flore, toute décontenancée.

— Ah! c'est encore trop tôt, sans doute. J'ai autre chose à faire. Quelles belles couleurs tu as ce matin, fillette!

Elle baisa au passage le jeune visage baissé vers elle. Flore jeta son bras autour de son cou, pour la retenir.

— Tante, commença-t-elle hésitante.

— Eh bien?

— Rien...

— Qu'est-ce que tu veux encore me demander? Allons, tu peux me le dire. Qu'est-ce qu'il te faut, petite fille?

— Rien du tout, affirma Flore, avec conviction.

Tante Dorothea haussa les épaules, et en marmottant une fois de plus: "La drôle de petite fille", regagna la cuisine, son domaine de prédilection.

Flore demeura seule... ou plutôt en tête à tête avec un ami très cher qui ne la laisserait pas connaître l'ennui.

Elle acheva de déjeuner; son amour nouveau, son secret, ne lui avaient pas enlevé son bon appétit. Puis, docile au règlement, elle se mit au piano. Mais ce matin, il ne pouvait être question de gammes. Chaque note chantait: "Flore, je vous aime!"

Au bout de cinq minutes, incapable de tenir en place, elle se leva et sortit dans le jardin. Là, elle était à l'aise pour penser. Et de la terrasse, elle pouvait voir l'angle de la route où Vane passerait.

Que lui répondraient oncle Casimir et tante Dorothea quand il allait venir? S'ils lui répondaient: "Non!" Son cœur se serra. Que ferait-elle s'ils disaient non?

Le trot d'un cheval sonna sur la route, puis s'arrêta. Un pas d'homme contourna le sentier, le long du jardin.

Ca ne pouvait être que Vane.

Maintenant qu'il était tout près, Flore devenait toute timide; elle se retira sous la tonnelle pour gagner du temps.

Les pas cessèrent. S'il allait passer sans entrer! Flore bondit hors de sa cachette jusqu'à la porte du jardin, et presque tomba dans les bras de M. Fitzjames!

Sa surprise et son désappointement furent tels qu'elle demeura interdite un instant. Alors, elle tendit la main

au visiteur en bégayant un bonjour.

Promptement revenue de son saisissement, Flore remarqua l'attitude un peu bizarre de l'Honorable; sa suffisance habituelle l'avait abandonnée, et il était guindé dans son allure. La main qui serra celle de Flore était moite, fiévreuse.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il d'une voix plus simple qu'à l'ordinaire. Je vous ai surprise. Vous pensiez peut-être que c'était votre frère. J'espère... j'espère que je ne suis pas importun?

— Vous êtes bien venu, dit Flore souriante. Vous faites une promenade à cheval?

— Oui. Puis-je entrer?

— Vous désirez voir ma tante... ou mon oncle, peut-être?

— Non. Je... La vérité, c'est que... pensant vous rencontrer au jardin, j'y suis venu tout droit.

— Si je m'étais tenue tranquille, vous ne m'auriez pas trouvée, railla Flore gaiement.

— J'en aurais été très fâché, car je suis venu pour vous voir.

Flore le regarda à la dérobée. Son beau visage — à la vérité le physique de Clarence était plutôt agréable — son visage était très rouge et sa main soignée tourmentait nerveusement une légère cravache.

— Il fait très chaud, dit l'Honorable, gauchement.

— C'est la course. J'ai entendu votre cheval galoper.

— Je suis venu très vite. J'ai pris un cheval, je n'aurais pu marcher.

Flore jeta un coup d'œil sur ses jambes finement bottées.

— Je veux dire, corrigea le cavalier, que je n'ai pas voulu perdre de temps. J'étais trop pressé de vous voir.

— De me voir? répéta Flore stupéfaite.

— Oui, dit-il avec un éloquent regard admiratif, oui, de vous voir. J'ai quelque chose à vous dire, mademoiselle Flore.

— A moi? objecta la jeune fille innocemment. Ne feriez-vous pas aussi bien, même mieux, de confier votre affaire à ma tante?

— Mademoiselle, commença-t-il, je crains de m'être fait du tort à moi-même et de n'avoir pas su me montrer à mon avantage. J'ai peur que, dans les circonstances actuelles, vous n'ayez pas de moi une très haute opinion.

— En vérité, Monsieur, dit Flore, ne pouvant imaginer où l'Honorable voulait en venir, vous avez toujours été très aimable pour moi.

— Non, c'est vous qui êtes très bonne. Et maintenant que je me juge, je vois que vous avez dû souvent me prendre pour un sot. Je ne me soucie pas du jugement des autres. Mais je voudrais que vous, vous pensiez qu'il y a quelque chose en moi.

Ce ne fut pas ce que Flore pensa! Elle se dit que le pauvre garçon avait perdu le sens. Elle se tint tranquille et garda le silence.

— La vérité, continua le piètre orateur, c'est que je ne me connaissais pas bien moi-même. Je veux dire que sachant mes desirs en opposition avec ce que mes parents attendaient de moi, je n'avais pas le courage d'agir en homme, maintenant, je suis résolu. Et je suis venu de bonne heure pour vous voir, Mademoiselle Flore. Je voudrais vous dire que je vous aime.

Enfin, c'était dit. Flore, légèrement effrayée, continua de garder le silence, pendant que ce nouvel amoureux, maintenant lancé, continuait:

— Oui, je vous aime. C'est pourquoi je suis venu ce matin. J'aurais

pu vous le dire avec autant de vérité, il y a un mois. Mais je croyais devoir me conformer aux circonstances. Je vous aime très sincèrement et je ferai tous mes efforts pour gagner votre affection. Je...

— N'ajoutez rien, ne me dites rien de plus, s'exclama Flore, comprenant enfin et retrouvant sa langue. Je ne veux pas vous entendre. Laissez-moi passer.

Il bloquait l'entrée de la tonnelle.

— Non, ne vous retirez pas. Je vous implore. Peut-être ne me croyez-vous pas sincère, mais je vous jure que je n'ai pas une pensée pour une autre que vous. Ne partez pas, Flore. Je vous jure que je vous aime, et que je voudrais n'avoir jamais mis les pieds chez ces gens du Parc, Flore.

— Laissez-moi passer.

— Ecoutez-moi. Je vous aime follement. Je ne veux pas vous perdre. Un instant étourdie, Flore s'arrêta, les yeux en flammes.

— Me perdre? Vous ne me tenez pas encore, dit-elle fièrement. Laissez-moi passer.

Il continua de lui barrer le chemin.

— Si vous croyez que je suis pauvre, vous vous trompez. Depuis hier soir, je ne suis plus le fils cadet. Mon frère est mort. C'est une couronne de vicomtesse que j'ai à vous offrir. Vous ne la refuserez pas?

— M. Fitzjames, commença-t-elle d'un air très fâché.

— Très fâchée? Ordinairement, les jeunes filles sont plutôt flattées.

— Je ne le suis pas; tout à l'heure, je n'y penserai plus et personne n'en saura jamais rien.

— Vous n'en parlerez à personne? Il est pénible de supporter les railleries. Voulez-vous me promettre de n'en pas parler?

Flore hésita une seconde.

— Je vous le promets, dit-elle enfin d'un ton ferme.

Il serra passionnément la petite main tendue, remonta à cheval, et s'éloigna au galop.

X

Une Comédie humaine

Le lendemain, aux premières heures du matin, Vane se dirigea vers la mer. Quand il eut pris son bain, il rentra en chantonnant, si transformé que sa brave propriétaire, tout étonnée, le regardait du coin de l'œil, pendant qu'elle lui servait son premier déjeuner.

— Dans une heure je pourrai me présenter et voir Flore ma petite fleur, pensait Vane avec ravissement, et préparant sa plaidoirie près de mademoiselle Dostrell.

Il sortit et il avait encore la main sur la porte quand le facteur, arrêté devant la maison et cherchant dans sa boîte, lui remit une lettre.

La première impulsion de Vane fut de plier la lettre et de la glisser dans sa poche. Mais il avait reconnu l'écriture. Il ouvrit l'enveloppe. Presque tout de suite, son visage souriant s'obscurcit, puis, la lettre en mains, le peintre rentra dans sa chambre. Son correspondant écrivait:

"Mon cher ami,

"Je t'écris sans trop savoir si tu liras ma prose ou même si elle t'atteindra, car j'imagine que l'ermite de Nouvelle-Ville-Royale, lassé de sa solitude, a quitté sa retraite pour de nouveaux horizons. Où maintenant a-t-il planté sa tente, sur les bords du Nil, ou sur les sommets des Montagnes Noires?

"Quant à moi, je n'ai pas quitté Paris, où je me plairais infiniment

mieux si j'y avais encore la société de mon cher ours et le charme de ses grognements.

— Nous avons eu ces temps derniers surabondance de cette nourriture que tu as prise en horreur; les fêtes mondaines... T'étonnerai-je beaucoup en te disant que, entre les jolies femmes rencontrées, j'ai retrouvé la belle Lucille, plus divine que jamais, et plus entourée aussi: comtes, marquis, ducs... Elle garde toujours l'apparence douce d'une colombe. Si je t'en parle, c'est que je te sais guéri de la blessure. Pourtant, prends garde à toi. Elle m'a demandé de tes nouvelles et parlé de toi avec un détachement dont je me méfie.

— Si tu n'es parfaitement sûr de toi, décampe au plus tôt de Nouvelle-Ville. La belle sera à Leigh, c'est-à-dire dans ton voisinage, à vingt-cinq kilomètres, dans cinq semaines. Naturellement pour elle j'ignorais absolument dans quelle région de la planète se cachait l'ours, mon ami. Mais j'ai peur qu'en dépit de ma discrétion, elle sache le découvrir...

— Je sais que tu ne me donneras pour le conseil aucun remerciement. C'est ça l'amitié. Pourtant, je m'accroche à ce sentiment suranné.

— "Charlie Nugent."

Vane Vernon s'était rembruni et un pli barrait son front quand il enfouit dans sa poche la lettre repliée.

— A vingt-cinq kilomètres, murmura-t-il. Le risque est gros. Un mot d'elle pourrait tout gâter... et je doute que ces bonnes gens consentent à me céder si vite leur trésor. Dieu sait pourtant si je suis impatient.

Il essaya d'écarter de son esprit le sujet désagréable et sortit de nouveau. Cette fois, ce fut l'apparition de l'honorable M. Fitzjames, descendant la rue sur sa monture, qui l'empêcha.

Le cavalier arrêta son cheval et sauta à terre.

La veille, Vane avait tenté de jeter le jeune fat par-dessus la balustrade de la terrasse du parc. Mais un fait s'était passé qui avait même adouci son humeur, et ce fut en souriant qu'il prit la main de l'Honorable.

— Bonjour, M. Vernon, dit celui-ci. Comment allez-vous? Je désire vous dire un mot.

— A moi? Vous voilà sorti de bien bonne heure ce matin.

— Oui, répondit l'autre avec un peu d'embarras. Je suis sorti pour une promenade... Non... Vernon, la vérité, c'est que j'ai reçu de mauvaises nouvelles.

— J'en suis fâché.

— Je viens de recevoir un télégramme. Mon frère a eu un accident d'auto et il a été tué.

— Le vicomte! Tué!

— Vous le connaissiez?

Un instant surpris, M. Vernon retrouva sur-le-champ sa réserve.

— Je l'ai rencontré, dit-il froidement. Il est mort?

— Il est mort presque sur le coup. Je craignais que cela le lui arrivât. Il était si téméraire.

— Je vous présente mes condoléances, lord Fitzjames.

Clarence Fitzjames tressaillait. C'était la première fois qu'on le saluait de ce titre qui, maintenant, lui appartenait.

— Puis-je avoir recours à votre obligeance, Vernon?

— Je suis à votre disposition.

— Quand j'ai reçu ce télégramme, tous dormaient encore au parc. Je l'y ai laissé avec une lettre. Je ne tiens pas aux adieux, ni aux explications. Je vais prendre le premier train.

— Vous n'avez aucune commission particulière pour ces demoiselles? demanda Vernon avec une pointe d'ironie.

— Pour ces demoiselles? Non... naturellement regrets d'être obligé de partir si brusquement... Au diable les bêtises, Vernon, reprit-il dans un soudain éclat de franchise. Les choses ont changé. Ce qui semblait très bien pour l'Honorable ne peut convenir au vicomte. Ce sont mes parents, maintenant, qui traiteraient de folie...

— Je vois. Le vicomte Lane ne peut manger la sauce bonne pour Clarence Fitzjames, dit Vernon avec une froide ironie. Il est temps de vous presser pour votre train. J'irai au Parc et présenterai vos excuses.

— Merci. Je vous suis bien reconnaissant. Autre chose, Vernon, vous oublierez les sornettes que je vous ai racontées hier au soir, n'est-ce pas, sur l'autre personne?

— Vous parlez de mademoiselle Bertram?

— Oui. Vous comprenez, le soir me portait au mode sentimental. Vous seriez aimable de ne pas répéter des propos en l'air.

— Non, dit Vane, je n'en ferai jamais mention.

Et, brusquement, il tourna le dos.

Le nouveau lord Lane poussa un soupir de soulagement et se dirigea vers la gare.

Quand l'ermite de Nouvelle-Ville eut atteint la porte dans le mur du jardin, il entra. Ne voyant personne, il continua vers la maison. Avant qu'il sonnât, il entendit derrière lui un pas léger; c'était Flore qui lui tendait la main, les yeux baissés mais le visage rayonnant.

— Est-ce le palais de la Belle au Bois Dormant? dit Vane souriant.

— Je ne sais où sont les autres, répondit Flore avec un léger embarras. Réginald est sorti et tante Dorothee...

— Suis-je donc de si bonne heure? Et j'allais venir plus tôt si je n'avais été retenu par un fâcheux. Restons dans le jardin.

Flore marcha auprès de lui, intimidée comme elle ne l'avait jamais été jusqu'alors. De temps en temps, quand il se baissait pour cueillir une des premières fleurs du printemps, elle jetait un regard de joie et d'orgueil sur son beau visage. Brusquement, au détour d'une des nombreuses allées sinueuses du vaste jardin, il attrapa Flore à lui.

— Dites-moi, ma chérie, dit-il de la voix tendre qui avait hanté l'aimée la nuit précédente, vous repentez-vous? Allez-vous me dire que, la nuit dernière, les fées vous avaient ensorcelée, mais qu'avec le matin vous avez retrouvé votre bon sens? Vous voyez, je puis à peine croire à mon bonheur. Je ne voudrais plus vous perdre des yeux de peur que vous ne vous envoliez loin de moi. Bien-aimée, que va répondre votre tante quand je vais lui dire que je veux emporter son agneau?

— Elle ne peut vous repousser.

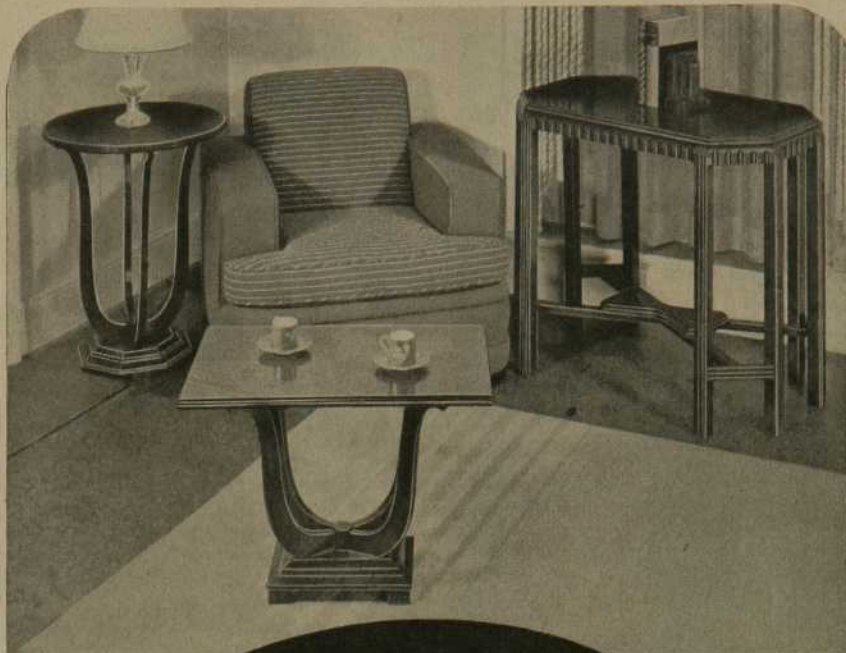
— C'est que les prétendants pauvres et les artistes dénués, en particulier, ne sont guère bienvenus quand ils adressent une requête comme celle que je vais présenter.

Il prit dans ses mains les deux mains de la jeune fille.

— Et vous-même, petite amie, êtes-vous bien sûre de vous? Vous rendez-vous bien compte de ce que peut être la vie de la femme d'un homme sans fortune?

— Etes-vous très pauvre? Eh bien, j'en suis si contente!

— Pourquoi, demanda-t-il amusé de l'ardeur de sa voix, du feu de ses yeux.



Beauté Durable POUR LE CONFORT MODERNE

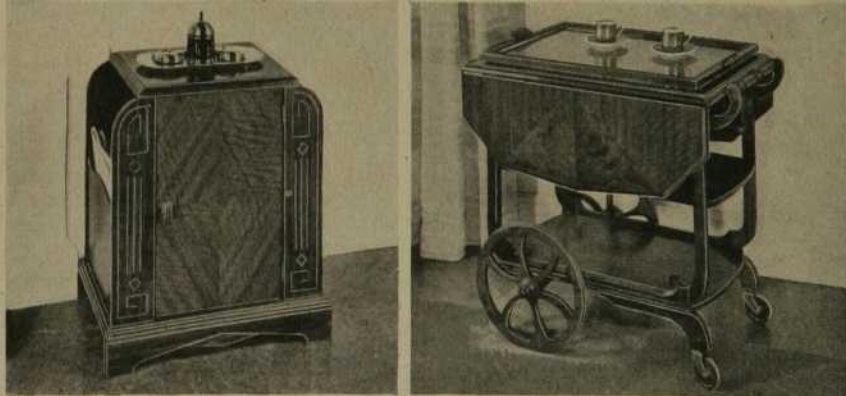
Ces meubles modernes Gibbard révèlent par leurs lignes gracieuses, la richesse du Noyer Massif ou Lynnwood* de Gibbard—en plus du traitement délicat des nuyers orientaux et de fantaisie. Depuis un siècle déjà les ébénistes Gibbard ont toujours maintenu un très haut standard de qualité. Chaque meuble est garanti.

Les meubles modernes Gibbard se marient bien aux meubles que vous possédez déjà. Ils donnent à vos pièces ce cachet d'individualité tant recherché par l'hôte à la page. Le choix des petits meubles Gibbard en Noyer, Erable Blond ou Antique, et Lynnwood* est des plus variés... les prix en sont très abordables. Voyez-les chez votre fournisseur. S'il ne les a pas, écrivez-nous.

*Nouveau fini noyer exclusif à Gibbard.

"Brevet sous caveat au Bureau des Brevets pour le Canada."

En haut, à gauche: Table à lampe, dessus de noyer oriental ou de fantaisie, base Lynnwood. Au centre: Table à café, dessus de noyer oriental assorti, base Lynnwood. À droite: Jolie table à dessus de noyer oriental et de fantaisie—construction noyer. En bas, à gauche: Cabinet de fumeur, armoire et porte-revues, noyer massif, dessus et porte en noyer oriental. À droite: Wagonnette à thé moderne, noyer massif, dessus de noyer oriental et de fantaisie. Plateau amovible, tiroir, grandes tablettes, panneaux mobiles.



Gibbard MEUBLES GARANTIS

L'ébéniste Herb. Mac-Millan est un artiste Gibbard qui participe depuis 36 ans à notre tradition de tout un siècle.

GIBBARD
FURNITURE SHOPS
LIMITED, NAPANEE, ONT.



Les meubles Gibbard sont garantis. Cherchez toujours le nom Gibbard gravé sous chaque pièce.



LE LAC LOUISE — Photo C.P.R.

Point de jolies vacances sans voyages

Vous risquez votre vie
en bateau



ou en aéroplane



parce que seules de puissantes compagnies ont assez d'expérience pour construire des machines qui donnent confiance.

Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de votre prestige personnel, ne pas utiliser

LES POUDRES,
LES ESSENCES,
LES LOTIONS

Pompéïa Fétiche
Safranor Le Trèfle

Créations de l'une des plus
vieilles parfumeries
du monde

L.T. PIVER

PARIS, MONTREAL
1030, rue St-Alexandre

— Parce que... parce que nous serons toujours ensemble comme le sont les pauvres gens. Vous aurez besoin de moi, besoin que je travaille pour vous pendant que vous travaillerez pour moi, je vous serai beaucoup plus nécessaire que si nous étions riches. Oui, oui, je suis très contente que vous soyez pauvre.

— Vous ne regretterez jamais, chérie? Vous ne regarderez pas en arrière pour comparer votre vie avec ce qu'elle eût été si un autre avait découvert ma reine, avait posé à ses pieds un titre et une fortune?

Elle secoua la tête en riant et il continua :

— Oh! non, non, je connais bien ma Flore aimée.

Ils revinrent sur leurs pas, lentement, en silence.

Comme ils approchaient de la maison tante Dorothee, sa robe protégée par un tablier de cuisine, se montra dans la porte.

Flore lâcha le bras de Vane et s'éclipsa.

— Bonjour, M. Vernon, disait mademoiselle Dostrell, tendant une main enfarinée qu'elle retira en riant. Ma nièce n'était-elle pas avec vous?

— Oui, répondit Vane souriant aussi. Puis-je entrer?

Et, sans façon, il suivit la bonne demoiselle dans la cuisine et s'assit sur la table.

— Vous allez mettre de la farine sur vos vêtements, protesta la cuisinière par vocation. Je préparais un gâteau d'après une nouvelle recette qui me paraît excellente. Est-ce que vous désirez vous initier aux mystères de la pâtisserie? Où est donc passée Flo?

— Flo—le nom qu'il n'avait pas encore ainsi prononcé, lui parut très doux—s'est envolée.

La bonne demoiselle, frappée de l'accent du peintre en prononçant le nom de la jeune fille, leva les yeux et dans ceux de Vane lut la moitié de l'histoire.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-elle.

— J'aime Flore, Mademoiselle. Je l'aime de tout mon cœur. Voulez-vous me la donner pour femme?

Mademoiselle Dostrell eut besoin de prendre un siège. Quand la respiration lui revint, elle murmura :

— Flore, mais c'est une enfant... Je ne peux pas m'imaginer... une enfant... Jamais on ne lui a parlé de mariage. Elle ne se doute même pas, l'innocente, de ce que c'est que l'amour.

— Elle ne s'en doutait pas jusqu'à la nuit dernière. Vous voyez, je suis venu à vous d'abord, et c'est vous qui plaidez ma cause près de l'oncle Dostrell. Ne me refusez pas, Mademoiselle, bonne mademoiselle Dorothee, supplia-t-il avec une ferveur qui attendrit la bonne tante jusqu'aux larmes.

— Non, je ne refuse pas. Et si Flore veut, si vous croyez.

— Je le crois, dit-il, très grave.

— Alors, il faut bien que je dise oui.

— Sans m'interroger sur moi, sur ma position, mes ressources?

— Flore ne sait pas ce que c'est que d'être riche et nous vous connaissons, dit mademoiselle Dostrell avec simplicité. Si vous avez assez pour la faire vivre convenablement...

— Bien assez, affirma Vernon, avec la même placidité. Vous pouvez avoir confiance en moi, Flore sera heureuse.

— Ils ne m'ont pas mangé, vous voyez, dit Vane lorsqu'une demi-heure plus tard il eut rejoint sa petite fiancée dans le berceau de ver-

dure. Il ne nous manque que l'approbation de Réginald. Je n'ai pas grand peur de lui, chère amie, vous serez ma reine et je serai votre esclave. Majesté, donnez-moi vos ordres. Un souvenir le frappa soudain. Imaginez-vous, chérie, que déjà ce matin, j'ai reçu des ordres ou plutôt l'on m'a chargé d'une mission. Quoiqu'il fût de bonne heure déjà les oiseaux de beau plumage se promenaient. Devinez qui j'ai rencontré?

— Le vieux Griffin.

— Oui, dans la baie. Ce n'est pas à lui que je pensais. C'est l'Honorable Clarence Fitzjames que j'ai vu. Florence tressaillit et ne répondit pas.

— Oui, continua Vane, s'appuyant sur le dos de son siège, ses deux mains derrière sa tête. Il était très agité, tout différent de lui-même. Je m'étonne que vous ne l'ayez pas vu passer?

La promesse faite retint les paroles dans la gorge de Flore.

— Il avait d'ailleurs des raisons d'être bouleversé, le pauvre garçon. Il venait d'apprendre la mort accidentelle de son frère; il est maintenant le vicomte Lane.

— Le vicomte Lane, répéta-t-il, un peu étonné que sa nouvelle fût accueillie presque sans surprise, mais manquant de remarquer la rougeur de Flore car ses yeux suivaient les nuages sur le ciel. La nouvelle l'a arraché à sa nonchalance.

— Et la mission, demanda Flore, remise de son émoi; en quoi consiste-t-elle?

— Une démarche absurde dont j'ai accepté la charge parce que j'étais de bonne humeur. Je dois me présenter au Parc pour offrir ses excuses d'un départ trop hâtif et surtout pour faire entendre que c'est un départ sans retour. Pauvre Maud, pauvre Georgette. J'estime qu'elles l'ont échappé belle. Une d'elles fût devenue pour son argent l'Honorable mistress Fitzjames si le pauvre vicomte avait attendu encore six mois avant de se tuer. C'est une des comédies du monde que vous souhaitez voir jouée devant vos yeux.

— Non, non, protesta Flore, toute pâle, je ne désire plus connaître le monde. Je veux rester à Nouvelle-Ville toute ma vie. Ce sera possible, n'est-ce pas?

— Vous y resterez encore un mois, chérie. Et alors vous verrez le monde, mais je serai à vos côtés pour vous défendre de tout mal qui voudrait seulement effleurer les ailes de ma douce colombe.

— Un mois, répéta Flore. Puis ses yeux s'ouvrant, elle explosa. Oh, non, non pas si vite, pas si vite.

Mais un rayon de joie dans ses yeux lumineux démentait l'exclamation terrifiée. Et Vane Vernon comprit que sa petite fiancée céderait.

XI

Une intrusion dans l'Eden

Un mois s'était écoulé depuis que le locataire de Madame Le Brun s'était assis sur la table encombrée de la cuisine de la Belle-Grille.

Des fenêtres ouvertes de la vieille maison, que le soleil de juin déclinant lentement revêtait d'une riche couleur pourpre, s'échappaient des bruits de conversation comme les bourdonnements d'une ruche.

C'est que des abeilles, les dames de Nouvelle-Ville et les châtelaines du Parc rassemblées autour de mademoiselle Dostrell, s'extasiaient sur la beauté de la toilette de satin blanc étalée sur le lit de la chambre avec tous les accessoires qu'exige l'im-

portante cérémonie qui transforme la vie d'une jeune fille.

Il y avait un mois que Clarence, le nouveau vicomte Lane, les avait désertés, mais Maud et Georgette avaient très bien supporté le coup. Les jeunes filles savent que ces choses peuvent arriver et les châtelaines du Parc avaient accepté volontiers d'être les demoiselles d'honneur de leur amie.

C'était la veille de son mariage avec Vane Vernon. Les supplications de tante Dorothee et les objections de l'oncle Casimir s'étaient brisées contre un roc.

Il était nécessaire, affirmait le peintre, qu'il fût en France au mois de juin, et il ne partirait pas sans Flore, à moins naturellement que Flore ne dit un mot. Il renoncerait à son voyage.

Mais Flore ne fit aucune objection et quelques heures à peine restaient à s'écouler entre son ancienne vie si simple, et la nouvelle vis mystérieuse qui s'ouvrait devant elle.

Maintenant que l'heure était arrivée où Flore allait s'envoler, c'était étonnant et touchant de voir les regrets qu'éveillait son départ. Sans parler du pasteur, M. Bell, qui gardait enfouie au fond du cœur sa profonde affection, les villageois s'apercevaient de la place que tenait la jeune fille. Le vieux Griffin, passant ses journées en contemplation devant la "Cloche d'Argent", poussait des soupirs à fendre le cœur. Il y avait surtout Réginald, Réginald qui se sauvait dès qu'on parlait du voyage qui suivrait la cérémonie.

— Si j'avais su que Vernon me jouerait ce tour, disait-il, je l'aurais emmené à bord de la "Cloche d'Argent" et je l'aurais jeté à la mer.

Flore le consolait en lui parlant de son retour. Elle lui redisait ce soir qu'elle reviendrait bientôt. Tous les deux s'étaient échappés de la maison.

— Nous ne serons pas longtemps absents, Reggy, nous reviendrons et nous nous installerons près de la Grille.

— Vane ne l'a pas promis; il dit que ses plans sont encore incertains. Je crois, petite sœur, que tu ne sais pas ce que tu fais.

Flore rougit. C'était vrai qu'elle ne savait pas exactement.

— A quelle heure arrive le dernier train, Reggy?

— Tu ne penses qu'à Vane. Il a pu rater l'express.

Flore lui pinça légèrement le bras.

— Taquin. Il reviendra ce soir. Il ne manque jamais à sa parole.

— Qu'est-ce que ce vacarme? dit Réginald, l'oreille tendue. Une auto, à toute vitesse. Ils sont fous, ma parole. Dans une côte pareille. Quelle poussière. S'ils ne connaissent pas bien la route, ils vont tout casser au tournant.

A peine eut-il parlé que la voiture passa, en trombe.

Une seconde plus tard, un bruit formidable leur apprenait que Réginald avait été trop bon prophète. Dans un coup de frein trop brusque, un pneu avait éclaté et l'auto s'était retournée dans le fossé.

Les jeunes gens s'élançèrent, Réginald aida le chauffeur à se dégager. Par une sorte de prodige, il n'était pas blessé. Flore s'était approchée de la voiture d'où sortait une voix impérieuse :

— Ouvrez la portière!

D'instinct, Flore obéit au commandement. Une dame sortit de l'auto, sans accorder aucune attention à la jeune fille qui s'était légèrement reculée et demeurait sur place, émerveillée.

Lire la suite dans le prochain numéro

Les Contrebandiers du Saint-Laurent

(Suite de la page 19)

chose de pas correct avec ces canistres-là de l'autre bord, il sera toujours temps de faire mon rapport.

— Braille pas, le v'là ton papier. Et le capitaine me griffonna quelque chose sur mon propre calepin, en ajoutant : Maintenant, remontons les boîtes, vite, je vois des fanaux, c'est ma « Duchess » qui m'arrive.

— Pas vrai, que je réponds, ces lumières sont à gauche, devant ; c'est un bateau qui rentre. Sortez d'abord toutes les petites canistres des grosses. Les grosses restent ici. De l'huile de lin, ça pas grand valeur. Emportez les petites. Du camouflage est inutile, ou bien il est dangereux pour moi.

Ce qui fut fait en un tour de main. Le capitaine remonta par l'échelle les quatre petites canistres d'alcool, car les quatre boîtes étaient bien truquées, son homme courut larguer le câble, et nous débordâmes si vite que le câble du cargo resta sur notre pont. Une voix de femme sortant de l'arrière cria en anglais : Hé ! Pop ! on se demande où vous étiez ? On a du plaisir à la voir faire sa folle. Dépêchez-vous !

Le capitaine lui répondit un mot tendre qui me laissa toutes sortes de choses à penser sur la vie à bord de ces cargos « tramps », comme on les nomme, qui voyagent à l'aventure, transportant toutes sortes de choses. Ces gens vivent de commerce louche, ils recellent souvent et contrebandent à l'occasion. D'aucune nation, quoique la plupart qui nous fréquentent soient britanniques ou scandinaves, ils embauchent la racaille du métier dans les grands ports ; leur bateau appartient à quelque vieille compagnie qui le leur loue pour une chanson, et ils passent leur vie ainsi à « bomber » en mer, et à s'amuser. Car la solitude de l'océan serait trop lourde à ces vagabonds s'ils n'avaient pas de compagnie. Mais quelles mœurs doivent régner sur ces pontons !

Notre moteur ronflait de nouveau, nous nous éloignons, ou plutôt le cargo s'effaçait en nous repoussant dans son sillage. Les fanaux venus du large s'enfoncèrent vers le nord à leur tour, et tout redevint noir. Le boss cria à son pilote qui sortait de sa tarpole : Prends la roue, droit-nord. Faut qu'on soit aux Iles demain. Je vais me coucher. Je suis mort.

Les deux hommes de la roue s'affalèrent aussi sous leur bâche. Le troisième avait disparu quelque part. Moi, ne sentant pas le sommeil, je m'assis dans les cordes à l'avant. La pluie recommença. Il ne faisait pas encore jour que la « Duchess » arrivait, fanaux brillants, majestueuse sur la mer calmée. Je m'endormis sur le matin.

Comme il n'y avait pas eu moyen de savoir où nous allions, je ne fus pas étonné de nous voir le lendemain soir, devant une côte assez basse. C'était Anticosti, en un point au sud-est de l'île. Le temps était plus calme que la veille, mais la pluie guère moins achalante. Nous étions encore loin que soudain dans l'ombre, un violent coup de barre nous fit pirouetter. J'allai m'affaler dans les toiles, à gauche de l'écotille-avant qu'on rouvrait. Relevé en sacrant, je leur criai : Encore du débarquement ? C'est Menier qu'est sur mon itinéraire. On va y aller. Vous sortirez rien d'ici.

En gueulant je remarquai la forme vague d'une petite galère venue des lacs ; la grue est haute, prête à manœuvrer quelque chose. Je m'approchais du bord, et comme le boss me dit brutalement : You, mind your god-

dam bloody business, je me campe à côté de l'écotille, j'arme et je pointe l'homme au cabestan de la galère ; je l'engueule en français, il finit par comprendre et cesse de hisser son câble ; alors le boss comprend que je « bocque ». Il m'explique : « Faut rentrer dans les eaux, la mer est trop mauvaise pour espérer toucher Menier avant tard dans la nuit. On va débarquer ici, le cargo débarquera tantôt en passant. » Notre barge, elle, doit toucher au Miquelon, décharger autre chose.

— C'est pas vrai, on va pas au Miquelon. Ces barils vont rester ici ; si t'en fais sortir un, bout-de-joual, je la crève.

Déjà j'ai pointé le câble du cabestan qui recommençait à monter deux tonnes. Le boss l'arrête encore. Il me sort de l'argent avec des jurons sanglotants : « Petit verrat, qu'est-ce que t'as à nous badrer, tu veux me causer du trouble. Un homme âgé comme moi. Je vas te faire prendre au retour. »

— C'est pour ça que vous voulez me payer d'abord, vieux croche. Faites remettre tout ça en place. Eux autres vont s'en aller de leur bord, et nous autres à Menier. Ou ben je vous démolis.

Ce qui est fait. La galère lève son ancre sur son cabestan qui s'est remis à grincer sourdement dans la nuit. Nous autres, nous reprenons le large. On est à Menier un peu plus tard, on a bien marché. Les tonneaux sont débarqués, roulés sur le quai, les hommes rembarquent trempés, les mains gluantes. Le patron est un peu calmé, car je l'ai vu sur le quai, parler à un autre patron, assez loin de moi cependant. On a dû échanger de l'argent. Cet autre va-t-il aller reporter les tonneaux au cargo, quelque part ? En tout cas, cette fois, je n'y peux rien. Et je suis éreinté, j'ai hâte que ça finisse. Je me recouche sitôt en mer. Et je m'endors en entendant les hommes ronfler dans la cale, car c'est là qu'ils campent maintenant.

Le reste du voyage s'acheva sans incidents, avec la pesanteur d'une humeur méfiante : le boss et son petit vieux pilote appréhendant mon rapport à l'avocat, et peut-être à la police. J'eus au large du cap d'Espoir, dans l'après-midi du dimanche, une conversation sérieuse avec le patron à ce propos.

— Si je comprends bien votre combine, lui dis-je, vous cabotez, chargeant pour des armateurs de Montréal, ou bien colportant pour votre compte ; faut-il une licence pour ce commerce ? Si oui, et si vous n'en avez pas, mon rapport vous occasionnera peut-être du désagrément. Je vous avertis.

— Si t'es sport, tu vas nous arranger ça correct. Y a assez que tu nous a badrés tout le voyage, et que t'as voulu me battre, moi, un homme de

mon âge, sans nous faire encore du trouble. D'ailleurs t'es pas plus gros qu'un homme, tu sais. Fais pas le fou. t'auras peut-être besoin de nous autres. Et puis j'ai pas peur de personne, j'ai des amis de députés. Ton rapport au chargeur (l'avocat), fais-le régulier ; après tout on lui a débarqué sa charge, et aux places désignées.

— Oui, parce que je m'en suis mêlé.

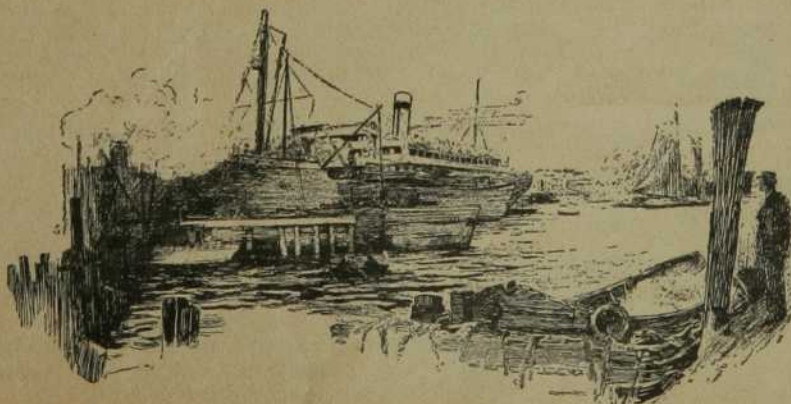
— En tout cas, son compte est correct. Il sait quand même à quoi s'en tenir avec nous autres. S'il chargeait sur une ligne régulière, la Clarke par exemple, ça lui coûterait plus cher d'abord, mais il aurait peut-être meilleur service, pas plus rapide en tout cas. Et puis... Et puis... mais le bonhomme n'acheva pas et s'en alla sacrer contre le gars à la roue qui nous laissait trop dans le large. Il ne revint pas jaser de l'après-midi.

Il faisait beau ; mon linge lavé, et bien arrangé par le premier gars qui avait apprécié mon type, le bateau retapé pour un retour fringant, mon voyage qui avait failli deux fois tourner mal s'achevait en excursion. Nous croisées un palace, un peu plus haut que Tadoussac, et un superbe paquebot en face de la Malbaie ; je me crus sans farce plus heureux que tous leurs touristes. Le boss avait changé son vieux ciré qu'il passait dans le golfe sur un tricot lépreux, pour un beau complet bleu professionnel. La casquette de cuir, le bout du mouchoir kaki sortant de la poche-arrière, les gants, la barbe fraîche, il avait tout d'un chic « skipper » anglais quand nous arrivâmes à Québec par le chenal du nord. Il n'y toucha qu'une heure pour décharger les deux malles venant des missionnaires de Mgr Leventoux.

C'est là que le premiers gars débarqua, après la visite de son amie, jeune femme vraiment élégante qui attendait notre abord et qui sauta sur la barge, avant même l'attache des câbles, d'un geste de taille entraîné à la marine. Ils quittèrent le bateau tous les deux, le gars en beau complet gris, après avoir touché du boss un « bunch » impressionnant.

Le lundi soir, à peu près vis-à-vis Batiscan, il me débarqua à mon tour dans un yacht. Je couchai au village et l'auto du bureau mandée de la veille par téléphone me rentrait en ville le lendemain.

A ma surprise, mon client parut content, estimant sans doute, malgré l'information que je lui donnai complète sur les irrégularités de distribution, que je n'avais pas pu tout empêcher, que cette fois il n'avait pas été trop triché. Au bureau, mon aventure fit les frais de la semaine. Puis devant l'insouciance des fonctionnaires fédéraux auxquels on avait, je crois, passé le tuyau, on n'en a plus parlé.



Simms

LE "VICTOR" — Un superbe blaireau, avec poils mixtes — le fruit de plus de 50 ans d'expérience — un blaireau qui produit et conserve une mousse de savon riche et crémeuse, permettant de se faire la barbe avec le maximum de confort et de facilité — \$5.00.



Le
Cadeau Idéal
pour
Tout Homme

Toute femme qui cherche le cadeau idéal à faire à tout homme — le cadeau qui exprimera son bon goût et sa prévenance — trouvera la solution de son problème dans la "Ligne Royale" des Blaireaux Simms.

Depuis plus de cinquante ans, Simms a expédié des milliers de ces blaireaux de qualité supérieure dans les principaux pays du monde. Aujourd'hui, les blaireaux Simms sont vendus avec une garantie de qualité impeccable, parce que leur manche est en xylonite d'une seule pièce, ce qui les rend durables, et que leur forme est scientifiquement équilibrée pour leur assurer la légèreté nécessaire à un rasage confortable... et leurs poils de blaireau, les meilleurs qui soient au monde, sont sertis dans le caoutchouc, et feront un long usage.

Offrez-lui un "SIMMS"
pour Noël ou le Jour de l'An

Simms présente aussi le Rajah (façon blaireau), \$2.00; le Nabob (véritable blaireau), \$3.00; le Silvertip de luxe (véritable blaireau), \$5.00. Autres blaireaux Simms jusqu'à \$20.00. Dans toutes les pharmacies, quincailleries et grands magasins, dans de jolies boîtes pour cadeaux.

T. S. SIMMS & CO.
Limited
Head Office: SAINT JOHN, N.B.
Branches
MONTREAL • TORONTO • LONDON • WINNIPEG

NOTRE FEUILLETON

(Numéro 11)

Amoureuse

par Jacques Brienne

(SUITE ET FIN)

Violette, un instant interloquée, supposa une grosse méprise. Pourtant, elle suivit l'infirmière-major sans protester, curieuse de savoir ce qui allait se passer.

Dès qu'elle pénétra dans la pièce où Arabella et ses compagnons attendaient, la jeune fille reconnut avec surprise Hermance et le baron d'Herbelot.

Que signifiait tout cela.

Mille pensées confuses se déroulèrent avec la rapidité de l'éclair dans le cerveau de l'enfant.

Machinalement, ses yeux se fixèrent sur les visages inconnus. Et soudain, voici que son regard rencontra celui d'Arabella, qui, extasiée, les mains jointes, un sourire sésaphique sur les lèvres, la contemplait comme on contemplerait une apparition angélique !

Violette eut un geste comme pour chasser quelque hallucination.

Ce visage... ces traits... mais c'étaient les siens, renvoyés par quelque miroir douloureux et tragique.

La douce enfant était hypnotisée. Et voici qu'au fond de sa mémoire, tout au début de sa vie, un souvenir confus montait, indéfinissable et imprécis.

Tout à coup Arabella parla; ses bras s'ouvrirent et un long cri d'amour s'échappa de ses lèvres :

— Ma fille! mon enfant!

Violette chancela. Les heures tristes et dures où elle gémissait, courbée sous la volonté impitoyable de celui qu'elle prenait pour son père remontaient à présent en foule à sa mémoire.

Oui, la tendresse maternelle dont elle avait si souvent rêvé dans sa triste jeunesse avait bien cet accent.

Elle ne doutait plus. Elle ne pouvait pas douter. Un sanglot lui secoua la poitrine et elle se laissa tomber dans les bras qui se tendaient vers elle, en murmurant au milieu de ses larmes, d'une voix d'enfant meurtrie, le mot le plus doux aux lèvres et le plus cher au cœur :

— Maman !

La mère et la fille étroitement enlacées s'aperçurent à peine, dans leur ivresse qu'on les entraînait doucement.

— Maintenant, avait dit mademoiselle de Saint-Clair, il faut châtier le coupable.

Et, tandis que l'auto revenait à toute vitesse sur Paris, Violette apprit avec stupeur le drame effroyable qui s'était déroulé autour de son berceau.

Ainsi, un instinct profond lui criait donc la vérité lorsqu'elle ne pouvait se résoudre à aimer celui qui passait pour son père.

Car jamais elle n'avait eu pour lui la moindre affection.

Elle l'avait craint, mais aimé? non, non, jamais.

— Cet homme n'est pas mon père, répétait-elle avec une sorte d'ivresse. Ce misérable n'est pas mon père !...

Et la pauvre enfant questionnait avec un restant d'effroi :

— C'est bien vrai, dites? Il n'est rien pour moi?

Hermance répondit :

— Hélas! Il est le bourreau de ta mère, l'assassin de ton père, la honte de la famille où il a eu l'audace de s'introduire. Ce sinistre personnage a fait le malheur de tous les nôtres.

— Plus encore que vous ne croyez, Hermance, car, puisqu'il n'est pas mon père, je puis tout dire à présent,

je puis le livrer à la malédiction de toute la ville de Reims. C'est lui, lui qui a livré Henri de Saint-Clair...

— Je m'en doutais, mais je n'avais aucune preuve.

— Eh bien, moi, j'en ai; je l'ai vu, je l'ai entendu...

— Le misérable !

— Ah! oui, le misérable, car lui, le coupable, il a laissé accuser Pierre Delorme, un innocent !

— Pauvre garçon !

Un nuage de tristesse voila les yeux de la douce fleur d'Amérique.

Mais il se dissipa vite, lorsqu'elle entendit Hermance expliquer :

— Pierre s'est conduit en brave, en héros, depuis qu'il est au front. Il a été nommé lieutenant. Il a la croix d'honneur. Tu peux être fière de lui!

XI

Habitué à briser toutes les résistances et à surmonter toutes les difficultés, le sinistre gredin qui se cachait sous le nom de Gerbeaux était loin de se douter que l'heure du destin allait sonner pour lui.

Il avait joui de l'impunité pendant si longtemps qu'il avait fini par ne plus croire à la justice et son audace ne connaissait plus de bornes.

Tels ces joueurs effrénés que la veine favorise et qui persistent sans craindre de rebuter la chance.

A l'heure même où Hermance et Arabella débarquaient à Paris pour lui demander compte du sang versé et de vingt ans de fourberie, le faux Gerbeaux s'apprêtait à commettre un nouveau crime.

L'impitoyable broyeur d'hommes avait décidé la mort du malheureux soldat rapatrié d'Allemagne dont le retour dérangeait ses plans.

Il expliqua la chose à Vincent :

— Ce Baudrillart de malheur mourra !

— Laissons-le aujourd'hui et demain digérer son alcool. J'ai eu soin de mêler à la fine et à la chartreuse que je lui ai servies un narcotique puissant. Il dormira deux jours si c'est nécessaire.

— Mais après?

— Après, nous le conduirons, en pleine nuit, sur les fortifications, près du bois de Boulogne.

— Et là ?

— Là, tu le jetteras sur la voie du chemin de fer de Ceinture, lorsque passera un train.

— Oh non !

— Pourquoi non? Si cet homme ne disparaît pas, tout est perdu; or, s'il est broyé par le train, on croira à un accident provoqué par l'excès de la boisson, ou à un crime d'apache.

— Mais s'il a parlé avant de venir nous voir ?

— Alors nous verrons. Ne t'inquiète pas, je saurai aviser.

— En attendant, voici ce que tu vas faire.

— Valentine attend la visite de ce Baudrillart. Eh bien, il faut qu'elle le voie.

— Mais puisque vous voulez...

— Attends donc, laisse-moi parler. C'est toi qui, déguisé en soldat, joueras son rôle. Tu présenteras à mademoiselle de Brancourt une lettre de ma fabrication qui la dégoûtera à tout jamais d'Henri de Saint-Clair,

et qui, j'en suis sûr, arrangera pour moi les choses le mieux du monde.

— Ah! ça, patron, par exemple!

— Tu n'y avais pas songé ?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, tu verras... Je t'expliquerai la chose. Mais il me faut vingt-quatre heures pour préparer ma combinaison, écrire la lettre, en imitant l'écriture d'Henri, et te déguiser en poilu. Ce que tu vas être chic en soldat! Je te mettrai la croix de guerre. Ce sera bien la première fois de ta vie que tu porteras des vêtements d'honnête homme.

Et le misérable éclata de rire, pendant que son valet à tout faire disait piteusement, en manière de protestation :

— Oh! patron...

Cependant, mentir, contrefaire une écriture, se jouer de la douleur d'une jeune fille, la tromper, la plonger dans le désespoir, tout cela était jeu d'enfant pour Vincent, et il y prendrait même plaisir.

Aussi ne fit-il aucune objection et, après avoir bien étudié l'écriture d'Henri de Saint-Clair, il écrivit la fausse lettre qui devait désespérer Valentine de Brancourt et remplacer la lettre que son fiancé avait confié à Baudrillart.

Cette lettre, sur papier pelure, comme la vraie, était ainsi conçue :

A mademoiselle de Brancourt,
rue du Barbâtre, à Reims.

"Ma chère Valentine,

"Depuis plus de six mois vous me croyez disparu, mort sans doute, et vous portez mon deuil. Hélas! je vis, mais il vaudrait mieux que je sois mort! Car mon sort est plus cruel que celui de mes camarades tombés au champ d'honneur et qui dorment leur dernier sommeil dans nos plaines de Champagne.

"Oui, Valentine, je regrette que la mort m'ait épargné, après que la guerre a fait de moi un être pitoyable, véritable loque humaine, objet de dégoût et d'horreur, si atrocement mutilé que je ne puis, sans m'évanouir, me regarder moi-même dans un miroir !

"Aussi, j'ai résolu de me retirer du monde et de ne jamais plus reparaitre devant ceux qui m'ont connu autrefois.

"Pour vous-même, pour notre amour dont je voudrais au moins que vous cussiez un tendre et doux souvenir, je vous en supplie, à genoux, Valentine, ne cherchez jamais à me revoir.

"Adieu, ma bien-aimée; oubliez-moi. Faites-vous une vie en rapport avec votre beauté, avec les charmes dont la nature vous a parée.

"Moi, j'espère que la mort abrègera bientôt les tortures morales et physiques que j'endure.

"Henri de Saint-Clair."

— Qu'est-ce que tu dis de ce poulet? demanda Herber à son complice.

— Je dis que c'est épatant et que le truc réussira.

— Parbleu! Valentine, dégoûtée de ce godelureau, n'ayant plus aucun espoir, ne me résistera plus.

Le lendemain, lorsque Célestin Paquet vit sortir Vincent déguisé en poilu, le sinistre factotum du faux Gerbeaux se disposait à aller remettre cette infâme lettre à mademoiselle de Brancourt.

Célestin put lui emboîter le pas et le suivre de loin, sans que le gredin s'en doutât.

Lorsqu'on vint annoncer à Valentine qu'un soldat rapatrié d'Allemagne, l'attendait au parloir, elle accourut, les yeux illuminés; la joie de son cœur resplendissait sur son visage.

Vincent l'attendait, un petit peu inquiet.

Il était admirablement déguisé, et s'il n'avait pu simuler la perte d'une jambe, il avait si bien su cacher un de ses bras, qu'en voyant flotter une des manches de sa vareuse, on ne pouvait manquer de dire :

— Tiens! encore un manchot...

D'ailleurs, Valentine ne l'avait vu que deux ou trois fois, à Reims.

Comment donc l'aurait-elle reconnue? Et puis, elle ne se méfiait pas.

Si les honnêtes gens sont si souvent dupes des canailles, c'est parce que, étant eux-mêmes de bonne foi, ils ne se méfient pas.

Pourtant, Vincent songeait :

— Va-t-elle me reconnaître?

Hélas! la jeune fille droite et franche était loin de soupçonner l'abîme d'abjection dont elle était entourée.

Ce fut avec un sourire heureux qu'elle tendit sa main fine et souple au complice d'Herber, en lui disant :

— Vous qui êtes blessé, et qui venez d'Allemagne m'apporter des nouvelles de mon fiancé, soyez le bienvenu!

Vincent s'il était tremblant dans le crime était, nous l'avons dit, sans rival dans la fourberie. Ce fut avec un art qu'eût envié le plus habile comédien qu'il joua son rôle.

Tout, jusqu'à l'attitude, jusqu'aux inflexions de voix des campagnards champenois fut imité à s'y méprendre.

— Mademoiselle, fit-il avec cet air gauche que devait naturellement avoir un pauvre diable de vigneron en face d'une jeune fille de haute naissance comme mademoiselle de Brancourt, je vous l'ai écrit, j'ai promis à mon lieutenant de vous transmettre une lettre qu'il m'a confiée pour vous, la voici.

En disant ces mots l'astucieux coquin tendait à Valentine, un papier froissé et plié qui semblait, de toute évidence, avoir séjourné longtemps dans la doublure de sa capote usagée.

Tout en dépliant avec précaution le précieux feuillet, mademoiselle de Brancourt interrogeait :

— Dites-moi vite, mon brave, comment va M. de Saint-Clair? Il doit être blessé! A-t-il beaucoup souffert?

Vincent prit son air le plus embarrassé pour répondre :

— Dame, le régime est mauvais pour tout le monde. Les Boches ne sont pas tendres, vous le savez. Ils ont mis dans leur sale caboche de nous faire censément crever de faim.

— Ah! mon Dieu!... Dites-moi, le lieutenant est-il bien affaibli?

— Ben, vous savez, avec une pareille blessure...

— Où est-il blessé?

Le faux Baudrillart jeta un regard sournois autour de lui et tourna son calot entre ses doigts, de l'air le plus

embarrassé qu'il lui fut possible d'affecter.

— Répondez donc, je vous en supplie, insista Valentine prise d'inquiétude.

Le faux Champenois fixait obstinément son regard sur les rainures du parquet.

— Voyez vous-même, répondit-il évasivement. Mon lieutenant doit vous expliquer tout cela par écrit... Moi, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise...

La jeune fille, à ces mots, sentit vaciller son bonheur.

Que cachaient ces réticences? Que signifiait cette obstination à ne pas répondre?

Elle décacheta la lettre et se mit à la parcourir.

Le misérable eut un éclair de triomphe dans les yeux.

— Va, ma tourterelle, murmura-t-il; lis ta lettre, tu grinceras des dents tout à l'heure.

Et, au fur et à mesure qu'il voyait sur le visage de Valentine la souffrance et le désespoir, le sinistre valet du monstre éprouvait une sorte de plaisir sadique.

Lorsque l'infortunée jeune fille eut terminé la lecture du fatal message, dont chaque phrase était savamment dosée pour lui transpercer le cœur, elle se dressa en proie à une exaltation sombre.

Une flamme d'enthousiasme sacré illuminait ses yeux.

Elle s'écria :

— Dites, mon brave, comment pourrai-je faire parvenir une réponse à cette lettre?

L'idée de sacrifice comme l'idée d'honneur et de vertu était complètement étrangère à Vincent; il pensa aussitôt :

— Elle marche, c'est parfait. Bien sûr, elle ne veut plus de lui...

Aussi, selon les instructions du faux Gerbeaux, s'empressa-t-il de répondre :

— Nous avons, entre prisonniers du camp, organisé quelque chose pour correspondre avec ceux qui sont restés là-bas. Si vous voulez me jurer le secret, je me charge de faire parvenir votre lettre au lieutenant de Saint-Clair.

La jeune fille s'était précipitée vers un petit bureau d'acajou et, saisissant une plume, elle laissa son cœur, débordant de tendresse et d'amour, s'épancher sur la feuille de papier.

Vincent voyait avec une curiosité sceptique la plume courir sur le papier et les feuillets se noircir rapidement.

— Elle lui prodigue, pensait-il, quelques banales consolations. Oui, oui, elle doit lui dire : je ne vous oublie pas, je prierai pour vous !

Aussi quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque mademoiselle de Brancourt, en lui tendant la lettre qu'elle venait de cacheter, après l'avoir relue, lui dit :

— Faites-la lui parvenir le plus rapidement possible, je vous en supplie.

— Le pauvre garçon, il s'imagina que, parce qu'il est malade, mutilé, défiguré, on va le laisser seul, on va l'abandonner !

— Mais, serait-il, comme il le dit lui-même, un objet d'horreur pour moi celui que j'aime, celui à qui j'ai voué ma vie et que je soignerai, s'il le faut, jusqu'à mon dernier jour.

Vincent restait immobile, stupide d'étonnement.

Il ne savait plus que dire et Valentine continuait sans se lasser :

— Si vous lui écrivez— répétez-lui ce que je vous dis : qu'il ne craigne rien, qu'il ne doute pas de mon af-

fection. Serait-il blessé, mutilé, pauvre et sans aucune ressource, je le préférerais encore à tous les millionnaires du monde !

— Quel malheur qu'il ne l'ait pas compris ! Écrivez-lui, je vous en supplie !... Moi, je le lui dis, dans cette lettre. Mais il vous croira mieux...

— Oui, oui, fit Vincent d'un air piteux, en s'éloignant rapidement, comme s'il prenait la fuite.

Vraiment, il n'en revenait pas. Jamais il n'aurait pu prévoir pareille chose.

Il sortit et il était si troublé qu'il ne s'aperçut pas qu'un soldat le suivait.

Ce soldat, c'était le mari de Victorine, c'était Célestin Paquet.

Bientôt Célestin l'aborda :

— Hê ! le manchot !...

En même temps, d'un geste brusque, il lui saisissait sa manche vide.

— Dis donc, depuis quand c'est que t'as perdu un bras ?

Vincent s'arrêta.

Il ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher.

— Et la croix, où l'as-tu gagnée ? C'est-y en mettant de l'eau dans le vin que vend ton maître, ou en l'aidant dans quelque autre sale besogne ?

Cette fois, l'allusion était transparente; le bandit crut devoir se fâcher.

Il le prit de haut :

— Dites donc, vous, l'ami, si vous voulez bien passer votre chemin et me lâcher la paix ?

— Pas avant que tu ne m'aies dit ce que tu viens de faire dans cette maison !

— Est-ce que ça vous regarde ?

— Peut-être. En tout cas, tu vas me dire, Vincet, pourquoi tu portes la croix, et pourquoi tu simules une blessure.

Pour le coup, le complice de Gerbeaux estima qu'il n'avait plus qu'à prendre la poudre d'escampette.

Mais le rusé Célestin devina aussitôt son intention.

On était en pleine rue.

Deux soldats passaient, deux Parisiens en permission.

Au moment où Vincent s'élançait, Célestin s'accrocha à lui et cria aux soldats :

— Dites-donc, les copains, à la rescousse ! C'est un faux blessé !

Voyez, il a ses deux bras comme vous et moi ! C'est un espion ! c'est un Boche ! Je le connais !

Les deux soldats accoururent.

Des passants s'arrêtèrent.

Bientôt un attroupement se forma.

— C'est vrai ! il a ses deux bras ! s'écria l'un des poilus qui avait fouillé sous la vareuse du faux mutilé.

— Je le disais bien ! triompha Célestin.

Des agents arrivèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est un Boche !

— Un traître ! un espion !

— Un faux mutilé... Il porte une croix de guerre à laquelle il n'a pas droit.

— Allons, tout le monde au poste.

Les représentants de l'autorité entraînaient Vincent et ceux qui l'avaient arrêté au commissariat de police le plus proche.

— Là, dirent-ils, vous vous expliquerez les uns et les autres.

Célestin Paquet se frottait les mains.

— Je crois maintenant que son compte est bon, au dénommé Vincent ! Le conseil de guerre ne plaisante pas. Il aura vite fait de l'envoyer au peloton d'exécution !

Pendant ce temps, le faux Gerbeaux attendait chez lui son complice, avec une impatience fébrile.

Il ne pouvait tenir en place et allait d'une pièce à l'autre.

Plusieurs fois il entra dans la salle à manger et se versa coup sur coup plusieurs verres de champagne ou d'alcool.

Il se demandait avec anxiété :

— Que va dire Valentine ? Oh ! qu'il me tarde de savoir !

— Et ce sacré Vincent qui ne revient pas !

Une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent. Et toujours pas de Vincent...

— C'est incroyable ! Comment se fait-il qu'il ne soit pas là ?

— Lui serait-il arrivé un accident ?

L'impatience, la colère et surtout l'alcool qu'il avait absorbé à haute dose, lui avaient congestionné la face.

Tout à coup et sans qu'il eût entendu marcher, la porte du salon, où il se tenait, s'ouvrit :

— C'est toi, Vincent ?

— Non, monsieur, fit Victorine Paquet en allongeant la tête, c'est moi.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? Qui vous a permis d'entrer comme ça ? Allez-vous-en. Fichez moi la paix !

— Mais il y a là des personnes qui désirent vous parler...

— Je ne veux pas les voir. Renvoyez-les. Dites que je n'y suis pas.

Mais, comme Victorine terrorisée par l'accent du monstre, faisait mine de se retirer, les personnages, qui attendaient dans l'antichambre, forcèrent la consigne et pénétrèrent dans le salon.

Le faux Gerbeaux, fou de colère, s'élança vers eux.

— Vous avez de l'audace, commenta-t-il, de pénétrer ainsi...

Mais il s'arrêta net.

Il venait de reconnaître la cousine pauvre parmi les personnages qui avaient forcé sa porte.

— Allons, calmez-vous, fit Hermance, de ce ton hautain, un peu ironique, qu'elle prenait toujours avec son prétendu cousin. Car si déjà vous vous mettez en colère, avant que j'aie parlé, qu'est-ce que ce sera tout à l'heure !

Mademoiselle de Saint-Clair en avait toujours imposé au faux Gerbeaux.

Ce jour-là encore, le monstre ne sut quoi lui répondre.

— Vous ne nous offrez pas un siège, persifla la cousine pauvre. Vous n'êtes guère poli. C'est un peu votre habitude. Votre vie a été trop agitée. Vous n'avez pas eu le temps d'apprendre les belles manières. Mais diable, vous avez l'air bien troublé. Sauriez-vous déjà d'où je viens ?

— Que m'importe !

— Ne dites pas ça.

— Enfin, Hermance, aurez-vous bientôt fini de vous moquer de moi ? Que signifie cette comédie ?

— Vous allez le savoir. Mais d'abord permettez-moi de vous présenter ces messieurs.

— Vous connaissez le baron Philippe d'Herbelot, je n'insiste pas. Voici l'honorable Mac Cavendish, de New-York, le roi du papier, comme l'on dit là-bas et M. John Atkins, représentant de la célèbre maison Pinkerton.

— L'agence de renseignements.

— Parfaitement.

Herber avait repris son sang-froid.

Il ne se doutait évidemment de rien.

— Je suis flatté, dit-il, de faire la connaissance de ces messieurs. Mais je me demande ce qu'ils viennent

(Lire la suite page 47)

Votre Bébé



a droit aux mêmes soins que ceux qui ont rendu les QUINTUPLÉES DIONNE célèbres pour leur santé et leur bonne humeur.

Chez tout enfant, la santé est un droit de naissance. Pour assurer la santé de votre bébé, faites-lui suivre le régime que des experts ont choisi pour les quintuplées.

Les Biscuits Solarisés Sunwheat McCormick sont l'aliment idéal des bébés et des jeunes enfants. Ces chers petits raffolent de ce goût croustillant ; cependant rien n'est sacrifié à la saveur.



D'après une formule préparée par la "Paediatric Research Foundation", de Toronto, spécialement pour fournir un régime approprié à l'enfant. Les Biscuits Solarisés Sunwheat contiennent les cinq vitamines A, B1, B2, D, E, indispensables à la santé et à la croissance. Avec du jus d'orange (vitamine C), ils constituent un régime complet à tout âge.

Votre épicer vend les Biscuits Sunwheat en deux grandeurs de cartons, à prix modiques. Achetez-en pour vos enfants demain.

FABRIQUÉS PAR MCCORMICK
— FABRICANTS DE BISCUITS DE QUALITÉ
DEPUIS PLUS DE 77 ANS

La santé à pleine tasse

LA SAVEUR exquise du cacao Fry fait les délices des garçons et fillettes de tous âges. Chaque goutte comporte des qualités fortifiantes et vivifiantes. Un médecin célèbre prétend que c'est "la nourriture par excellence". Le cacao contient des sources d'énergie que les enfants réclament.

Employez du cacao Fry non sucré en cubes séparés d'une once, pour la pâte. Demandez notre livre de recettes.



Fry-Cadbury Ltd.,
Montréal, P.Q.

NE VOUS FIEZ-PAS à la CHANCE



Heureuse! Quand j'avais de vilains poils sur la figure et le menton... j'étais délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, liquides, rasoir même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit! Ce secret a rendu la beauté et le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95, rue Church, Dept. C-663, Toronto, Ontario, Canada.



La Bonne Cuisine

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

SALADE AUX LÉGUMES

- 2 cuil. à table de gélatine
- $\frac{1}{2}$ tasse eau froide
- 2 tasses eau bouillante
- $\frac{1}{4}$ tasse de sucre
- 1 cuil. à thé de sel
- $\frac{1}{2}$ tasse de jus de citron ou de vinaigre
- $\frac{1}{2}$ tasse de chou cru haché menu
- 1 tasse de céleri haché menu
- 1 tasse de carottes râpées
- 1 tasse de pois
- Oignons hachés menu au goût
- 1 cuillerée à table de persil haché

Faites tremper la gélatine 5 minutes dans l'eau froide et dissoudre dans l'eau bouillante. Ajoutez le sucre, sel et brassez parfaitement. Laissez refroidir, brassant occasionnellement jusqu'à ce que le mélange épaississe. Incorporez alors tous les légumes.

TOMATES ROUGES MARINÉES (CATSUP ROUGE)

- 4 pintes de tomates rouges
- 4 oignons moyens
- 2 tasses de vinaigre
- 4 cuil. à table de sucre
- Epices mélangées
- Sel et poivre

Ebouillantez les tomates, coupez-les en quartiers et faites-les cuire avec les oignons dans très peu d'eau. Quand tout est partiellement cuit, ajoutez le vinaigre, le sucre, les épices placées dans un petit sac, sel et poivre. Laissez cuire de nouveau jusqu'à ce que le liquide soit évaporé. Retirez le sac d'épices et versez dans des bocaux de verre fermant hermétiquement.



Macarons
au coco

mélangez bien et versez dans un grand moule ou de petits moules individuels préalablement passés à l'eau froide. Placez au froid. Démoulez une fois à point, placez sur un lit de laitue et servez avec de la mayonnaise.

MACARONS AU COCO

- $\frac{1}{2}$ tasse Lait Eagle Condensé-Sucré
- 2 tasses coco filanté
- 1 cuil. à thé vanille (au goût)

Mélez le Lait Eagle Condensé-Sucré et le coco filanté. Ajoutez la vanille, au goût. Jetez par cuillerées sur une tôle beurrée, espacez d'un pouce. Faites cuire à four modéré (350° F.) 10 minutes ou jusqu'au brun doré. Enlevez promptement de la tôle. Recette pour vingt-quatre Macarons.

MACARONS COCO ET FRUITS

Procédez comme pour les Macarons au Coco, mais remplacez 1 tasse de coco filanté par 1 tasse de dattes, pruneaux ou abricots secs, hachés fin.

CÔTELETTES DE PORC À LA FRANÇAISE

Faites sauter au beurre les côtelettes de porc, enlevez-les et tenez au chaud. Dans ce jus, ajoutez des tomates pilées, épépinées et coupées en dés, une pointe d'ail, un morceau de beurre, un verre de vin blanc, sel, poivre, épices, persil et estragon hachés. Laissez cuire 30 minutes à petit feu. Dressez les côtelettes en couronne et versez la sauce au milieu.

CAROTTES À L'ÉTOUFFÉE

- 2 livres de carottes
- 1 oignon haché
- Jus d'un demi-citron
- 3 cuil. à table de beurre

Ratisez et lavez les carottes. Emincez-les et faites-les cuire dans le beurre chaud avec l'oignon. Ajoutez du sel et le jus de citron, couvrez hermétiquement la casserole et laissez mijoter pendant 40 minutes.

TOMATES VERTES MARINÉES (CATSUP VERT)

- 24 tomates vertes
- 2 pieds de céleri
- 2 choux moyens
- 12 pommes
- 4 gros oignons
- $\frac{3}{4}$ cuil. à table de moutarde en poudre
- 3 tasses de vinaigre
- 1 tasse de sucre
- Epices mélangées au goût
- Sel et poivre

Hachez les légumes et les fruits et faites cuire avec un peu d'eau bouillante, pendant 2 heures. Ajoutez ensuite le vinaigre, le sucre, les épices et les assaisonnements, et laissez cuire encore pendant 2 heures. Versez dans des bocaux fermant hermétiquement.

PIGEONS AUX PETITS POIS

- 2 ou 3 pigeonneaux
- 15 petits oignons
- $\frac{1}{4}$ tasse lard maigre
- 2 tasses d'eau ou de bouillon
- 4 tasses de pois frais écossés
- 2 cuil. à table de jus de tomates
- 2 faibles cuillerées de farine
- Sel et poivre

Faites rissoler les pigeons préparés avec un peu de graisse. Retirez-les et faites roussir à la place les oignons et le lard coupé en morceaux, poudre de deux cuillerées de farine et laissez brunir. Mouillez avec 2 tasses d'eau ou de bouillon. Ajoutez le jus de tomates, assaisonnez, remettez les pigeons et couvrez. Après un quart d'heure de cuisson ajoutez les pois et continuez la cuisson pendant environ 30 minutes. Dégraissez la sauce, coupez les pigeons en quatre et servez-les avec leur garniture.

TARTE À LA CITROUILLE

- 1 tasse de compote de citrouille passée au tamis
- $\frac{3}{4}$ tasse de sucre
- $\frac{1}{2}$ tasse de lait
- 2 œufs battus
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel
- $\frac{1}{2}$ tasse de crème
- $\frac{1}{2}$ cuil. à thé d'épices mélangées
- $\frac{1}{4}$ cuil. à thé de gingembre
- $\frac{1}{4}$ cuil. à thé de muscade

Mélangez le lait avec la compote de citrouille et ajoutez les œufs battus. Mélangez les épices avec le sel et le sucre et incorporez au premier mélange. Versez cette préparation dans une abaisse de tarte et faites cuire dans un fourneau chaud (450° F.) pendant 10 minutes. Réduisez ensuite la température à 375° F. et faites cuire jusqu'à ce que ce soit d'un beau brun doré.

HARICOTS VERTS

Effilez les haricots, faites-les cuire au beurre à l'étouffée, assaisonnez et ajoutez du bouillon pour terminer la cuisson. Sitôt cuits saupoudrez-les de persil haché et arrosez-les avec un peu de beurre fondu.

CÉLERI AUX TOMATES

- 6 pieds de céleri
- 2 cuillerées à table de sel
- 1 cuil. à table de moutarde
- 15 tomates rouges
- 1 cuil. à thé d'épices mélangées
- 2 tasses de sucre
- $\frac{1}{2}$ tasse de vinaigre

Coupez le céleri en morceaux d'environ 1 pouce, coupez aussi les tomates. Placez tous les ingrédients dans une marmite et faites mijoter une heure et demie. Remplissez les pots stérilisés et fermez hermétiquement.

Une nouvelle recette appétissante Jambon et Shortcake de Maïs

Recette - Surprise "MAGIC" de Novembre

Voici une nouvelle recette des plus appétissantes — pour les ménagères qui en ont assez de toujours servir la même chose d'un jour à l'autre. Elle est aussi facile à préparer que délicieuse et peut constituer un plat de résistance peu coûteux pour le lunch ou le souper. Cette recette a été soigneusement éprouvée par des cuisinières expertes. Essayez-la maintenant vous-même et vous verrez comme elle sera appréciée — des hommes surtout !

JAMBON ET SHORTCAKE DE MAÏS

¾ tasse farine	1½ tasse farine de maïs
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"	1½ tasse lait
2 c. à soupe sucre	1 œuf battu
2 c. à thé sel	4 c. à soupe shortening fondu

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte, sucre et sel. Ajoutez la farine de maïs et mélangez bien. Ajoutez lait, œuf battu et shortening fondu. Versez dans un moule carré graissé de 8 pouces et cuisez environ 25 minutes à four chaud (425° F.). Tranchez chaud (coupant d'abord en 8 morceaux si préféré), beurrez et joignez avec le jambon en crème. (Toute autre viande qui reste peut être coupée en petits carrés et réchauffée dans de la sauce pour faire une autre délicieuse garniture pour ce shortcake). Suffisant pour 8 personnes.

JAMBON EN CREME

2 c. à soupe beurre	½ c. à thé jus d'oignon
4 c. à soupe farine	1 clou de girofle entier
¼ c. à thé sel	2½ tasses lait
un petit morceau de feuille de laurier	1½ tasse jambon cuit en cubes de ¼ de pouce

Faites fondre le beurre, ajoutez farine et brassez jusqu'à ce que bien mélangé. Ajoutez sel, feuille de laurier, jus d'oignon et clou. Ajoutez le lait lentement en agitant constamment jusqu'à épaississement. Amenez à ébullition et laissez bouillir deux minutes. Ajoutez le jambon.

Tested and Approved by
SERIAL 0-NO. 6
The Chatelaine Institute
MAINTAINED BY
The Chatelaine Magazine



NE CONTIENT PAS D'ALUM
Cette déclaration sur chaque
boîte est votre garantie que
la Poudre à Pâte "Magic"
ne contient ni alun, ni aucun
ingrédient nuisible.

FABRIQUEE AU CANADA

Si vous voulez réussir parfaitement cette recette ne manquez pas d'employer la Poudre à Pâte "Magic"

Même si vous êtes novice en art culinaire, vous réussirez parfaitement cette recette de Jambon et Shortcake de Maïs, car le secret de son exquise saveur réside principalement dans l'emploi de la Poudre à Pâte "MAGIC".

Les autorités culinaires reconnues du Canada emploient et recommandent la Poudre à Pâte

"Magic". C'est votre assurance de réussite dans la cuisson — texture fine et légère, saveur uniforme et digestion facile.

Pourtant, cette poudre à pâte supérieure n'est pas coûteuse. Il en faut pour moins de 1¢ par cuisson. Ça ne vaut vraiment pas la peine de risquer l'emploi d'une poudre inférieure ?

Vous trouverez chez votre épiciers tous les ingrédients nécessaires à la préparation de cette recette.

GRATIS !
LIVRE DE CUISINE "MAGIC"

Appétissants plats à la viande ;
tartes, poudings, cookies et gâteaux délicieux. Des douzaines de recettes éprouvées.
D'un secours précieux pour la cuisinière.
Postez simplement le coupon.

GILLET
PRODUCTS
Fraser Ave., Toronto
Dépt. LS-11

Veillez m'envoyer gratuitement le fameux Livre de Cuisine "Magic"

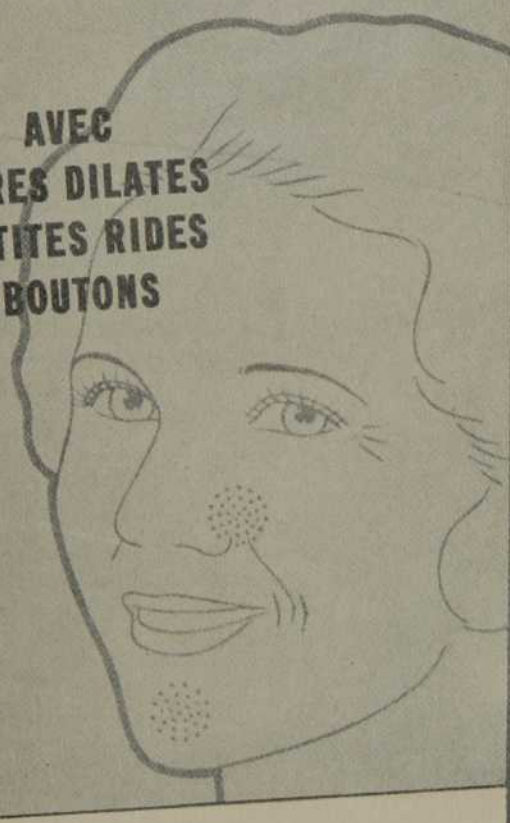
Nom

Adresse

Ville Province

VOTRE VISAGE PARAÎT
"PLUS VIEUX"

AVEC
PORES DILATES
PETITES RIDES
BOUTONS



Mme ADAM K. LUKE, JEUNE, déclare : "Le Cold Cream Pond conserve certainement la finesse de ma peau."

Defauts qui proviennent de VOTRE DERME

UNE SEULE imperfection suffit à gâter la fraîcheur de votre peau... à vous faire paraître *plus âgée*.

Quelques pores dilatés font dire : "Elle prend de l'âge" — aussi sûrement que les rides. Ils sont tenaces — et ne font qu'empirer tant que vous ne connaissez pas leur véritable origine et le bon moyen de les traiter.

En vérité, presque toutes les affections cutanées naissent, non sur l'épiderme, mais dans les couches profondes de votre peau.

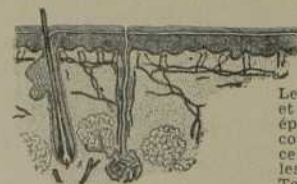
Il faut réveiller le derme

Dans votre derme se trouvent de petites glandes, des cellules et des capillaires. C'est là que votre épiderme puise sa santé. Qu'ils fonctionnent mal, et les pores s'obstruent, les boutons apparaissent. Même les petites rides ne sont autre chose que des plis causés par la défaillance du tissu dermique.

Deux fois le jour — pour avoir une peau parfaite

Le Cold Cream Pond se compose d'huiles spécialement préparées qui vont jusqu'au fond des pores. Il amollit rapidement la saleté — et la dégage... en même temps, il nettoie complètement la peau elle-même.

Vient ensuite le traitement stimulant — un massage délicat avec une couche plus épaisse de Cold Cream Pond. Quelle sensation réconfortante ! Le sang circule. La peau est rajeunie... et combien douce ! Vous réveillez ce derme.



Le siège des
signes de vieillesse

Les minuscules glandes, cellules et capillaires qui nourrissent votre épiderme sont tous *sous* cette couche supérieure. Leur défaillance cause la dilatation des pores, les boutons et les petites rides. Tenez-les en forme — et vous évitez les affections cutanées.

Chaque soir, tapotez votre peau avec du Cold Cream Pond pour détacher la poussière, le maquillage. Tapotez ensuite avec plus de crème — pour stimuler votre *derme*, le garder en forme, pour empêcher les affections de vieillir votre peau.

Chaque matin, et durant le jour, répétez ce traitement au Cold Cream Pond. Votre peau devient de plus en plus souple — paraît plus jeune. Et la poudre s'étend merveilleusement.

TUBE SPECIAL DE 9 TRAITEMENTS et 3 autres accessoires de beauté Pond

Pond's Extract Co., of Canada, Ltd., Dépt. L,
144 avenue Brock, Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer le tube spécial de Cold Cream Pond pour 9 traitements, avec de bons échantillons de 2 autres Crèmes Pond et 5 différentes teintes de Poudre faciale Pond. Ci-inclus 10¢ pour frais d'expédition et d'emballage.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____



Miss Jane Mellon

"J'emploie le Cold Cream Pond soir et matin. Il aplanit les petites rides. Je n'ai jamais de points noirs ni de boutons."

(Lire la suite page 43)

faire chez moi et à quelle circonstance je dois l'honneur de leur visite.

— Un peu de patience. Vous allez le savoir.

— Alors, parlez!

— Vous ignorez d'où je viens?

— Complètement, et j'ajoute que cela m'est indifférent.

— Nous allons bien voir. Je suis arrivée hier d'Amérique.

— D'Amérique?

— Oui, j'ai beaucoup voyagé depuis trois mois et, naturellement, j'ai appris beaucoup de choses. Dans les voyages, n'est-ce pas... et puis, je vous le dis franchement, je n'étais allée, en Amérique, que pour ça...

"C'est ainsi que j'ai visité Champagne-Cottage.

L'aventurier pâlit horriblement.

— J'ai vu, continua Hermance, cette bonne Ketty, vous vous souvenez?... la laitière.

Le monstre à face humaine devint encore plus pâle.

— Tiens, tiens, vous pâissez, il me semble! Ketty ne vous rappelle donc aucun bon souvenir?

Les yeux du faux Gerbeaux lançaient des éclairs. On devinait en lui une colère de fauve pris au piège.

— Allons, finissons-en, s'écria-t-il. Que voulez-vous dire?

— Vous avez raison; la comédie a assez duré; il faut en finir, Herber... Ah! ce nom vous émeut, gredin. Il vous rappelle vos crimes et toute une vie de honte et d'infamie.

"Résumons-la, si vous voulez:

"Mistress Arabella persécutée; Frédéric Gerbeaux, mon cousin, assassiné avec l'aide du misérable Vincent; la fortune de votre victime accaparée ainsi que son nom et sa personnalité; le marquis de Brancourt et Henri de Saint-Clair, votre prétendu nveu, livrés aux Allemands; Pierre Delorme accusé et dénoncé faussement... J'en passe, sans doute, mais cela suffit, n'est-ce pas, messieurs? ajouta gravement mademoiselle de Saint-Clair en s'adressant à Mac Cavendish et à John Atkins.

— Très largement, répliqua le détective. Cet homme est bon pour l'échafaud.

— Ou pour le peloton d'exécution, ajouta M. d'Herbelot; oui, dans les fossés de Vincennes, là où expient leurs crimes les traîtres et les espions!

Le monstre serrait les poings et ses ongles entraient dans sa chair.

Une colère folle grondait en lui et un commencement de peur aussi.

Il se demandait s'il devait jouer l'indignation, invectiver celle qui l'accusait, ou s'il devait fuir.

Mais comment fuir?

Mac Cavendish se tenait comme par hasard devant la porte, et il était bien évident que John Atkins surveillait la fenêtre.

— Eh bien, reprit la cousine pauvre, que répondez-vous?

— Je réponds que vous êtes folle.

— C'est tout? Alors la justice suivra son cours.

Mademoiselle de Saint-Clair se tourna vers M. d'Herbelot et lui dit:

— Allez, je vous prie, avertir le commissaire de police; expliquez-lui la situation. Si les crimes commis en Amérique sont anciens, l'immonde trahison dont cet homme s'est rendu coupable, au mois de septembre dernier, lorsqu'il a livré aux Allemands deux Français, est récente. Le conseil de guerre aura vite fait de le juger.

— Mais qui prouvera que j'ai livré, comme vous le prétendez, Henri

et le marquis de Brancourt aux Allemands?

— Moil prononça une voix vibrante.

Et la jolie fleur d'Amérique apparut, très émue certes, mais droite, hautaine, décidée à remplir son devoir jusqu'au bout.

Elle ajouta:

— Je vous ai vu. Oui, je vous ai vu et entendu, dans le jardin, lorsque vous parliez aux officiers allemands.

Herber chancela sur ses jambes.

Pourtant, il balbutia:

— Tu me dénonceras, toi, ma fille!

Alors une scène inouïe se passa.

Du fond du salon, une femme se dressa; elle écarta Hermance et le baron d'Herbelot et, se plantant devant le monstre, elle cria:

— Violette n'est pas votre fille, heureusement, juste ciel! et vous le savez bien, vous qui avez tué son père!

— Arabella, balbutia le misérable.

— Oui, Arabella qui vient soutenir son enfant et venger les morts!

Suffoqué, Herber porta la main à ses yeux comme pour écarter un spectre.

— Arabella... murmura-t-il de nouveau.

Et comme se parlant à lui-même, il reprit:

— Arabella! Oh! c'est elle, sans doute, qui m'a dénoncé!

"Pourquoi ne l'ai-je pas tuée jadis!

Ce fut sa dernière parole.

Il voulut s'élancer sur la pauvre femme, les bras levés pour la frapper, pour l'écraser sous ses poings formidables qui avaient fait tant de mal!

Mais il chancela sur lui-même et la dernière malédiction qu'il voulait vomir ne put sortir de sa bouche.

Il tomba sur le sol, foudroyé par une congestion.

Il ne mourut pas sur le coup.

Son agonie dura toute la nuit.

A la pointe du jour, le misérable qui, pour assouvir ses passions avait commis tant de crimes, rendit le dernier soupir.

— Que le diable garde son âme, murmura Hermance de Saint-Clair en apprenant sa fin.

— C'est certainement, fit remarquer John Atkins, le plus triste personnage qu'il m'ait été donné d'approcher, et cependant, je vous assure que ma profession m'a obligé à fréquenter des coquins de la pire espèce!

Quelqu'un qui fut bien étonné, ce même jour, ce fut Antoine Baudrillard, lorsqu'il se réveilla sur le coup de dix heures du matin.

Il avait dormi deux jours.

Comme Vincent et le faux Gerbeaux l'avaient enfermé à clef, il ne put sortir de la chambre où il était prisonnier au second étage de l'hôtel.

— Où suis-je, se demandait le mutilé qui ne se rappelait plus rien.

Il ajoutait:

— J'ai dû me saouler. Hélas! ça m'arrive de temps en temps. Mais comme cette fois, jamais.

Voyant qu'il ne pouvait ouvrir la porte, que la fenêtre était également condamnée, le soldat se résolut à frapper violemment sur le parquet pour appeler l'attention sur lui.

Ce bruit insolite épouvanta Victorine Paquet, qui gardait la maison, en attendant que le faux Gerbeaux ait été porté en terre.

Elle dégringola l'escalier et s'en fut dans le jardin en appelant:

— Célestin! Célestin!

*Faites venir
aujourd'hui cette Jolie*
CUILLÈRE À GELÉE
en Argenture
Wm A. ROGERS
Valeur \$1⁰⁰
pour seulement **15¢**
et le panneau du Moulin
à vent d'une étiquette
OLD DUTCH



Vous trouverez cette belle cuiller indispensable pour servir gelée, confiture, marmelade, etc. C'est de l'argenterie Wm. A. Rogers qualité A1 Plus fabriquée par Oneida, Ltd., dans l'attrayant dessus "Croydon." Ne manquez pas cette splendide aubaine. Servez-vous du coupon ci-dessous.

**OLD DUTCH accomplit davantage
et revient meilleur marché**

Les ménagères trouvent Old Dutch beaucoup plus efficace que les nettoyeurs ordinaires parce qu'il est fait de Seismotite (nom déposé au Canada). Les particules plates de seismotite couvrent une plus grande surface et nettoient plus à fond que les matières graveleuses que l'on trouve dans la plupart des nettoyeurs. Il y va de votre intérêt d'employer le sûr et économique Old Dutch.

**L'offre Old Dutch D'Argenterie
est Prolongée Jusqu'au 31 Décembre 1937**

En plus de l'offre spéciale ci-dessus de la cuiller à gelée, Old Dutch vous fournit l'occasion de vous constituer un service complet d'argenterie Wm. A. Rogers parmi les 11 autres unités énumérées ci-dessous. Il suffit d'envoyer 50c et les panneaux du moulin à vent de 3 étiquettes Old Dutch pour chacune des unités commandées. Vous pouvez en commander une ou autant que vous désirez.

OLD DUTCH CLEANSER, Dept. 38K, 64 Macaulay Ave., Toronto

Ci-inclus... panneaux du moulin à vent, des étiquettes Old Dutch, (ou étiquettes complètes) et... pour lesquels vous voudrez bien m'envoyer

☐ 6 cuillères à thé	☐ 3 cuillères ovales à soupe	☐ 3 cuillères à table
☐ 3 fourchettes à salade	☐ 3 cuillères à breuvage glacé	☐ 1 fourchette à viande froide
☐ 3 fourchettes à hûlres	☐ 3 couteaux à beurre	☐ 1 louche à sauce
☐ 1 couteau et 1 fourchette à dîner	☐ 1 spatule à beurre et 1 cuillère à sucre	

☐ Cuiller ronde perforée (Cet item 25¢ et 2 étiquettes Old Dutch)

☐ Cuiller à gelée (Cet item 15¢ et 1 étiquette Old Dutch)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

FABRICATION CANADIENNE

RESTAUREZ LE SON *FIDÈLE*.....

avec les **RADIOTRONS** 

GENERAL ELECTRIC

FABRICATION CANADIENNE

CANADIAN GENERAL ELECTRIC CO., LIMITED N-56F




**DÉBILITÉ
FAIBLESSE**

ANÉMIE

SIROP

Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

NI SOMMEIL NI TRAVAIL

Quel soulagement que celui de pouvoir dormir à poings fermés, se lever tout reposé, prêt à faire une bonne journée! Je passais la nuit à me tourner et retourner, sans clore l'oeil. A moitié endormi le jour, je me trainais misérablement quand j'aurais dû me reposer. "Essaye les Pilules Dodd", me dit un ami, "c'est ton rein peut-être." J'ai suivi son conseil et maintenant je dors comme un moine—grâce aux



Pilules Dodd pour le Rein

UNE AMIE LUI INDICHA LE CHEMIN de la SANTÉ!



Cette jeune femme, (il y en a des milliers comme elle) déplorait à vue d'oeil. Malgré les meilleurs soins et l'emploi de remèdes dispendieux son mal empirait de jour en jour.

Une amie, reconnaissant en elle les symptômes d'un mal dont elle-même avait souffert — lui recommanda les Pilules FEMOL. Après en avoir pris une boîte, la malade se sentit beaucoup mieux; moins de douleurs et moins fréquentes. A la troisième boîte elle était complètement débarrassée de ses maux. Vous qui souffrez de maladies féminines (beau-mal) que ne donneriez-vous pas pour vous en débarrasser? Cependant le remède est à votre portée, il coûte peu et mérite un essai.

Les pilules FEMOL se vendent partout. Demandez-les. Exigez-les.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt. 8
Place Royale, Montréal.

PILULES FEMOL

DOULEUR AU FOIE



Le docteur dit:
Rx la prescription
BILOCOLATE
aux sels biliaires

Favorise la sécrétion de la bile, laquelle contribue à la digestion intestinale, neutralise les acides et concourt à la formation du sang.

BILOCOLATE prévient et combat la jaunisse, les coliques, vomissements bilieux, étourdissements, congestion et constipation dues à l'insuffisance de la bile.

3 En vente partout—50¢ la boîte.

Le mécano et son ami Lavigne, priés par mademoiselle de Saint-Clair d'assister Victorine jusqu'au dernier moment, jouaient philosophiquement aux cartes, installé dans la serre, une bouteille de pinard à côté d'eux.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a qu'on fait un bruit infernal au-dessus de la chambre du mort!

— Pas possible, tu rêves!

— Ah! non, je ne rêve pas!

— Alors, j'y suis, s'écria le mécano. C'est le soldat, oui, oui, le poilu d'avant-hier.

Il s'élança, ouvrit la porte et se trouva en présence de Baudrillart, ahuri.

Il l'interrogea:

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Moi? Je n'en sais rien.

— Mais y a-t-il longtemps que tu es dans cette chambre?

— Je ne me rappelle plus.

— Comment, tu ne te rappelles plus?

Tout penaud, le mutilé expliqua qu'il était venu voir un certain M. Gerbeaux auquel il devait faire une commission. Très aimable, ce monsieur lui avait offert plusieurs verres de liqueurs. Après il ne se rappelait plus rien.

Célestin Paquet en savait assez.

Il avait déjà compris.

Passant son bras sous celui du paysan, il l'entraîna et lui fit descendre l'escalier.

— Allons, dit-il, t'en fais pas. Tu l'as échappé belle! Tu ne comprends pas. Ça ne fait rien. Viens boire un coup. Je t'expliquerai tout ça ensuite.

Six mois après, on annonçait le double mariage de Violette et de Pierre Delorme, de Valentine et d'Henri de Saint-Clair.

La cérémonie eut lieu le même jour.

Le lieutenant Henri de Saint-Clair, qui passait pour fou au camp de prisonniers de Neubourg, en Bavière, avait fini par être interné en Suisse, puis rapatrié.

Au bout de trois mois il reprit sa place dans l'armée française.

Quelle joie Valentine avait éprouvée en le voyant!

Son séjour en Suisse lui avait permis de se rétablir, aussi était-il en bonne santé lorsqu'il arriva à Paris.

Valentine connaissait la dernière infamie imaginée par le monstre qui l'avait si longtemps persécutée.

Elle avait vu le véritable Baudrillart, qui l'avait rassurée sur le sort et sur l'état physique et moral de son fiancé.

Sa joie aurait donc été sans mélange, si le souvenir de son père, victime de la perfidie d'un traître et de la cruauté allemande, n'avait attristé ses pensées.

Le mariage d'Hermance de Saint-Clair et du baron d'Herbelot, célébré dans la plus stricte intimité, avait précédé celui de Valentine et de Violette.

— Tout finit par un mariage, fit remarquer Mac Cavendisch, qui avait tenu à être le témoin de Mlle de Saint-Clair.

— Ou par la mort, répliqua le philosophe John Atkins.

La question la plus difficile qu'eurent à régler entre eux les parents supposés du faux Gerbeaux, fut celle de sa succession.

Herber-Gerbeaux, en mourant, avait laissé une grosse fortune.

Qu'allait-elle devenir?

— Son argent nous fait horreur comme lui, s'écrièrent Pierre Delorme et Henri de Saint-Clair lorsqu'on leur parla de cette question.

Pourtant il fallait aviser.

Une sorte de conseil de famille fut réuni.

On prit pour arbitre Mac Cavendisch et l'honorable Américain, après avoir bien étudié la question, rendit une sorte de sentence que tous s'étaient engagés d'honneur à l'avance à respecter.

— Voici, dit-il. Il y a des cas où la loi écrite ne suffit pas pour dire ce qui est juste et par suite ce qu'on doit faire.

— Le cas qui nous occupe est de ceux-là.

— Moi, j'estime qu'en équité, on doit considérer qu'une partie de la fortune laissée par Herber, dit Gerbeaux, est du bien mal acquis; je veux dire de l'argent volé ou gagné par des moyens malhonnêtes.

— Cet argent-là personne de vous ne peut le recevoir.

— Parfaitement, approuvèrent sans exception tous les héritiers.

— Donc, j'estime que la moitié de la fortune doit aller aux pauvres.

— C'est une très bonne solution.

— Vous laisserez le soin de la distribuer à mademoiselle Hermance de Saint-Clair à qui je m'en remets et qui, j'en suis sûr, s'acquittera très bien de cette mission.

— Je l'accepte, si mes cousins y consentent.

— Comment donc?

L'Américain reprit:

— Quant à la seconde moitié de cette fortune, elle provient assurément des vrais Gerbeaux et des Saint-Clair à qui Herber l'avait tout simplement volée.

— Elle doit donc leur revenir.

— Or, je vois autour de moi trois représentants de la famille, les seuls qui existent d'ailleurs à ce jour.

— Henri de Saint-Clair, Hermance et Violette.

— Henri, neveu de la victime d'Herber, serait l'héritier suivant la loi française.

— Violette, fille naturelle du malheureux qu'Herber a assassiné, me paraît avoir aussi des droits incontestables, suivant l'équité et suivant la Justice éternelle, supérieure à la loi humaine.

— Quant à mademoiselle Hermance de Saint-Clair, c'est elle qui a démasqué le misérable, c'est elle qui, grâce à son intelligence et à son initiative, a sauvé tout l'héritage et plus encore, l'honneur de la famille.

— Elle me paraît donc avoir droit, elle aussi, à une part de la succession.

— C'est certain, affirmèrent en même temps Violette et Henri de Saint-Clair.

Le milliardaire continua:

— D'ailleurs, je me permettrai de donner comme cadeau de nocces à chacun et à chacune de vous, une somme égale à celle dont vous vous désisterez en faveur de vos co-héritiers.

— Non, non, je ne veux pas!

— Jamais je n'accepterai.

— Vous ne voulez pas? Bien, très bien. Je n'ai pas d'enfants. Je suis bien libre, que diable, de choisir mes héritiers!

Vous aurez donc cette somme par testament déposé chez un notaire, quand je mourrai.

— Ce sera, d'ailleurs, une très bonne façon de cimenter l'amitié franco-américaine!

— Pour moi, fit Hermance, cette amitié est gravée pour toujours au plus profond de mon cœur. Jamais, Mac Cavendisch, je n'oublierai ce que j'ai vu dans votre pays et l'accueil que vous m'avez fait.

— Merci, répondit le roi du papier très ému.

— Oui, reprit la vaillante créature, dès que je le pourrai, j'ai bien l'intention de retourner en Amérique.

— Nous irons ensemble, s'écria Violette, car je veux connaître, moi aussi, le plus tôt possible, le pays où je suis née.

— Dites, Pierre, ne voudrez-vous pas m'accompagner?

Le lieutenant Delorme, gravement de la tête, fit signe que oui.

— Comment ne voudrais-je pas, dit-il, voir le pays d'où m'est venue ma si jolie fleur?

Mademoiselle Hermance répliqua:

— Oui, si jolie, comme tout ce qui nous vient de ce pays merveilleux.

— Fleur d'Amérique! Soldats d'Amérique! Braves gens d'Amérique!! De votre pays lointain et si près de nos cœurs, nous sont venus, en de sombres jours, la joie, la confiance, le réconfort.

— Après la guerre, nous irons tous en un pieux pèlerinage fêter la victoire sur cette terre bénie et remercier Mac Cavendisch et ses amis de tout ce qu'ils ont fait pour nous!

FIN

Rions, c'est l'heure

CADEAUX ECONOMIQUES

— Qu'est-ce que tu viens d'acheter là?

— Un présent pour ma femme; c'est sa fête. Entre nous, c'est une habitude qui est dispendieuse, celle de faire des présents.

— Cela dépend. Les présents que nous nous faisons, ma femme et moi, ne nous coûtent pas un sou.

— Comment faites-vous donc?

— C'est très simple. La première année de mon mariage, quand est venue la fête de ma femme, je lui ai donné un billet de dix piastres; six mois plus tard, c'était ma fête et elle m'a donné le dix piastres qu'elle avait conservé. Je l'ai mis de côté et je lui ai redonné à sa fête et elle en a fait autant ensuite pour moi. Voilà vingt ans que ça dure, mon vieux, nous nous sommes donné comme ça environ deux cents piastres chacun et ça ne nous a pas coûté un sou.

RAISON DE SUPERSTITION

— Croyez-vous qu'il est malchanceux d'être treize à table?

— J'en suis convaincue; ainsi nous ne sommes que deux à la maison, mon mari et moi; imaginez-vous qu'il nous arrive onze convives et vous pourriez dire sans hésiter que ce sera bien malchanceux pour notre porte-monnaie.

LE BON MUSICIEN

Un jeune homme, assez prétentieux parle à sa blonde de ses talents musicaux et, pour joindre l'exemple à la parole, il empoigne un trombone et se met à le faire hurler pendant un quart d'heure.

— Hein! dit-il à la fille, crois-tu qu'il y a du sens musical en moi!

— Je le suppose, répondit la fille, car tu ne l'as certainement pas mis dehors en soufflant dans ton instrument.

Un Honnête Homme

(Suite de la page 10)



FOIE PARESSEUX

La langue chargée, des troubles de la digestion, la biliosité, la constipation, le teint terreux, les dérangements des reins résultent de l'action paresseuse du foie, mais disparaissent bientôt lorsque vous réveillez cet organe avec les

Pilules du Dr Chase
Pour les Reins et le Foie



«GRATIS»

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myriam Dubreuil. Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI



Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an,
\$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois
(Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50
pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois)
d'abonnement au SAMEDI

Nom _____
Adresse _____

Ville _____ Prov. _____
POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

était sans doute allumée. Je poussai doucement le battant et, après un regard circulaire, je franchis la barre d'appui. J'étais dans la place, à deux pas du lit d'un joli bambin rose et blond, dormant comme un bienheureux. Mais, sans avoir le loisir de m'attendrir, qu'est-ce que je vois du même coup? Une flamme qui jaillit. Dans son sommeil, l'enfant avait envoyé promener son édredon dont une pointe, tombant sur les cendres en ignition dans la cheminée, avait pris feu. La flamme, brusquement activée par l'air venu de la fenêtre, alors grande ouverte, gagnait le lit. Je n'eus pas le temps de raisonner; l'instinct, plus fort que tout, commanda mes gestes. Sans songer à ce que j'étais venu faire, je n'eus qu'une pensée : sauver le petit être. Je l'empoignai d'un bras, en rejetant, de l'autre, édredon et couvertures. Il se mit à pousser des cris perçants, mais je m'en souciais peu. J'allai poser vivement mon fardeau dans un coin pour combattre le fléau qui s'étendait, quand la porte s'ouvrit; la grand'mère surgissait en chemise de nuit, les yeux hagards et poussant des : « Ah! mon Dieu! » à n'en plus finir. Je lui mis le moutard dans les bras et m'élançai vers le feu, toujours instinctivement, pour arrêter l'incendie qui menaçait de devenir sérieux.

« A ce moment : remue-ménage à la porte d'entrée, pas précipités dans le vestibule, et les parents qui rentraient apparurent, à leur tour affolés, tandis que, non sans me brûler, je m'efforçais d'éteindre les flammes. Le papa m'y aida et, à deux, nous en vîmes tout de suite à bout.

« C'est alors, seulement, que je réalisai le tragique de ma situation. Une sueur froide me glaça les veines et je passai sur mon front ma main dont je ne sentais même pas les brûlures. Tout cela l'espace d'un éclair. Or, comme dans un rêve, j'entendis la grand'mère qui riait et pleurait à la fois, sous le coup de l'émotion qu'elle avait ressentie, raconter aux parents que, l'incendie s'étant déclaré on ne savait comment, j'en avais aperçu la lueur du dehors et avais escaladé la fenêtre entr'ouverte pour sauver les occupants du pavillon endormis...

« Pour sûr, l'émotion avait donné des ailes à l'imagination de la vieille dame! Je n'aurais jamais trouvé cela tout seul, pour expliquer ma présence!

« J'abondai naturellement dans son sens, précisant comment j'avais aperçu la flamme en passant dans la rue. Ce fut à qui me remercierait, m'offrirait un cordial, soignerait mes brûlures. On me fit passer la nuit dans la chambre d'amis. Le lendemain, on s'intéressa à mon sort et, comme on m'avait promis une reconnaissance éternelle, le papa, gros commerçant, m'engagea à son service. Je fus dès lors le plus heureux des garçons de bureaux, le mieux considéré par son patron...

Et il conclut :

— Voyez-vous, il était écrit quelque part, là-haut, qu'Anatole serait un honnête homme : la Providence est intervenue au bon moment pour m'empêcher de sortir de mon rôle!

HENRI CABAUD



Les Croix

Les grandes croix sur le chemin, les soirs d'hiver
Tendent immensément aux carrefours des routes
Leurs bras blancs où la neige à la neige s'ajoute
Dans le vent qui rugit sa complainte d'enfer.

Elles tombent parfois les pauvres croix trop minces
Elles tombent parfois dans les champs enneigés
Et c'est un nouveau deuil chaque fois de songer
Qu'elles dormiront là, dans la bise qui grince.

Mais lorsque le soleil renaît le lendemain
De rudes travailleurs à l'âme droite et fière
Ont tôt remis debout dans un flot de lumière
Les grandes croix de bois bénissant le chemin.

JEAN GILLET

Extrait de "Brunes et Blondes" (en préparation)

SES MAINS ÉTAIENT TOUTES DÉFORMÉES

AUX PRISES AVEC LE
RHUMATISME DEPUIS 15 ANS

Voici une lettre qui prouve qu'on ne doit pas renoncer au Kruschen :

"Mes rhumatismes me faisaient tellement souffrir que je passai deux ans sans m'aventurer au dehors. J'en souffrais surtout aux pieds et aux mains. Je devais marcher avec une canne. Je lus tant de choses sur Kruschen que je décidai de l'essayer. Peu de mieux pendant trois mois, mais je persévérerais. Je me porte bien et ne me sers plus de canne. Mes mains, toutes déformées, sont presque normales maintenant. Je ne pouvais être soulagée d'un coup, ayant souffert de rhumatisme pendant 15 ans avant de prendre Kruschen." — (Mlle) A. L.

Le rhumatisme est souvent causé par l'excès d'acide urique dans le sang. Si vous pouvez voir comment Kruschen émousse ces dépôts d'acide urique pour ensuite les dissoudre, vous admettriez que le traitement Kruschen doit forcément soulager le rhumatisme.

LA SANTÉ SIGNIFIE CHARME ET BONHEUR

Des yeux brillants,
le sourire sur les
lèvres, indiquent la
santé et la vitalité.
Une peau claire est
attractive. La jeune
fille en santé et active
est heureuse et
populaire.



Peut-être que vous n'êtes pas vraiment malade, mais quand le travail du jour est terminé, vous êtes trop fatiguée pour vous récréer comme le font d'autres femmes. Essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour avoir plus d'énergie. Il tonifie la santé en général. Donne plus de vitalité — plus de charme.

Rappelez-vous que 98 femmes sur 100 disent en avoir bénéficié. Il en fera autant pour vous.

20 vgs d'Étoffes à Robe : \$2.98

Crêpe de soie, imprimé, broadcloth. Ecoulement de manufacturiers. Longueur : 4 verges; nouveaux modèles et nuances d'automne et d'hiver; valeur jusqu'à \$1 la verge; 20 verges pour \$2.98. Envoyé payable sur livraison plus quelques cents pour frais de poste. Garantie de remboursement. TEXTILE MILLS, Dépt. 53, Montréal, P. Q.

Finies La Toux et Les Nuits Sans Sommeil

M. H. A. Allan, de Sarnia, Ontario, écrit : "Des années durant, l'hiver et l'automne, je souffrais d'une toux terrible. Je passais les nuits sans fermer l'œil et toussais tellement que les larmes m'en venaient aux yeux et que l'estomac me faisait mal. Je recommençai avec cette vieille toux vers le 1er octobre — mais après avoir pris quelques doses de 'Buckley's Mixture', ma toux disparut."

Considérez les faits que "Buckley's Mixture" est économique—triple action—alcalin—il pénètre dans les voies respiratoires—soulage—vous aide instantanément à vous débarrasser des germes du phlegme. Essayez-le aujourd'hui. "Buckley's" est en vente partout et est garanti.

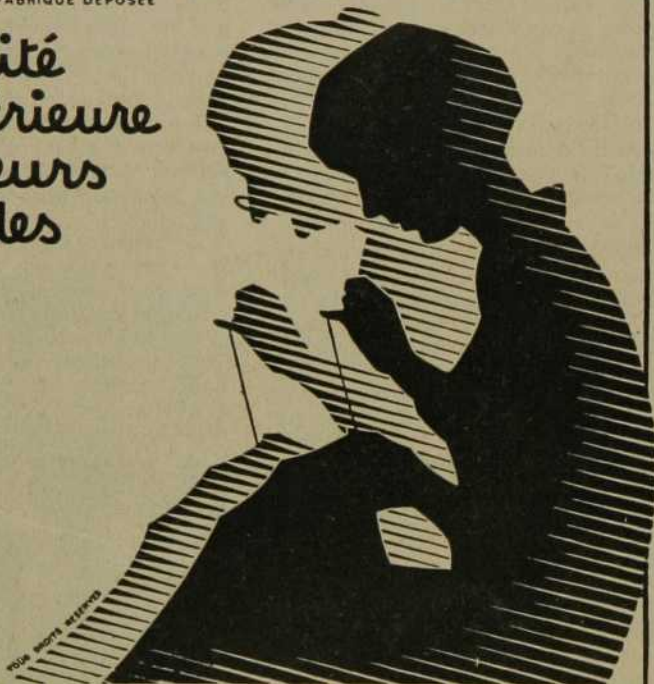
Agents demandés pour vendre des cravates pour hommes. Avec nos prix, vous pouvez faire une commission de 100%. Demandez aujourd'hui des échantillons gratuits et un territoire exclusif. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto.

fil de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GENERATIONS PASSENT LA MARQUE D·M·C DEMEURE

RÉCONFORTÉ !

QUAND IL ARRIVE À LA MAISON,
TOUT FOURBU.....

IL A BESOIN

d' **OXO** CHAUD

- UN CUBE PAR TASSE
....AJOUTEZ SIMPLEMENT DE L'EAU CHAUDE

COUPON D'ABONNEMENT **LE FILM**

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM.
\$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom

Adresse

Ville Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS

(Problème No 256)

DIX JEUX DE CARTES

M. P. A. Larose, 164 Cameron St., Ottawa, Ont.; Mme Henri Morency, 72, 5e rue, Limoilou, Québec, P. Q.; Mlle Marcelle Terreault, 4080 Harvard Ave. N.-D. de Grâce, Montréal, P. Q.; Mlle Diane Duval, Casier Postal 95, Nicolet, P. Q.; Mlle Estelle Gingras, Laurierville, comté de Mégantic, P. Q.; Mme E. E. Bourassa, 7857, rue Lajeunesse, Montréal, P. Q.; Mlle Marie-Louise Gariépy, Baie St-Paul, comté de Charlevoix, P. Q.; Mlle Laura Sicotte, 10866, rue Clarke, Ahuntsic, Montréal, P. Q.; Mme J. Emile Roberge, 204 Ave des Pins, Dolbeau, comté de Roberval, P. Q.; Mme T. Richard, 154 St-Bernard, Québec, P. Q.

Ci-contre, solution du problème No 257

C	H	A	R	P	R	A	M	E	M	I	R	E
H	A	M	A	C	E	L	O	G	E	R	A	T
O	N	B	A	B	E	R	A	T	O	I	N	
C	S	I	R	O	P	E	R	C	I	L	L	A
G	E	O	A	R	P	A	D	S	A	S		
P	E	R	L	E	E	R	S	T	I	C	R	
A	M	P	E	R	E	O	T	U	F	Y	A	
U	M	E	M	O	R	U	Y	E	R	P	E	C
S	E	T	I	N	V	L	I	M	I	T	E	
E	D	O	N	N	E	F	N	O	T	U	S	
B	A	R	O	U	R	A	L	U	R	E		
C	A	N	O	S	S	A	T	U	I	L	E	A
O	R	N	E	A	N	T	I	C	I	U	S	
I	D	A	A	N	C	R	E	A	N	T	R	E
N	E	U	F	T	E	I	N	T	S	A	I	S

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 258

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	P	E	T	R	I	N			A	M	P	E	R	E	
2	O	R		A	I	R									L
3	T	I	C		P	E	S	A	L	L	E			C	O
4	A	M							A				A		
5	R	E							A	N	T	E			
6	I	R	I	A	N										
7	E	O													
8		S	I												
9	D	E		M	A	L	T	E		R	E	A		N	I
10			J	O	L	I									
11	C	A	E	N											
12	T	T		A	X	R			E	C	U				
13	L	T		O	E	F	E	C	I	A	N	T		O	R
14	G	A	L	E	R	R	O								
15															

(Les réponses seront reçues jusqu'au 20 novembre à midi.)

NOM

ADRESSE

VILLE

PROV.

Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT — 1. Coffre dans lequel on pétrit le pain. — Unité d'intensité des courants électriques. — 2. Métal. — Fluide. — Poète athénien, né à Chio. — Largeur d'une étoffe. 3. Contraction convulsive de certains muscles. — Chaque pièce du calice d'une fleur. — Cicatrice saillante. 4. Conventionnel robespierriste, né à Grenoble. — Opéra en deux actes de Bellini. — Ragoût. 5. Ile de l'Atlantique. — Genre d'oiseaux coureurs. — Préfixe d'antériorité. — Conjonction. 6. Rescrit donné par le sultan de Constantinople. — Premier nom du Chevalier de Beaumont. — Espèce de gros chène. 7. Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Proscrire. 8. Exprime le doute. — Fut changée en génisse par Jupiter. — Royaume de l'Indo-Chine. — Fille d'Inachos. 9. Etui de métal. — Ile de la Méditerranée. — Roue à gorge. — Conjonction. 10. Agréable à voir. — Première pousse d'un grain. 11. Patrie de Malherbe. — Nom donné par les Italiens aux représentations de la Vierge pleurant le Christ. — Ville d'Italie. 12. Etat physiologique des animaux. — Ville d'Ecosse. — Ancien bouclier. — Ancienne monnaie. 13. Conjonction. — Prêtre qui dit la messe. — Métal. 14. Vaisseau de guerre de l'antiquité grecque. — Comm. du Nord, arr. de Dunkerque. 15. Raide, affecté (fig.). — Chasteté, en parlant des femmes (pluriel).

VERTICALEMENT — 1. Mammifère pinnipède du Pacifique. — Acte de pouvoir exécutif. 2. Nom vulgaire de l'alcée rose. — Différent, distinct. 3. Symbole chimique du calcium. — Epoux de Fatime. — Emission d'un fluide. — Note (inv.). 4. Possessif. — Naturaliste italien, né à Arezzo. — Adj. poss. — Fer de prisonnier. 5. Massif montagneux du Maroc espagnol. — Se dit d'une lettre qui occupe le milieu d'un mot. — Qui est au bon air. 6. Principe odorant de la racine d'iris. — Lampes à alcool des plombiers. 7. Vante le mérite. — Colère. 8. Commune rurale en Russie. — Importuné. — Préfixe. — 9. Golfe de l'océan Indien. — Pour la troisième fois. 10. Capitale de la Lombardie. — Meurtière d'un fort. 11. Ecrivain américain, né à Boston. — Complot. — Confondre en un. 12. Qui indique le lieu. — Anciennement Phase. — Plaque de bois. — Tesson. 13. Adv. de lieu. — Sans inégalité. — Nuage. — Du verbe pouvoir. 14. Nom spécifique du concombre sauvage. — Genre d'oiseaux rapaces nocturnes. 15. Genre d'insectes coléoptères qui vivent dans les bois vermoulus. — Commune de l'Allier.

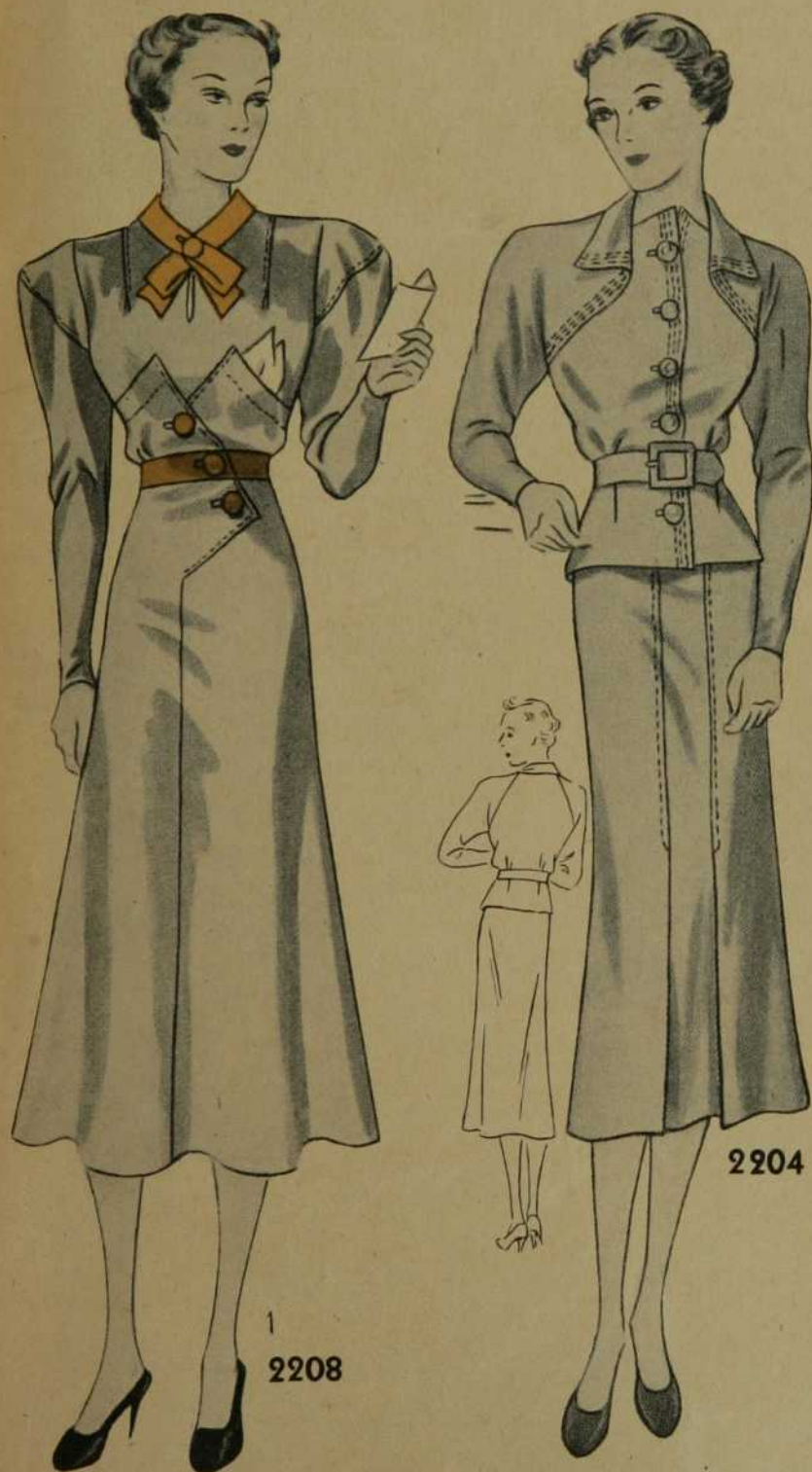
Pour l'Ecole ou le Bureau

2208 — Une toilette d'une belle sobriété. Gr. 32 à 42. Pour un 38 : $4\frac{7}{8}$ v. de 35", $4\frac{1}{2}$ v. de 39" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 54". Pour le collet : $\frac{1}{4}$ v. de 35" - 39", $\frac{1}{8}$ v. de 44" ou $1\frac{1}{4}$ v. de ruban de $1\frac{1}{2}$ ". Pour tenir fermes les manches : $\frac{1}{4}$ v. de crinoline de 27" ou d'organdi de 44". 25 cents.

2204 — Robe deux pièces pour gr. 14 à 40. Pour un 16 : $4\frac{1}{8}$ v. de 35", $3\frac{5}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 54". 20 cents.

2221 — Jolie robe pour le bureau. Gr. 14 à 40. Pour un 18 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35", $3\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{4}$ v. de 54". Contrastant : $\frac{3}{8}$ v. de 35", 39" ou 44". Si désiré, $1\frac{1}{4}$ v. de ruban de 3". 25 cents.

2228 — Élégante robe de jeune fille. Gr. 12 à 40. Pour un 16 : $3\frac{3}{8}$ v. de 35", $3\frac{5}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{2}$ v. de 54". Collet et bordure : $\frac{3}{8}$ v. de 35" ou $\frac{1}{4}$ v. de 39". Bandes de fourrure. Ceinture de votre choix. 20 cents.



2218 — Une jolie robe de fillette. Gr. 8 à 16. Pour un 12 : $2\frac{7}{8}$ v. de 35", $2\frac{1}{2}$ v. de 39" ou $1\frac{7}{8}$ v. de 54". Contrastant : $\frac{3}{8}$ v. de 35" ou 39". Doublure : $\frac{1}{4}$ v. de 35" à 39". Ceinture de votre choix. 20 cts.

Sur les Flots Berceurs

(Suite de la page 5)

dans ce coin perdu de la côte, sa misérable vie déchue. L'ayant vue arriver, puis retenir une barque, pour le soir, il avait pris la place du pêcheur. Et ceci dit, il ajouta, reprenant, — ô cruelle ironie ! — sa voix douce et prenante d'autrefois :

— Ah ! tu te souviendras de force du lac Majeur ! Et nous partons, ma mie, pour un voyage sans fin !

Puis il reprit, sur le même rythme tranquille et tragique de tout à l'heure, la lancinante mélodie...

Clara demeura longtemps atterrée, le regardant fixement de côté, comme une bête traquée. Mais au bout d'un moment, demi-folle d'entendre, sempiternel, ce chant évocateur et de voir ce fantôme, elle l'implora de la ramener vers la côte.

On eût dit qu'il ne l'entendait pas.

Il chantait toujours et la barque s'éloignait vers la haute mer.

Alors, toujours suppliante, elle se traîna à ses pieds, lui promettant ses baisers, ses caresses pour qu'il l'écoutât. Mais comme elle l'approchait de trop près, il se dressa, féroce, un aviron levé :

— Bas les mains !

Il la força de retourner s'accroupir à l'avant, silencieuse. Et il se remit à chanter. Il chanterait ainsi jusqu'à la fin : la folie de la femme et puis l'engloutissement...

Tréjean, qui, bien entendu, n'était pas rentré à la villa louée par Clara, avait résolu de ne plus s'inquiéter de cette femme. Il fit aussi bien : la barque ne revint jamais.

HENRI CABAUD

Lettres Jaunies

(Suite de la page 6)

grise du temps sur son marbre verdâtre qui faisait penser à une eau morte. Il ouvrit un tiroir. Une faible odeur s'en exhala. Il crut respirer le parfum d'un printemps fané. Au fond de ce tiroir, il découvrit une liasse de billets décolorés, jaunies. Avaient-ils été blancs comme la marguerite ? mauves comme la scabieuse et le colchique ? bleus comme le bluets, qui, dans le blé, tient compagnie au coquelicot ? A présent, leur teinte était presque celle de certaines feuilles mortes ; leur papier était devenu aussi friable qu'elles, et l'encre pâlie en imitait les nervures. Ils étaient là, ces billets, bien serrés, soigneusement empaquetés ; sur eux, un ruban dessinait une croix, et leur liasse faisait penser à une petite tombe oubliée qui n'a pour offrande que des corolles séchées.

Respirant ce printemps fané, Raymond Chandagne évoquait une jeunesse évanouie...

Ce printemps alors dans sa fleur, cette jeunesse alors vibrante — car, à coup sûr, il s'agissait de lettres d'amour — à qui avaient-elles appartenu ?...

Ce ne fut pas sans scrupule qu'il dénoua le ruban...

« Ma chère Adélaïde », lut-il... Oui, c'était une vieille histoire. En ce temps-là, les prénoms n'allaient pas court vêtus comme de nos jours ; ils gardaient tous les falbalas de leurs syllabes ; jamais un soupirent ne se serait permis les diminutifs qui, maintenant, cabriolent en marge du calendrier.

Mais qui était donc cette Adélaïde ?... Ah ! oui, il se rappelait. C'était une arrière-grand'tante, dont il avait vu le daguerréotype presque effacé, une grisaille avec la tache brouillée d'un visage que sa grand-mère disait avoir été si frais, si lumineux, entres ses « anglaises » blondes.

Le jeune homme lisait le tendre et pur roman épistolaire qui avait d'aileurs fini par un mariage...

Il emporta les lettres à Paris.

Un an après, las de sa solitude, il voulut se marier. Irrésolu, son cœur hésitait entre deux jeunes filles. Ce dont ce rêveur avait besoin, c'était surtout de tendresse. Laquelle, de Gisèle ou de Jacqueline, partageait vraiment ses goûts et vivrait en plein accord, en complète harmonie avec lui ? Toute âme est secrète et ne se livre que peu à peu. Comment faire ? Oh ! une idée ! Mais oui, les fameuses lettres qui lui plaisaient tant. Pas de meilleure « pierre de touche » que juger de la valeur de leur sentiment à l'une et à l'autre.

— J'ai là un roman, dit-il à Jacqueline. Voulez-vous le lire ?

— Avec plaisir !... Qui l'a écrit ? C'est moderne ?

— C'est un simple manuscrit. Vous verrez...

Elle lui rendit la liasse quelques jours après et, rieuse :

— Où avez-vous déniché cela ?... C'est d'un romantique, d'un « coco » ! Et ce prénom : Adélaïde ! Et ce style guindé ! Ces gens-là mettaient des crinolines jusque dans leurs phrases. C'est à lire, chaussé de pantoufles, au coin d'un feu de bois, dans une vieille maison de province... Ah ! vous m'avez joué un bon tour, cher monsieur !

Meilleur, certes, qu'elle ne pensait ! A Gisèle, maintenant. Quelle décevante réponse allait-elle, elle aussi, lui apporter ?

— Mais c'est charmant, dit-elle, les yeux rêveurs... Que j'aurais voulu vivre à cette époque-là, écrire de longues lettres tendres à un fiancé et...

— Et même vous nommer Adélaïde ?

— Oui, murmura-t-elle, émue, devenant l'aveu tout proche.

— Voulez-vous ? nous relirons ensemble ce vieux roman d'amour dans ma maison des champs où nous irons passer notre lune de miel, et nous lui donnerons une nouvelle jeunesse.

GABRIEL VOLLAND



LES TROIS GRANDES REVUES

Le Samedi

Hebdomadaire illustré. Un roman d'amour, complet et inédit, dans chaque numéro. Un grand feuilleton à suivre. Contes et nouvelles. Pages humoristiques. Contes d'enfants. La mode du jour. Articles divers. Mots croisés. Chronique culinaire et autres. Abondamment illustré de gravures.

10c.

La Revue Populaire

La revue mensuelle à la mode. Un grand roman d'amour complet dans chaque numéro. Nombreux articles sur tous les sujets imaginables par les meilleurs écrivains canadiens. Pages féminines. La Mode. Mots croisés. Décoration du foyer. Illustrations par des artistes canadiens bien connus.

15c.

Le Film

La première et la plus grande revue de cinéma canadienne-française. Tout ce que vous voulez savoir sur vos vedettes préférées, françaises ou américaines. Un choix de photos incomparable. Un joli roman d'amour complet dans chaque numéro mensuel.

10c.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

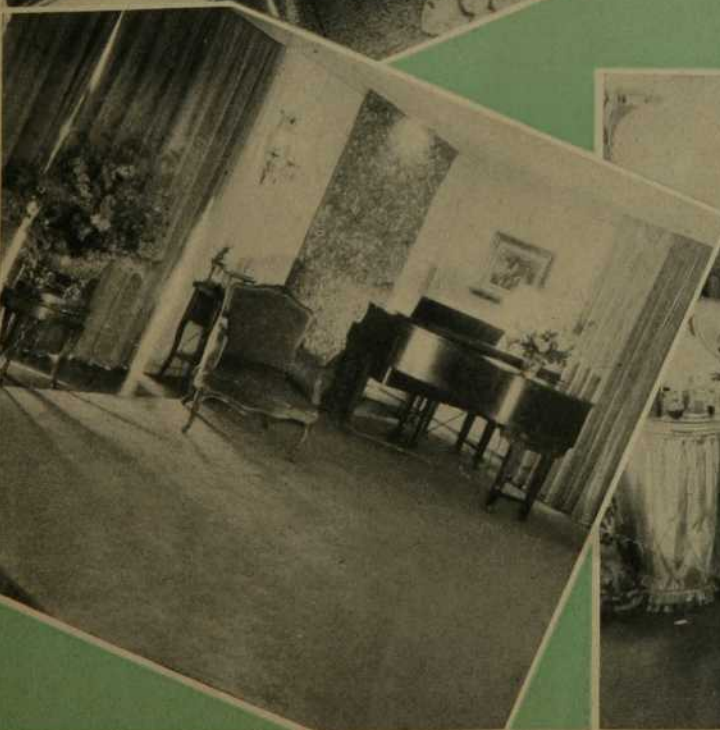
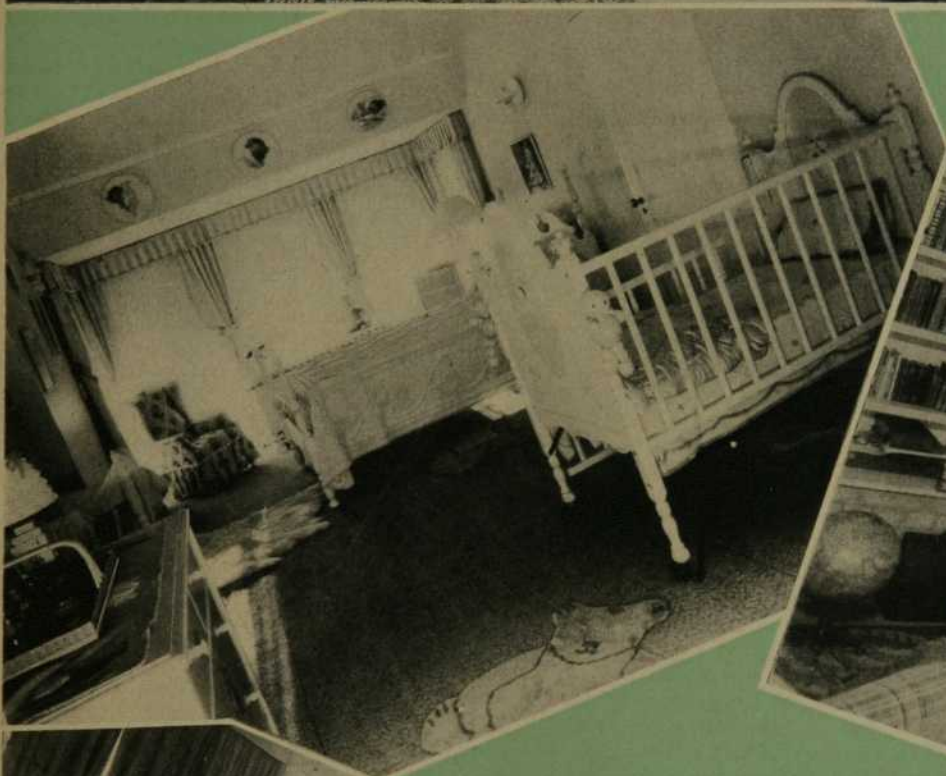




Le véritable décor des artistes

Les artistes que nous voyons évoluer sur l'écran dans de faux palais, des maisons de carton ou des masures de toile ne sont pas moins que nous attachées à leur foyer. D'aucuns jugeront peut-être, par les photos de cette page, que ces intérieurs sont trop bien ordonnés, ont trop l'allure « exposition ». Mais imaginez que l'artiste est là elle-même, avec sa voix que vous aimez tant, avec son élégance que vous admirez. Tout change ; ce n'est plus qu'une femme attentive ou une maman dévouée, comme il y en a tant de par le monde.

De haut en bas et de gauche à droite : Le solarium de Jeanette MacDonald ; la chambre d'enfants chez Joan Blondell ; le studio de la belle Ann Dvorak ; la salle de musique de Mary Pickford, rendez-vous de toutes les célébrités ; et la chambre à coucher de Mme Clark Gable.





Les bolides qui tombent sur la terre l'alourdissent de deux cent mille tonnes, en moyenne, chaque année.

Il y a sept cents ans, on employait déjà la poudre en Chine pour lancer des projectiles.

Le premier pont métallique fut construit sur la Savern, en Angleterre, en 1779 ; il était en fonte et avait cent cinq pieds de longueur.

Ce qu'on appelle l'âge de fer se situe, en Europe il y a deux mille cinq cents ans à trois mille ans ; en Egypte il a commencé plus tôt.

Certains poissons, comme les épinoches, se construisent de véritables nids sous les eaux ; une seule ouverture y est ménagée pour y entrer et en sortir.

A Java pousse une fleur géante qui atteint près de deux fois la hauteur d'un homme ; elle s'épanouit dans l'espace d'une heure mais ne dure guère que trois jours.

Les fourchettes de table, dont nous ne saurions guère nous passer aujourd'hui ne sont pas d'un usage très ancien ; on ne s'en sert guère que depuis une centaine d'années.

Quand Christophe Colomb « découvrit », en 1492, ce qui devait être l'Amérique, il y avait déjà près de cinq siècles que des Normands avaient mis le pied sur le Labrador.

On ne connaît pas très bien l'origine des lunettes, mais on sait que le fameux Néron se servait de quelque chose qui pouvait y ressembler ; comme il avait la vue affaiblie, il s'était fait tailler une émeraude au travers de laquelle il regardait les jeux du cirque.

D'après une théorie nouvelle, il serait recommandé d'apprendre, aux enfants, les lettres de l'alphabet sur la machine à écrire ; il paraît qu'ils les apprennent ainsi très vite et prennent très facilement l'habitude de la dactylographie. Ce serait sans doute la fin de l'écriture à la main.

Notes Encyclopédiques



Deux indigènes de la Nouvelle-Guinée fumant une pipe de cérémonie ; c'est un gros tuyau de bambou, artistiquement décoré et qu'on remplit de fumée avant de le passer de main en main. — Ci-dessous, à gauche : La maman et son petit gars ; c'est une maman hippopotame, photographiée dans un jardin zoologique avec son rejeton âgé de quelques jours seulement. A droite : Une photo, prise en aéroplane, et faisant voir un troupeau de girafes africaines qui s'enfuient, effrayées par le bruit du moteur.

On conserve, au musée de Mulhouse, une grosse pierre que l'on suspendait au cou des bavards ou des bavardes et que les condamnés devaient promener par toute la ville.

On est susceptible en Allemagne au sujet des titres ; un homme en a fait condamner un autre parce que celui-ci l'avait appelé maître d'école au lieu de lui donner le nom d'instituteur.

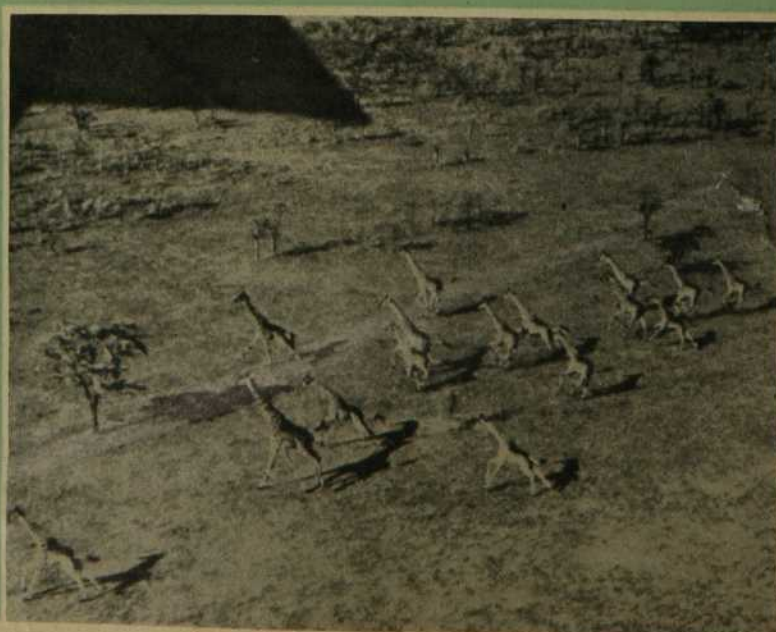
Par les nuits très claires on croit voir des myriades d'étoiles ; la vue la plus perçante ne peut cependant pas en voir plus de six mille, alors que le télescope et surtout la photographie télescopique en découvrent des centaines de millions.

Un des plus longs tunnels du monde entier, peut-être le plus long, est celui qui est percé dans les Alpes, sous l'Apennin, et qui mesure douze mille de longueur. Il fait partie de la voie ferrée reliant Florence à Bologne.

Le marteau-pilon n'est pas encore centenaire ; le premier plan de cette machine-outil fut établi en 1839 par l'anglais Nasmyth, et le premier marteau-pilon construit en France le fut en 1842 par les ingénieurs du Creusot.

On trouve des sources d'eau chaude dans presque tous les pays, mais c'est dans le Parc National des Etats-Unis qu'on en trouve le plus grand nombre ; il y a en a environ trois mille, parmi lesquelles une centaine sont jaillissantes. Ces dernières, appelées geysers, lancent périodiquement de l'eau chaude à une hauteur qui varie de cent à trois cents pieds.

On sait que l'Angleterre est un pays qui tient à ses traditions, et c'est ainsi que bien des lois datant de plusieurs siècles y sont toujours en vigueur. Généralement on ne les applique pas, mais le premier venu peut en réclamer l'application à son gré s'il en a besoin et les connaît. En 1814, des pasteurs furent condamnés pour avoir enseveli des morts non revêtus d'un linceul de laine, ainsi que le voulait une ordonnance de Charles II.





*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 